

présence du futur

roger zelazny

le sang d'ambre



denoël
inédit

ROGER ZELAZNY

Le sang d'Ambre

*roman traduit de l'américain
par Jean-Pierre Pugi*



DENÖEL

Titre original :

BLOOD OF AMBERS
(Arbor House, New York)

© 1986, *by Amber Corporation.*

Et pour la traduction française
© 1988, *by Éditions Denoël*
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-30467-1

Reflets dans une caverne de cristal

Au cours des huit dernières années, j'avais connu une existence relativement paisible – hormis les 30 avril, date à laquelle je faisais inmanquablement l'objet d'une tentative d'assassinat. En un tout autre domaine, je jugeais mes études en informatique satisfaisantes et considérais les quatre années que je venais de passer à la Grand Design comme une expérience enrichissante, au cours de laquelle j'avais pu mettre en pratique mes connaissances et me consacrer à la réalisation d'un projet personnel qui me tenait à cœur. J'avais un excellent ami en la personne de Luke Raynard, qui travaillait dans la branche commerciale de cette même société ; je possédais un petit voilier ; et j'entretenais ma forme physique en faisant régulièrement du jogging...

Tout cela s'effondra le 30 avril dernier, à l'instant précis où je croyais que tout allait rentrer dans l'ordre. Je venais d'apporter la touche finale à mon projet, la Roue spectrale, de remettre ma démission et de faire mes bagages. Je m'apprêtais à gagner des ombres plus verdoyantes et ne m'étais attardé à San Francisco qu'en raison de la fascination morbide qu'exerçait sur moi l'approche de ce jour fatidique. J'étais fermement décidé à découvrir l'identité de la personne qui était à l'origine des tentatives d'assassinat perpétrées contre moi, ainsi que ses motivations.

Ce matin-là, je pris mon petit déjeuner avec Luke, qui me remit un message de mon ex-petite amie. Julia m'écrivait qu'elle souhaitait me revoir. C'est pourquoi je passai à son domicile – pour découvrir son cadavre. Elle venait apparemment d'être tuée par une créature canine qui tenta alors de m'égorger. Je parvins cependant à me débarrasser de ce monstre et procédai à

une fouille hâtive de l'appartement. Je découvris un étrange jeu de cartes, que je m'appropriai. Celles-ci ressemblaient trop aux Tarots magiques d'Ambre et du Chaos pour ne pas intriguer un sorcier tel que moi.

Car je suis un sorcier : Merlin, fils de Corwin d'Ambre et de Dara des Cours du Chaos, connu par mes amis et connaissances de l'ombre Terre sous le nom de Merle Corey ; un jeune homme charmant, brillant, spirituel et athlétique... Mais reportez-vous à Castiglione et lord Byron pour plus de détails, étant donné que je suis également modeste, réservé et peu communicatif.

Ces cartes s'avérèrent posséder véritablement un pouvoir magique, ce qui ne me surprit plus lorsque j'appris que Julia avait fréquenté un occultiste du nom de Victor Melman après notre rupture. Je rendis alors visite à ce personnage, qui voulut m'immoler en grande pompe sacrificatoire. Je parvins cependant à abrégé cette cérémonie et lui poser quelques questions, avant que les conditions atmosphériques locales et un excès de zèle de ma part ne provoquent sa mort. Fin du rituel.

J'avais malgré tout eu le temps d'apprendre suffisamment de choses pour comprendre que ce Melman avait été manipulé. C'était de toute évidence une autre personne qui l'avait poussé à accomplir ce sacrifice... et j'estimais que cet individu devait également être responsable de la mort de Julia et de cette succession de 30 avril mémorables.

Je n'eus cependant guère le temps d'approfondir la question, car je fus alors mordu (oui, mordu) par une jolie rousse qui se matérialisa dans l'appartement de Melman suite à la brève conversation téléphonique que je venais d'avoir avec elle. Mais grâce à une des cartes magiques découvertes chez Julia, je parvins à fuir en Ombre avant que le poison paralysant inoculé par cette morsure fit pleinement effet. Je me retrouvai en présence d'un sphinx, qui m'autorisa à prendre un peu de repos et recouvrer quelques forces avant de devoir répondre à une de ces énigmes ridicules que les êtres de sa catégorie aiment poser : pour la simple raison qu'ils dévorent ceux qui ne parviennent pas à trouver la solution. Tout ce que je puis ajouter sur le sphinx en question, c'est qu'il était mauvais perdant.

Je regagnai l'ombre Terre et découvris que pendant mon absence un incendie avait détruit l'immeuble où logeait Melman. Je voulus alors téléphoner à Luke, et appris qu'il venait de quitter son hôtel mais m'avait laissé un message. Je passai le prendre. Il m'informait qu'il devait se rendre au Nouveau-Mexique pour raisons professionnelles et me précisait qu'il comptait descendre au Hilton de Santa Fé. En outre, l'employé de la réception me confia une bague ornée d'une pierre bleue que Luke avait oubliée, en me chargeant de la lui remettre lorsque je le reverrais.

Je pris l'avion pour le Nouveau-Mexique, et trouvai finalement Luke. Pendant que je l'attendais au bar de son hôtel, un individu qui déclarait s'appeler Dan Martinez m'aborda et m'interrogea sur mon ami. J'eus l'impression que ce dernier lui avait proposé une affaire et que cet homme désirait savoir s'il était de parole. Après avoir dîné avec Luke, nous allâmes faire une promenade en voiture dans les montagnes. Martinez nous suivit et nous prit pour cibles, alors que nous étions plongés dans la contemplation de la nuit. Mes réponses l'avaient peut-être incité à conclure que Luke n'était pas digne de confiance. Quoi qu'il en soit, mon ami me surprit en dégainant lui-même une arme et en abattant Martinez. Puis il se produisit un fait qui me sidéra encore plus. Luke m'appela par mon nom – mon nom véritable, que je ne lui avais naturellement jamais révélé – et mentionna même mes parents avant de m'ordonner de prendre la voiture et de fuir loin de là. Il accentua le ton autoritaire de ses paroles en tirant une balle dans le sol à quelques centimètres de mes pieds. La discussion ne semblant pas ouverte, j'obtempérai. Il avait également dit que je devais détruire les étranges Atouts auxquels je devais la vie, et précisé qu'il connaissait lui aussi Victor Melman.

Si je partis, ce fut pour stopper presque aussitôt. Je garai la voiture un peu plus bas et revins à pied. Luke avait disparu. De même que le cadavre de Martinez. Mon ami ne regagna pas son hôtel, ni au cours de la nuit ni le jour suivant. Je réglai alors ma note et partis à mon tour. L'unique personne en qui j'avais une confiance absolue, et qui serait à même de me donner un avis pertinent sur la question, était Bill Roth : un conseiller

juridique. Cet homme, autrefois le meilleur ami de mon père, vivait à l'autre bout du pays, dans l'État de New York. J'allai lui rendre une visite et lui contai mon histoire.

Ses remarques me poussèrent à m'interroger encore plus que je ne l'avais déjà fait sur le compte de Luke. J'ai omis de préciser que Luke est un rouquin athlétique, capable de véritables exploits physiques... et sur le compte duquel je ne savais presque rien, en dépit de l'amitié qui nous liait depuis de nombreuses années (ainsi que Bill me le fit remarquer).

Un voisin de Bill, George Hansen, se mit alors à rôder dans les parages et poser des questions troublantes. Puis je reçus un étrange coup de téléphone d'un interlocuteur anonyme qui tenta d'obtenir les mêmes renseignements. Je lui mentis, naturellement. Le fait que ma mère appartînt à l'aristocratie ténébreuse des Cours du Chaos ne concernait personne. Mais l'inconnu me parla alors dans mon langage natal, le thari, ce qui éveilla ma curiosité et m'incita à lui proposer une rencontre et un échange d'informations le soir même, au bar du Country club local.

Mais mon oncle Random, roi d'Ambre, me fit regagner le palais avant ce rendez-vous. Bill et moi étions sortis faire une promenade et George Hansen, qui nous avait suivis, tenta de nous accompagner lorsque nous partîmes traverser les ombres de la réalité. Cependant, nul ne l'avait invité à effectuer ce voyage en notre compagnie. Si j'emmenai Bill avec moi, ce fut avant tout pour ne pas le laisser en compagnie d'un individu au comportement si singulier.

Random m'informa du décès de mon oncle Caine, tué par balle, et ajouta que mon oncle Bleys avait également fait l'objet d'une tentative d'assassinat mais s'en était tiré avec une simple blessure. Les funérailles de Caine devaient avoir lieu le lendemain.

Le même soir, je regagnai l'ombre Terre et le Country club, mais ne vis nulle part mon mystérieux interlocuteur. Je n'avais malgré tout pas perdu mon temps, car je rencontrai une jolie femme : Meg Devlin... et, une chose conduisant à une autre, je la raccompagnai à son appartement où nous fîmes plus ample connaissance. Nos ébats terminés, elle me demanda quel était le

nom de ma mère. Et je le lui dis. Il ne devait me venir que plus tard à l'esprit qu'il s'agissait peut-être de la personne que j'étais venu rencontrer.

Notre échange de confidences sur un oreiller fut prématurément interrompu par la sonnerie de l'interphone – annonçant le retour impromptu d'un homme qui devait être l'époux de Meg. J'agis alors en parfait gentleman et pris la fuite.

Ma tante Fiona, elle aussi une sorcière (mais au style fort différent du mien), ne m'avait pas caché la méfiance que lui inspirait ce rendez-vous. Et sans doute trouvait-elle Luke encore plus suspect, car elle me demanda si je possédais une photographie de mon ami. Je lui montrai un vieil instantané se trouvant dans mon portefeuille : une photo de groupe incluant Luke. Et j'eus alors la certitude qu'elle le connaissait, bien qu'elle eût refusé de l'admettre. En outre, la brusque disparition de ma tante et de son frère, Bleys, au cours de cette même nuit ne me parut pas entrer dans la catégorie des simples coïncidences.

Puis le cours des événements s'accéléra encore. Un attentat manqué vint troubler les funérailles de Caine, et le lanceur de bombe parvint à s'échapper. Plus tard, Random fut bouleversé par la brève démonstration que je lui fis des possibilités de la Roue spectrale : mon projet favori, mon hobby, mon passe-temps au cours des années passées à la Grand Design. La Roue spectrale est un... eh bien, disons qu'il s'agit d'un ordinateur qui fonctionne selon les lois d'une physique différente de celle qu'on enseigne sur Terre et incluant ce que certains appelleraient de la magie. Après avoir trouvé un lieu où il serait possible de construire et de faire fonctionner un tel appareil, j'étais passé de la théorie à la pratique. La Roue spectrale se trouvait toujours en phase d'autoprogrammation, quand je l'avais laissée livrée à elle-même. Elle semblait à présent douée de raison et je crois que sa puissance effrayait Random. Il m'ordonna de me rendre jusqu'à cette machine et de l'arrêter. Cette idée ne m'enchantait guère, mais je cédaï malgré tout à ses désirs.

Pendant ma traversée en Ombre, je fus suivi, harcelé, menacé et même attaqué. Cerné par un incendie, je ne dus mon salut qu'à l'intervention d'une dame mystérieuse, qui sacrifia sa

vie pour me sauver et à laquelle un lac servit de sépulture. Je fus ensuite protégé contre des monstres redoutables par un inconnu et sauvé d'un tremblement de terre par la même personne... qui n'était autre que Luke. Ce dernier m'accompagna jusqu'au labyrinthe entourant la Roue spectrale, pour une confrontation avec cette dernière. Ma création, qui me faisait apparemment grief de certaines choses, se débarrassa de nous en provoquant une tempête d'Ombre... Une perturbation atmosphérique qu'il est préférable d'éviter, même lorsqu'on a pris la précaution de se munir d'un parapluie. Je nous tirai d'affaire en utilisant un des Atouts de la Vengeance, ainsi que j'avais baptisé les étranges cartes découvertes chez Julia.

Nous nous retrouvâmes devant l'entrée d'une caverne de cristal, dans laquelle Luke me porta. Ce bon vieux Luke. Après avoir pourvu à mes besoins, il m'y emprisonna. Dès qu'il m'eut appris quelle était son identité véritable, je compris que Fiona avait été bouleversée par sa ressemblance avec son père en voyant sa photographie. Car Luke était le fils de Brand, cet assassin renégat qui, quelques années plus tôt, était presque parvenu à détruire le royaume et le reste de l'univers par la même occasion. Par chance, Caine l'avait tué avant qu'il pût réaliser ses noirs desseins. Luke m'apprit alors qu'il avait assassiné Caine pour venger son père. (Il me précisa qu'il avait appris la mort de ce dernier un 30 avril et décidé de célébrer cet anniversaire de la façon que nous connaissons.) Comme Random, il avait été impressionné par les possibilités de ma Roue spectrale, et il me fit part de son intention de me garder prisonnier. Il estimait que je pourrais lui être utile pour prendre le contrôle de cette machine, qui représentait à ses yeux une arme idéale afin de décimer le reste de notre famille.

Il me laissa, pour aller vaquer à l'exécution de ses projets, et je découvris rapidement que mes pouvoirs étaient annihilés par une propriété étrange de ma prison, sans personne à qui parler à part toi, Frakir, et sans le moindre ennemi à te faire étrangler...

Souhaitez-vous que je vous chante quelques mesures de *Over the Rainbow* ?

1

Je jetai la poignée de mon épée, dont la lame venait de se briser. Cette arme s'était révélée sans la moindre utilité contre la paroi bleutée que j'avais tenté d'entamer dans sa section la moins épaisse. Je ramassai les petits éclats de cristal se trouvant à mes pieds et les frottai l'un contre l'autre. Ce n'était pas le bon moyen de sortir de là. Quant à l'entrée de la grotte, un gros rocher la condamnait.

Je regagnai mon domaine, autrement dit la partie de la caverne où j'avais étalé mon sac de couchage. Je m'assis, débouchai une bouteille et bus une gorgée de vin. J'étais en sueur, après avoir vainement tenté d'entamer le mur de ma prison.

Frakir, enroulée autour de mon poignet, se défit de quelques spires et rampa dans ma paume gauche, avant de se lover sur deux éclats de cristal qui s'y trouvaient toujours. Elle se noua autour d'eux, puis se laissa glisser pour pendre de ma main et se balancer tel un pendule. Je posai la bouteille et l'observai. Ses oscillations étaient parallèles à la longueur de la galerie où je m'étais installé. Ses mouvements se poursuivirent pendant peut-être une minute. Puis elle remonta, s'immobilisa sur le dos de ma main, et lâcha les pierres à la base de mon majeur avant de recouvrir son statut de simple bracelet.

Je levai la lampe à pétrole afin d'étudier les cristaux sous la clarté de sa flamme vacillante. Leur couleur...

Oui.

Ainsi posés sur la peau, ils avaient la même nuance que la pierre d'une certaine bague : celle que l'employé du New Line Motel m'avait confiée quelque temps auparavant, afin que je la remette à Luke. S'agissait-il d'une simple coïncidence ? Existait-

il un rapport ? Qu'avait voulu me faire comprendre mon lacet d'étrangleur ? Où m'avait-il été donné de voir une gemme semblable ?

Le porte-clés de Luke. Il se composait d'une pierre bleue enchâssée dans un bloc de métal... Et où pouvais-je également en avoir vu une autre ?

La caverne à l'intérieur de laquelle j'étais captif avait la faculté d'annihiler la magie des Atouts et le pouvoir du Logrus. Si Luke gardait sur lui des fragments de ses parois, ce n'était certainement pas sans raison. Quelles autres propriétés possédait encore ce cristal ?

Je consacrai près d'une heure à tenter de découvrir des informations supplémentaires sur ces pierres, mais elles étaient imperméables à mes sondages du Logrus. Découragé, je les glissai dans ma poche, mangeai un peu de pain et de fromage, et bus une gorgée de vin.

Puis je me levai pour faire une fois de plus le tour de ma geôle, afin de l'étudier. J'étais prisonnier de ce lieu depuis au moins un mois et avais parcouru l'ensemble de ses galeries, couloirs et salles, en quête d'une issue. Il n'en existait aucune. Il m'était arrivé de céder au désespoir et de courir dans ces passages, ensanglantant mes jointures sur leurs parois glacées. Il m'était arrivé de me déplacer lentement, en quête de la moindre fissure et faille. J'avais à plusieurs reprises tenté de repousser le rocher qui condamnait l'entrée... vainement. Des coins le calaient en place et il était inébranlable. Tout semblait indiquer que je ne pourrais me soustraire à cette captivité.

Ma prison...

Rien n'avait changé, depuis ma dernière inspection des lieux... mes assommoirs, des roches que la nature avait abandonnées derrière elle avec son insouciance habituelle, étaient toujours dressés et prêts à basculer sur quiconque se prendrait les pieds dans une des ficelles que j'avais tendues dans les zones d'ombre.

Quiconque ?

Luke, naturellement. Qui d'autre ? C'était lui qui m'avait emprisonné. Et s'il revenait... non, *quand* il reviendrait... il tomberait dans un de mes pièges. Il serait armé. Et si je me

contentais de l'attendre en ce lieu, il aurait à son retour l'avantage offert par l'emplacement stratégique de l'unique entrée en surplomb. Mais je ne serais pas là. Je le contraindrais à me suivre... et alors...

Pensif, je regagnai mon domaine.

Mains croisées derrière la nuque, je restai allongé et réfléchis une fois de plus à mes préparatifs. Mes assommoirs risquaient de tuer Luke, or je le voulais vivant. Mes sentiments à son égard n'étaient pas en cause, même si je l'avais considéré comme mon meilleur ami jusqu'à une période récente... jusqu'au jour où j'avais appris qu'il était l'assassin de mon oncle Caine et voulait décimer le reste de ma famille. Caine avait tué le père de Luke – mon oncle Brand –, un homme dont la disparition avait été accueillie avec soulagement par tous ses frères et sœurs. Oui, Luke – ou Rinaldo, pour employer son véritable prénom – était mon cousin, et il avait eu ses raisons pour déclencher une nouvelle vendetta familiale. Cependant, l'ampleur qu'il souhaitait donner à sa vengeance semblait être la preuve d'un manque certain de pondération.

Mais ce ne fut pas au nom de notre consanguinité ou de notre vieille amitié que je décidai de démanteler mes pièges. Je voulais le prendre vivant pour une autre raison. J'étais toujours confronté à trop de mystères qu'il me serait impossible de résoudre s'il mourait avant d'avoir pu me parler.

Jasra... les Atouts de la Vengeance... les moyens lui ayant permis de me retrouver en Ombre... la nature de ses rapports avec Victor Melman, ce peintre occultiste fou... tout ce qu'il savait sur Julia et sa mort...

Je repartis de zéro et démantelai mes pièges. Mon nouveau plan se résumait à l'emploi d'une arme que j'avais à ma disposition et dont Luke devait probablement ignorer l'existence.

Je changeai remplacement de mon sac de couchage, que je plaçai dans la galerie se trouvant juste à l'extérieur de la salle dont la voûte abritait l'entrée condamnée. J'y portai également une partie des réserves de nourriture. J'étais fermement décidé à m'éloigner de mon poste le moins souvent possible.

Mon nouveau piège avait l'avantage d'être très simple, direct, et pratiquement imparable. Après l'avoir mis en place, je n'eus plus qu'à attendre. Attendre, trier mes souvenirs, et faire des projets. Je devais avertir les autres ; trouver une solution au problème posé par ma Roue spectrale ; découvrir ce que savait Meg Devlin. Un emploi du temps pour le moins chargé.

J'attendais. Je pensais aux tempêtes d'Ombre, aux rêves, aux étranges Atouts et à ma Dame du Lac. Un charme d'errance sans but venait de se rompre et mon existence était brusquement devenue frénétique. Cela avait été bref, cependant, et je me retrouvais condamné à l'inaction. Il me restait malgré tout l'espoir que l'écoulement du temps fût en ce lieu plus rapide que sur la plupart des ombres ayant pour moi de l'importance. Un mois passé dans cette caverne ne représentait peut-être qu'un seul jour, en Ambre, ou même moins. Si je parvenais à recouvrer rapidement ma liberté, les pistes que je désirais suivre seraient peut-être encore fraîches.

Finalement, j'éteignis la lanterne et m'endormis. Les fluctuations de la clarté filtrant à travers les parois de cristal de ma prison me permettaient de différencier le jour de la nuit dans le monde extérieur, et je m'astreignais à effectuer mes occupations journalières en me fondant sur leur rythme.

Je mis à profit les trois journées suivantes pour relire le journal de Melman – un texte qui contenait un trop grand nombre d'allusions et pas suffisamment d'informations utiles – et arrivai presque à la conclusion que l'Être Encapuchonné, le terme qu'il employait pour désigner son visiteur et maître, n'était autre que Luke. Seules quelques références au caractère androgyne de ce personnage me laissaient perplexe.

Je m'estimais personnellement visé par ses écrits se rapportant au sacrifice du Fils du Chaos, vers la fin du journal, à présent que je savais que Melman avait été conditionné pour me détruire. Mais si Luke était à l'origine de tout cela, comment expliquer sa conduite ambiguë sur cette montagne du Nouveau-Mexique où il m'avait conseillé de me débarrasser des Atouts de la Vengeance et contraint à fuir, comme pour me protéger d'un péril dont j'ignorais l'existence ? Et s'il avait ensuite admis avoir été l'instigateur de plusieurs tentatives d'assassinat à mon

encontre, il avait refusé d'endosser la responsabilité des dernières en date. Qu'y avait-il d'autre en jeu ? Qui ? Et comment ? Le puzzle était de toute évidence incomplet, mais il me semblait que les pièces manquantes n'avaient qu'une importance secondaire, comme si la moindre information supplémentaire, même insignifiante, et une simple secousse devaient suffire à mettre en place chaque élément, révélant une image qu'il m'eût été possible de reconnaître dès le début.

J'aurais dû me douter qu'il me rendrait visite de nuit et modifier mon cycle de sommeil en conséquence. Si cela m'était venu à l'esprit, j'aurais été éveillé et sur le qui-vive à son arrivée. Même lorsqu'on est confiant dans l'efficacité de ses défenses, tout peut avoir une importance décisive en de telles circonstances.

Je dormais profondément et les crissements de la roche sur la roche étaient lointains. Je m'éveillai progressivement, alors que ces bruits se poursuivaient, et plusieurs secondes supplémentaires furent nécessaires aux circuits concernés pour se fermer et me permettre de comprendre de quoi il retournait. Je m'assis, l'esprit toujours embrumé, et m'accroupis contre la paroi de la salle la plus proche de l'entrée. Je me frottai les yeux, repoussai mes cheveux en arrière, cherchai à recouvrer la vigilance perdue sur les rivages du sommeil.

Les premiers sons devaient être attribuables au balancement ou à l'inclinaison du bloc de pierre, suite au retrait des coins qui le calaient. Les bruits qui me parvenaient à présent étaient étouffés, sans écho... extérieurs.

Je hasardai un regard dans la salle, mais n'y vis aucune ouverture au-delà de laquelle scintillaient les étoiles. Les vibrations se poursuivaient au-dessus de ma tête. Puis des craquements réguliers remplacèrent les crissements. Une sphère de lumière cernée d'un halo diffus luisait à l'extérieur de la voûte translucide. Une lanterne, supposai-je. La clarté était trop régulière pour être attribuable à une torche, qui n'eût par ailleurs pas été très pratique en de telles circonstances.

Je vis apparaître un croissant de ciel avec deux étoiles dans sa pointe inférieure. Il s'élargit et j'entendis les halètements et les grognements de ce que je supposai être deux hommes.

Des fourmillements parcouraient les extrémités de mes membres, et je sentais un brusque surcroît d'adrénaline jouer à mon corps ses tours biologiques. Je n'avais pas pensé que Luke reviendrait accompagné. Mon plan, jusqu'alors sans faille, s'avérait en posséder un grand nombre en présence de plusieurs adversaires.

Le rocher roulait plus rapidement désormais, et je n'eus pas le temps de proférer des jurons que mon esprit s'emballa et trouva un plan d'action adapté à la situation.

J'évoquai l'image du Logrus, qui se matérialisa devant moi. Je me levai, m'appuyant toujours à la paroi, et déplaçai mes bras de façon que leurs mouvements soient synchronisés sur ceux, apparemment désordonnés, de deux des membres de l'apparition spectrale. Le temps de parvenir à une conjonction satisfaisante, les bruits avaient cessé.

L'ouverture était à présent dégagée. Quelques instants plus tard, la lanterne fut levée et portée vers l'entrée de la caverne.

Je m'avançai dans la salle, tendis les mains, et dus définitivement renoncer à mon plan originel en voyant apparaître les deux hommes. Ils étaient courtauds et bruns, armés de poignards, et aucun d'eux n'était Luke.

Je tendis mes mains enfilées dans les gantelets du Logrus et les refermai sur les gorges de ces inconnus. Je serrai mes doigts jusqu'au moment où ils s'effondrèrent, maintins ma prise pendant encore quelques instants, puis les lâchai.

Sans plus leur prêter attention, j'accrochai mes filins d'énergie luminescents au rebord supérieur de rentrée et me hissai vers elle. Arrivé à la hauteur de l'ouverture, je fis une pause, le temps de récupérer Frakir qui était lovée sur son pourtour inférieur. Tel avait été mon piège. Luke, ou toute autre personne, aurait dû traverser mon lacet d'étrangleur pour entrer : un nœud coulant prêt à se resserrer instantanément sur tout ce qui pénétrerait dans sa boucle.

Et maintenant...

Je vis sur ma droite une traînée de feu qui descendait la pente. La lanterne s'était brisée en tombant et le pétrole formait un ruisseau de flammes. Les hommes étranglés gisaient sur le sol et la roche ayant bloqué l'entrée de la caverne se trouvait sur

ma gauche, légèrement en retrait. Je demeurai sur place – la tête et les épaules hors de l'ouverture, appuyé sur mes coudes – avec l'image du Logrus dansant entre mes yeux, le chaud picotement de ses lignes de force toujours présent dans mes bras. Frakir descendit de mon épaule gauche pour gagner mon biceps.

Tout cela me paraissait presque trop facile. Je m'imaginais mal Luke chargeant deux subalternes de venir m'interroger, me tuer, me transférer en un autre lieu... ou effectuer toute autre mission. Telle fut la raison pour laquelle je ne sortis pas de la grotte et restai dans sa sécurité relative pour scruter les alentours obscurs.

Prudent, pour une fois. Car il y avait une autre présence à proximité. Malgré le ruisselet de feu mourant, la nuit était trop noire pour que mes yeux puissent m'en informer. Mais la concentration d'esprit nécessaire pour évoquer la vision du Logrus permet de percevoir d'autres manifestations non physiques.

Et ce fut ainsi que j'en découvris une sur ma gauche, sous un arbre, au sein d'ombres qui me l'auraient autrement dissimulée : une silhouette humaine devant laquelle une étrange apparition tournait lentement, telle une roue, et tendait vers moi des vrilles de clarté jaunâtre au sein de la nuit. Je les observai, fasciné, sachant déjà ce qu'il conviendrait de faire le moment venu.

Quatre extensions principales s'étiraient lentement vers moi, en sondant les ténèbres. Elles se trouvaient encore à plusieurs mètres de l'entrée de la caverne, lorsqu'elles se figèrent, devinrent flasques, puis se redressèrent pour m'attaquer tels des cobras. Mes mains étaient jointes et les membres du Logrus se déployèrent. Je les séparai d'un mouvement circulaire et les inclinai vers l'avant. Ils s'abattirent sur les tentacules jaunes, les repoussant au loin. Les cirres se rétractèrent et un picotement parcourut mes avant-bras. Puis, utilisant l'extension de ma main droite comme s'il s'agissait d'une rapière, je frappai la chose qui avait pris la forme d'un bouclier. Un cri bref me parvint et l'image s'assombrit. Je lui portai rapidement un autre

coup, me hissai hors du trou, et descendis la pente. Mon bras était douloureux.

La chose – dont j'ignorais la nature – s'estompa et disparut. Il m'était à présent possible de discerner plus distinctement le personnage adossé au tronc de l'arbre. Il s'agissait apparemment d'une femme, dont les traits m'étaient cependant dissimulés par un petit objet rectangulaire qu'elle avait levé et placé devant ses yeux. Craignant que ce fût une arme, je projetai vers ce rectangle une extension du Logrus, dans l'espoir de le faire tomber de sa main.

Le recul qui ébranla mon bras me fit tituber. L'objet que je venais de frapper était certainement magique. Si la femme ne le lâcha pas, j'eus la satisfaction de l'entendre pousser un petit cri et de la voir tituber elle aussi.

Un instant plus tard, elle fut nimbée d'un léger miroitement polychrome, et je compris de quoi il s'agissait. Je venais de diriger la force du Logrus contre un Atout. Il me fallait atteindre cette femme immédiatement, ne fût-ce que pour découvrir son identité.

Mais, alors que je courais vers elle, j'eus conscience que j'arriverais trop tard. À moins...

Frakir se trouvait toujours sur mon épaule. Je la pris et la lançai le long de la ligne de force du Logrus, la dirigeant vers sa cible et lui donnant des ordres tout au long de son vol.

Je voyais désormais mon adversaire sous un angle différent, et je découvris finalement son visage qu'éclairait un vague halo arc-en-ciel. Je reconnus Jasra, cette femme qui avait failli me tuer d'une morsure dans l'appartement de Melman. Et elle disparaîtrait dans un instant, emportant avec elle mes chances d'obtenir des renseignements dont ma vie dépendait.

« Jasra ! » criai-je, dans l'espoir de rompre sa concentration d'esprit.

Mon appel fut inefficace, contrairement à Frakir. Mon lacet d'étrangleur, désormais luminescent et argenté, atteignit la gorge de la femme et projeta son autre extrémité vers une branche proche, à laquelle il s'enroula fermement.

Le corps de Jasra s'estompait toujours. Elle n'avait apparemment pas conscience qu'il était trop tard et qu'elle ne pourrait fuir en utilisant un Atout sans se décapiter.

Elle finit par le comprendre, et un gargouillement accompagna son retour en cette ombre. Elle acquit de la solidité, perdit son halo, lâcha l'Atout et griffa le lacet d'étrangleur qui enserrait son cou.

J'arrivai près d'elle et posai la main sur Frakir, qui déroula son extrémité lovée autour de la branche pour l'assujettir à mon poignet.

« Bonsoir, Jasra », dis-je en refermant ma main dans sa chevelure pour tirer sa tête en arrière. « Essaie à nouveau de m'infliger une morsure empoisonnée et tu seras condamnée à porter une minerve jusqu'à la fin de tes jours. Est-ce compris ? »

Elle voulut parler, mais en fut incapable et dut se contenter de hocher la tête.

« Je vais desserrer légèrement mon garrot, afin que tu puisses répondre à mes questions. »

Je réduisis la tension de Frakir autour de sa gorge. Jasra fut ébranlée par une quinte de toux et m'adressa un regard qui eût transmué du sable en verre. Sa création magique s'était totalement volatilisée, et je laissai le Logrus s'estomper à son tour.

« Que me veux-tu ? m'enquis-je. Que suis-je pour toi ?

— Le fils de la perdition », répondit-elle avant d'essayer de me cracher au visage. Elle n'y parvint pas. Sa bouche devait être trop sèche.

Je tirai sur Frakir, et elle toussa à nouveau.

« Ce n'est pas la bonne réponse. Essaie encore. »

À cet instant, un sourire étira ses lèvres, et ses yeux se portèrent sur un point situé derrière moi. Je hasardai un regard par-dessus mon épaule et découvris sur la droite un léger miroitement annonciateur de l'arrivée d'une personne utilisant un Atout.

Ne me sentant pas prêt à affronter une nouvelle menace, je plongeai ma main libre dans ma poche et pris mon propre jeu. La carte de Flora se trouvait sur le paquet. Parfait.

Je projetai mon esprit vers elle, à travers la faible clarté, au-delà du visage représenté sur le rectangle de carton. Je sentis que son attention était distraite, puis qu'elle devenait brusquement vigilante.

Finalement : *Oui ?...*

« Faites-moi venir à vous ! Vite ! »

Est-ce vraiment urgent ?

« Vous pouvez le croire. »

Heu... d'accord. Viens.

J'eus une vision d'elle dans un lit. L'image devint de plus en plus nette. Elle tendit le bras.

Je fis de même et pris sa main. Je m'avançais déjà, lorsque j'entendis crier : « Arrête ! »

C'était la voix de Luke, mais je poursuivis mon chemin en tirant Jasra derrière moi. J'atteignais le lit de ma tante, quand je notai qu'un homme brun et barbu le partageait avec elle et m'étudiait en ouvrant de grands yeux.

« Qui ?... Que ?... » commença-t-il, alors que je lui adressais un semblant de sourire et recouvrais mon équilibre.

La silhouette de Luke se matérialisa derrière ma captive. Il se pencha, saisit son bras, et tira. Un gargouillement s'éleva de la gorge de Jasra, autour de laquelle ce mouvement resserrait encore Frakir.

Malédiction ! Que faire ?

Flora se leva brusquement, l'expression grimaçante. Le drap parfumé à la lavande glissa de son corps lorsqu'elle lança son poing avec une rapidité surprenante.

« Salope ! s'écria-t-elle. Tu te souviens de moi ? »

Le direct atteignit la mâchoire de Jasra, et j'eus à peine le temps de faire lâcher prise à Frakir pour ne pas être entraîné derrière elle dans les bras de Luke.

Tous deux disparurent, de même que le miroitement.

« Ron ! Où vas-tu ? demanda Flora.

— Loin d'ici ! » répondit l'homme, qui ouvrit la porte et sortit de la chambre.

« Hé ! Attends !

— N'y compte pas ! » rétorqua-t-il depuis l'autre pièce.

Ma tante me foudroya du regard. « Malédiction ! On peut dire que tu as le chic pour empoisonner la vie des gens. » Puis : « Ron ! On pourrait dîner ensemble ? »

— Désolé, mais je dois me rendre chez mon psychiatre. »

Une seconde porte claqua.

« J'espère que tu as conscience d'avoir mis fin à une merveilleuse histoire d'amour ? » me dit Flora.

Je soupirai.

« Quand l'avez-vous rencontré ? »

Ses sourcils se froncèrent. « D'accord, hier. Vas-y, ricane. Mais l'amour n'est pas tributaire du temps. Je sais qu'avec lui tout aurait été différent. Ah ! je ne suis pas étonnée qu'un individu aussi rustre que toi, ou que ton père, tourne en dérision une extraordinaire...

— Je suis désolé. Et je vous remercie de m'avoir tiré de ce mauvais pas. Quant à cet homme, vous le reverrez certainement. La peur l'a chassé, mais comment pourrait-il se passer de vous, après vous avoir connue ? »

Elle sourit. « Oui, tu es bien semblable à Corwin. Rustre, mais perspicace. »

Elle se leva et gagna la penderie pour prendre une robe de chambre lavande qu'elle enfila.

« Et voudrais-tu m'apprendre à quoi rime tout ceci ? s'enquit-elle en refermant le vêtement.

— C'est une longue histoire...

— En ce cas, je préfère l'écouter tout en prenant mon petit déjeuner. As-tu faim ? »

Je souris.

« J'aurais dû m'en douter. Viens. »

Elle me guida dans une salle de séjour de style provençal et une vaste cuisine campagnarde surchargée de carrelages et de cuivres. Je lui proposai de l'aider, mais elle me désigna une chaise à côté de la table et me dit de m'asseoir.

Alors qu'elle sortait d'appétissantes victuailles du réfrigérateur, je lui demandai :

« Tout d'abord...

— Oui ?

— Où sommes-nous ?

— À San Francisco.
— Que faites-vous, ici ?
— Après avoir mené à bien la mission que Random m'avait confiée, j'ai décidé de rester. J'éprouvais à nouveau le désir de séjourner dans cette ville. »

Je fis claquer mes doigts. Il m'était sorti de l'esprit que Random l'avait chargée de découvrir l'identité du propriétaire de l'appartement et du studio d'artiste de Victor Melman, ainsi que des locaux où la Brutus Storage avait entreposé un arsenal de munitions possédant un pouvoir détonant même en Ambre.

« Et à qui appartenait ce bâtiment ? m'enquis-je.

— À la Brutus Storage. Melman était un simple locataire.

— Et qui possède la Brutus Storage ?

— La J.B. Rand et Cie.

— Adresse ?

— Un bureau de location à Sausalito. Il est libre depuis deux mois.

— Les propriétaires de ce local connaissent-ils l'adresse personnelle du locataire ?

— Seulement une boîte postale. Vacante, elle aussi.

— Je m'y attendais un peu. Mais parlez-moi de Jasra. Vous semblez bien connaître cette dame. »

Elle renifla. « Ce n'était pas une dame mais une catin royale quand je l'ai connue.

— Où ça ?

— À Kashfa.

— Où est-ce ?

— Il s'agit d'un charmant petit royaume d'ombre, situé juste au-delà de la bordure du Cercle d'Or des mondes avec qui Ambre commerce. Splendeur barbare de pacotille et tout le reste. Une sorte de trou perdu, sur le plan culturel.

— Comment se fait-il que vous le connaissiez, en ce cas ? »

Elle cessa de mélanger des ingrédients dans un bol.

« Oh ! j'ai pendant quelque temps tenu compagnie à un noble kashfien que j'avais rencontré un jour dans un bois. Il était parti chasser au faucon et je venais de me fouler la cheville, quand...

— Heu », l’interrompis-je, guère intéressé par ses aventures sentimentales. « Et Jasra ?

— C’était l’épouse du vieux roi Menillan. Elle l’avait à ses pieds.

— Et qu’avez-vous à lui reprocher ?

— Elle a mis à profit un de mes voyages pour me prendre Jasrick.

— Jasrick ?

— Mon ami. Le comte de Kronklef.

— Qu’en a pensé Son Altesse ?

— Le roi n’en a jamais rien su. Il gisait déjà sur son lit de mort, à l’époque. Il a succombé peu après. C’est en fait la raison pour laquelle cette catin désirait me voler mon amant. Jasrick était le chef des gardes du palais et son frère avait le grade de général. Elle a manipulé ces deux hommes pour fomenter un coup d’État à la mort de Menillan. La dernière fois que j’ai entendu parler de cette salope, elle était reine de Kashfa et avait fait exécuter Jasrick pour crime de haute trahison. Je dois dire qu’il l’avait bien mérité. Il lorgnait le trône, mais elle ne tenait pas à le partager. Et s’il était beau garçon... il ne brillait pas par son intelligence.

— Le peuple de Kashfa aurait-il... heu... des particularités physiques sortant de l’ordinaire ? » m’enquis-je.

Elle sourit. « Eh bien, Jasrick était effectivement très viril. Mais je n’irais pas jusqu’à dire que les Kashfiens sont des...

— Non, non, l’interrompis-je. Je voulais parler d’une particularité buccale... des crocs rétractiles, un dard, une chose de ce genre.

— Non, non », s’empressa-t-elle de répondre. Et je ne sus si ses brusques couleurs étaient attribuables à la chaleur de la cuisinière. « Rien de la sorte : Ils correspondent aux normes habituelles. Pourquoi cette question ?

— Lorsque je vous ai conté mon histoire, en Ambre, j’ai passé un incident sous silence ; cette Jasra m’a mordu, et j’ai eu de grandes difficultés à utiliser un Atout en raison du poison qu’elle semblait m’avoir inoculé. Je suis resté engourdi, paralysé et très faible pendant longtemps. »

Elle secoua la tête. « Les Kashfiens n'ont pas de telles possibilités. Mais Jasra n'est pas originaire de ce monde.

— Oh ? Et d'où vient-elle ?

— Je l'ignore. Je sais seulement qu'il s'agit d'une étrangère. On raconte qu'un marchand d'esclaves l'a amenée d'une contrée lointaine. D'autres disent qu'elle est arrivée un beau jour et a retenu l'attention de Menillan. Le bruit a couru qu'elle était une sorcière. Je ne sais pas.

— Moi, si. Cette dernière rumeur était fondée.

— Vraiment ? C'est peut-être ce qui lui a permis d'envoûter Jasrick. »

J'eus un haussement d'épaules. « À quand remonte votre... petit différend... avec cette femme ?

— Trente ou quarante ans, à quelque chose près.

— Et elle est toujours reine de Kashfa ?

— Je l'ignore. Il y a longtemps que je ne suis pas retournée là-bas.

— Les rapports entre Ambre et Kashfa se seraient-ils détériorés ?

— Ils n'ont jamais été ni bons ni mauvais. Comme j'ai dû te le dire, cette ombre est lointaine, difficile d'accès, et sans rien de vraiment intéressant à proposer.

— En ce cas, cette femme n'a aucune raison de nous haïr ?

— Non, pas que je sache. »

D'exquis fumets culinaires envahissaient la pièce. Je les humais et pensais à la douche chaude que Flora me proposerait certainement de prendre après le repas, quand elle me posa une question que j'attendais.

« L'homme qui t'a repris Jasra... Ses traits ne m'ont pas semblé inconnus. Qui est-ce ?

— Celui dont je vous ai parlé en Ambre : Luke. Je serais curieux d'apprendre qui il vous rappelle.

— Quelqu'un, fit-elle après une pause. Mais je ne saurais dire qui. »

Elle me tournait le dos, lorsque je dis : « Si vous tenez une chose fragile ou dont le contenu risque de se renverser, je vous suggère de la poser. »

J'entendis un objet heurter le plan de travail. Puis elle pivota, l'expression inquiète.

« Oui ? »

— Son vrai nom est Rinaldo, et il est le fils de Brand. Il m'a gardé captif plus d'un mois, dans une autre ombre. Je viens juste de m'évader.

— Ô seigneur, murmura-t-elle. Que veut-il ?

— Venger son père.

— De qui ?

— De nous tous. Mais Caine était naturellement le premier sur sa liste.

— Je vois.

— Je vous en prie, ne laissez rien brûler. Il y a longtemps que j'attends de faire un repas digne de ce nom. »

Elle hocha la tête et se détourna. Un moment plus tard, elle me demanda : « Tu le connais depuis des années. Comment est-il ? »

— Je l'ai toujours trouvé sympathique. S'il est fou, comme son père, il sait le dissimuler. »

Elle déboucha une bouteille, versa du vin dans deux verres et les apporta. Puis elle entreprit de servir le repas.

Après quelques bouchées, sa fourchette s'immobilisa dans les airs et elle resta à fixer le néant.

« Qui aurait pu se douter que ce misérable avait eu un enfant ? déclara-t-elle.

— Fiona, je pense. La veille des funérailles de Caine, elle m'a demandé si j'avais une photographie de Luke. Lorsque je lui en ai montré une, j'ai immédiatement compris que quelque chose la troublait. Elle a cependant refusé de me fournir des explications.

— Et le lendemain elle et Bleys avaient disparu. Oui, à présent que j'y pense, ce Luke possède une certaine ressemblance avec Brand lorsqu'il était jeune – il y a si longtemps. Ton ami paraît plus grand et corpulent, mais il existe un air de famille. »

Elle reporta son attention sur le repas.

« Au fait, c'est excellent, lui dis-je.

— Oh ! merci ! » Elle soupira. « J'en déduis qu'il me faudra attendre que tu sois rassasié pour entendre la suite ? »

Je confirmai sa supposition d'un hochement de tête. L'empire pouvait vaciller sur ses bases. J'étais affamé.

2

Douché, peigné et vêtu d'atours fraîchement magiefacturés, je téléphonai aux renseignements et obtins l'indicatif du seul Devlin résidant à proximité de chez Bill Roth. La voix de la femme qui me répondit avait un timbre un peu différent, mais je la reconnus malgré tout.

« Meg ? Meg Devlin ?

— Oui ? Qui est à l'appareil ?

— Merle Corey.

— Qui ?

— Merle Corey. Nous avons passé ensemble une nuit très agréable voici quelque temps.

— Désolée, vous devez faire erreur.

— Si vous ne pouvez pas me parler librement, dites-moi quand il me sera possible de vous rappeler. À moins que vous ne préféreriez me contacter.

— Je ne vous connais pas », affirma-t-elle, avant de raccrocher.

Je regardai le combiné. Sa prudence était compréhensible si son mari était présent, mais j'estimais qu'elle aurait pu trouver un moyen de me confirmer qu'elle préférerait attendre une occasion plus favorable pour avoir un entretien avec moi. J'avais espéré pouvoir la joindre au téléphone avant de faire mon rapport à Random, car je redoutais que mon oncle ne me fît immédiatement regagner Ambre et je n'avais plus le temps de rendre visite à cette femme. Intrigué par sa réaction, je décidai d'exploiter l'autre idée qui m'était venue à l'esprit et rappelai les renseignements. J'obtins le numéro des voisins de Bill, les Hansen.

On répondit à la troisième sonnerie – une voix de femme, celle de Mme Hansen. Si je n'avais pu la voir lors de mon dernier passage dans la région, il m'aurait été donné de la rencontrer par le passé.

« Madame Hansen, je suis Merle Corey.

— Oh ! Merle !... Vous avez séjourné chez Bill il y a quelque temps, n'est-ce pas ?

— Oui. Un séjour malheureusement trop bref. Cependant, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de George. Nous avons eu quelques entretiens intéressants. En fait, j'aimerais lui parler s'il se trouve à proximité. »

Elle observa une longue pause avant de me répondre.

« George... Eh bien, George est actuellement à l'hôpital. Désirez-vous que je lui transmette un message ?

— Oh ! ce n'est pas urgent ! Que lui est-il arrivé ?

— Heu... rien de bien grave. Il s'y rend simplement en consultation, à présent. C'est le jour de son examen et du renouvellement de l'ordonnance. Il a eu... une sorte de... dépression nerveuse le mois dernier. Il est resté amnésique pendant deux jours, et les médecins ne semblent pas comprendre ce qui s'est produit.

— J'en suis sincèrement désolé.

— Eh bien, ils redoutaient un traumatisme crânien... mais les radios n'ont révélé aucune lésion. Et il paraît désormais rétabli. Ils disent qu'il est probablement tiré d'affaire. Mais ils préfèrent suivre son cas pendant quelque temps encore. C'est tout. » Brusquement, comme sous le coup d'une inspiration soudaine, elle ajouta : « Comment l'avez-vous trouvé, lorsque vous lui avez parlé ? »

J'avais prévu cette question, et c'est pourquoi je lui répondis sans la moindre hésitation.

« Il m'a paru tout à fait normal. Naturellement, c'était la première fois que je le rencontrais, et je ne pourrais dire si son comportement était inhabituel.

— Je comprends. Voulez-vous qu'il vous téléphone à son retour ?

— Non. Je dois sortir et j'ignore quand je rentrerai. Mais c'est sans importance. Je rappellerai un de ces jours.

— Entendu. Je lui dirai que vous avez téléphoné.

— Merci. Au revoir. »

Je m'attendais plus ou moins à ça après mon bref entretien avec Meg. La conduite de George avait été pour le moins étrange. J'étais surtout troublé par le fait qu'il connût ma véritable identité, ainsi que l'existence d'Ambre... et qu'il eût même tenté de me suivre lorsque j'avais utilisé un Atout. Tout semblait indiquer que George et Meg avaient été victimes d'un étrange envoûtement.

Je pensai aussitôt à Jasra. Cependant, cette femme était l'alliée de Luke, alors que Meg m'avait mis en garde contre ce dernier. Pourquoi agirait-elle ainsi si Jasra exerçait un contrôle sur elle ? C'était absurde. En ce cas, qui, parmi mes connaissances, était capable d'imposer ainsi sa volonté à d'autres personnes ?

Je pensai à Fiona. Mais elle avait participé à mon retour d'Ambre vers cette ombre et était même passée me prendre après la brusque interruption de ma soirée avec Meg. Elle avait en outre semblé aussi déconcertée que moi par la tournure que prenaient les événements.

Merde. La vie est un couloir dont certaines portes refusent de s'ouvrir alors que d'autres, qu'il serait préférable de laisser closes, s'entrebâillent d'elles-mêmes.

J'allai frapper à celle de la chambre, et Flora m'invita à entrer. Assise devant un miroir, elle se maquillait.

« Ça s'est passé comment ? s'enquit-elle.

— Pas très bien. Rien de positif, en fait. » Je lui résumai mes appels.

« Alors, que vas-tu faire, à présent ?

— Contacter Random, et l'informer des derniers rebondissements de cette affaire. Mais, comme il est probable qu'il me rappellera en Ambre pour entendre mes explications de vive voix, je suis venu vous saluer et vous remercier pour votre aide. Je tenais en outre à vous exprimer mes regrets d'avoir interrompu votre belle histoire d'amour. »

Elle eut un haussement d'épaules et s'étudia dans le miroir, me tournant toujours le dos.

« Ne te tourmente pas à ce... »

Je n'entendis pas la fin de sa phrase. Mon attention venait d'être attirée par ce qui me fit penser aux préliminaires d'un contact d'Atout. Je me rendis réceptif et attendis. Cependant, si la sensation s'amplifia, la personne qui tentait de me joindre ne se manifesta pas.

« Que se passe-t-il, Merle ! » me demanda Flora.

Je levai la main pour réclamer le silence, tout en sentant la sensation s'intensifier. J'avais l'impression de plonger le regard dans un long tunnel obscur sans rien à son autre extrémité.

« Je ne sais pas », dis-je en faisant appel au Logrus et en établissant un contact physique avec ses membres. « Roue spectrale ? Est-ce toi ? Veux-tu me parler ? »

Je ne reçus aucune réponse et fus parcouru de frissons alors que je restais réceptif, à attendre. Je n'avais encore jamais rien connu de semblable et étais certain que je me retrouverais en un lieu différent si je faisais un seul pas en avant. Me lançait-on un défi ? S'agissait-il d'un piège ? Dans un cas comme dans l'autre, seul un imbécile eût accepté une pareille invitation. Je risquais même de repartir pour ma prison de cristal.

« Si vous désirez quelque chose, faites-vous connaître et exprimez vos souhaits. J'ai décidé de ne plus me rendre aux rendez-vous que me fixent des inconnus. »

Une sensation de présence filtra jusqu'à moi, mais sans qu'il me fût possible de deviner son identité.

« Entendu, dis-je. Je resterai ici. Et comme vous n'avez apparemment aucun message à me transmettre, il ne reste qu'une possibilité : vous souhaitez venir jusqu'à moi. En ce cas, avancez. »

Je tendis mes deux mains, mon lacet d'étrangleur invisible lové dans l'une, la foudre du Logrus dans l'autre. Il s'agissait d'une de ces situations où la politesse doit s'entourer d'un minimum de précautions.

Un petit rire sembla résonner à l'intérieur du tunnel obscur. Il s'agissait cependant d'une projection purement mentale, froide et asexuée.

Puis des paroles me parvinrent : *Ta proposition ne peut être qu'un piège. Car tu n'es pas stupide. Cependant, je te reconnais du courage, pour avoir osé t'adresser à l'inconnu ainsi que tu*

viens de le faire. Tu ignores ce qui se trouve en face de toi, et cependant tu l'attends. Tu l'invites même à venir te rejoindre.

« Cette invitation tient toujours », répondis-je.

Je ne t'ai jamais considéré comme une menace.

« Que voulez-vous ? »

Te regarder.

« Pourquoi ? »

Le moment viendra où nous nous trouverons face à face. Dans des circonstances différentes.

« Quelles circonstances ? »

Je prévois que nos buts seront un jour opposés.

« Qui êtes-vous ? »

Un autre rire.

Non. Pas maintenant. Pas encore. Je me contente de te surveiller et d'étudier tes réactions.

« Alors ? Estimez-vous en avoir vu assez ? »

Presque.

« Si nos buts doivent finir par s'opposer, que notre affrontement ait lieu sans plus attendre, répondis-je. J'aimerais me libérer afin de pouvoir me consacrer à des affaires plus importantes. »

L'arrogance me plaît. Mais, le moment venu, tu n'auras pas le choix.

« J'accepte d'attendre. » Sur ces mots, je tendis prudemment un membre du Logrus dans le passage ténébreux.

Rien. Mon sondage ne rencontrait que le néant...

J'admire ton exploit. Tiens !

Quelque chose se rua vers moi. Mon extension magique m'informa que cela était mou... trop mou pour représenter un danger... une masse fraîche, aux couleurs vives...

Au lieu de battre en retraite, je me tendis – plus loin, toujours plus loin – vers son point d'origine. Je rencontrai quelque chose de tangible mais d'élastique. Un corps, peut-être, trop... trop gros pour pouvoir reculer aussitôt.

Plusieurs objets, petits et durs, me furent révélés par mon sondage éclair. J'en saisis un, l'arrachai à ce qui le retenait, et le ramenai vers moi.

L'incompréhension me submergea en même temps que la masse mouvante.

Elle éclata autour de moi comme un feu d'artifice : des fleurs, des fleurs innombrables. Violettes, anémones, nénuphars, roses... J'entendis Flora hoqueter alors que des centaines de pétales pleuvaient dans la pièce. Le contact fut rompu aussitôt. J'avais conscience de toujours tenir l'objet de petite taille dans ma main droite, et l'odeur entêtante de l'énorme bouquet emplissait mes narines.

« Que diable s'est-il passé ? s'enquit Flora.

— Je ne saurais le dire avec précision », lui répondis-je en époussetant les pétales tombés sur ma chemise. « Aimez-vous les fleurs, ma tante ? Je vous offre celles-ci.

— Merci, mais je préfère les bouquets plus ordonnés », fit-elle en étudiant le monticule coloré qui se trouvait à mes pieds. « Qui est l'expéditeur ?

— Un admirateur anonyme résidant dans les profondeurs d'un tunnel ténébreux.

— Pourquoi ?

— Un acompte pour de prochaines funérailles, peut-être ? La teneur globale de notre conversation m'a paru vaguement menaçante.

— Je te serais reconnaissant de m'aider à ramasser tout ceci avant ton départ.

— Évidemment.

— Il y a des vases dans la cuisine et la salle de bains. Au travail. »

Je la suivis et étudiâi en chemin l'objet que je venais de ramener. Il s'agissait d'un bouton, auquel pendaient quelques fils bleu marine : une monture en or dans laquelle était enchâssée une pierre bleutée ornée d'un motif incurvé. Je le montrai à Flora, qui secoua la tête.

« Ça ne me dit rien. »

Je plongeai la main dans ma poche et en sortis les éclats de la paroi de la caverne de cristal. Les pierres semblaient identiques. Frakir s'agita imperceptiblement quand je fis passer le bouton près d'elle, puis mon lacet d'étrangleur redevint immobile. Il semblait avoir renoncé à me mettre en garde contre

ces gemmes bleues, compte tenu du peu de cas que je faisais de ses avertissements.

« Étrange, déclarai-je.

— J'aimerais avoir quelques roses sur la table de chevet, me dit Flora. Et un bouquet varié sur la coiffeuse. Tu sais, personne ne m'a jamais envoyé des fleurs de cette manière. C'est une façon peu orthodoxe de procéder à des présentations, ne trouves-tu pas ? Au fait, es-tu certain qu'elles t'étaient destinées ? »

Je grommelai quelque chose d'anatomique, ou de théologique, puis entrepris de ramasser des roses.

Plus tard, alors que nous étions assis dans la cuisine et buvions du café tout en réfléchissant à l'incident, Flora fit remarquer : « C'est assez inquiétant.

— Oui.

— J'estime que tu devrais en parler à Fi, après ton entretien avec Random.

— Peut-être.

— À propos, il serait peut-être temps de le contacter.

— Sans doute.

— Que veux-tu dire ? Il faut le mettre en garde.

— C'est certain. Mais ce n'est pas en allant me réfugier en Ambre que j'obtiendrai des réponses aux questions que je me pose.

— Qu'as-tu à l'esprit, Merle ?

— Avez-vous une voiture ?

— Oui, je viens d'en acheter une. Pourquoi ? »

Je ressortis le bouton et les pierres de ma poche, les posai sur la table, et les étudiâi à nouveau.

« Pendant que nous ramassions les fleurs, je me suis rappelé où j'avais déjà vu une pierre semblable.

— Oui ?

— Il s'agit d'un souvenir que j'ai dû refouler dans mon subconscient, parce qu'il m'angoissait : celui du cadavre de Julia, quand je l'ai découvert. Je crois qu'elle avait une boucle d'oreille ornée d'une gemme identique. Peut-être s'agit-il d'une simple coïncidence, mais...

— C'est possible. Quoi qu'il en soit, la police a probablement emporté ce bijou.

— Oh ! Je ne désire pas le récupérer ! Cependant, cela me rappelle que je n'ai pas fouillé cet appartement aussi méticuleusement que je l'aurais fait si je n'avais dû m'esquiver rapidement. J'aimerais y retourner avant de regagner Ambre. La façon dont cette... créature... s'y est prise pour entrer m'intrigue toujours.

— Et si le logement a été nettoyé ? Ou reloué ? »

Je haussai les épaules.

« Il n'existe qu'un moyen d'être fixé sur ce point.

— Entendu, je vais t'y conduire. »

Quelques minutes plus tard, nous étions dans sa voiture et je lui indiquais le chemin. Le parcours nous prendrait une vingtaine de minutes, sous un ciel de fin d'après-midi ensoleillé, seulement traversé de quelques nuages. J'occupai la majeure partie de ce laps de temps à effectuer certains préparatifs en mettant à contribution les forces du Logrus. À notre arrivée, j'étais prêt.

« Tournez ici et contournez l'immeuble, dis-je en accompagnant mes paroles d'un geste. Je vous montrerai où vous garer, s'il y a de la place. »

C'était le cas, près de l'endroit où j'avais laissé ma voiture l'autre fois.

Dès que nous fûmes à l'arrêt le long du trottoir, elle tourna les yeux vers moi. « Et maintenant ? Nous montons et nous frappons ?

— Je vais nous rendre invisibles. Nous le resterons tant que nous ne serons pas à l'intérieur. Cependant, nous ne devons pas nous éloigner l'un de l'autre, pour nous voir. »

Elle hocha la tête.

« Dworkin a employé ce sortilège sur ma personne, autrefois, me dit-elle. Quand j'étais enfant. Cela m'a permis d'épier un grand nombre de personnes. » Elle eut un petit rire. « J'avais oublié. »

J'apportai les touches finales à cet enchantement compliqué et l'utilisai sur nous. Le monde s'assombrit au-delà du pare-brise. J'eus l'impression de porter des lunettes de soleil grises

lorsque nous descendîmes de la voiture. Nous gagnâmes lentement l'angle de la rue et primes à droite.

« Est-ce un sortilège difficile à apprendre ? s'enquit-elle. Il semble très utile à connaître.

— Oui, malheureusement. Son plus grand inconvénient provient des préparatifs qu'il exige... et que j'ai effectués pendant le trajet. L'élaborer prend une vingtaine de minutes. »

Nous suivîmes le trottoir jusqu'à un vieil immeuble.

« Quel étage ?

— Le dernier. »

La porte d'entrée était fermée à clé. Les locataires étaient apparemment devenus plus pointilleux en ce domaine depuis l'assassinat de Julia.

« On la défonce ? me demanda Flora.

— Trop bruyant. »

Je posai ma main gauche sur le pommeau de la porte et donnai à Frakir un ordre silencieux. Elle se déroula de deux spires autour de mon poignet et devint visible pour ramper sur la plaque de propreté, avant de se glisser dans le trou de la serrure. Puis son corps se raidit et effectua une série de mouvements.

Un cliquetis presque imperceptible me signala que le pêne avait été repoussé. Je fis tourner le pommeau et tirai doucement. Le battant s'ouvrit. Frakir retrouva son invisibilité et son statut de bracelet.

Nous entrâmes et refermâmes sans bruit la porte derrière nous. Après m'être assuré que le miroir de l'entrée ne renvoyait pas nos reflets, je précédai Flora dans l'escalier.

Des voix nous parvinrent d'un des logements du premier palier. Ce fut tout. Pas de vent. Pas de chiens excités. Et nous cessâmes d'entendre ces sons avant d'atteindre le deuxième étage.

Je vis que la porte de l'appartement de Julia avait été remplacée. Celle-ci était plus sombre que la précédente et dotée d'une serrure neuve. Je frappai doucement, puis nous attendîmes. Personne ne répondit et je recommençai trente secondes plus tard, avant d'attendre encore.

La porte resta close. Je tentai de l'ouvrir. Elle était naturellement verrouillée, mais Frakir vint facilement à bout de la serrure. J'hésitai. Ma main tremblait comme me revenait le souvenir de ma dernière visite. Je savais que le corps mutilé de Julia ne gisait plus dans l'appartement et qu'aucun fauve ne devait être tapi dans l'ombré, mais cette image me retint malgré tout plusieurs secondes.

« Que se passe-t-il ? murmura Flora.

— Rien », répondis-je. Je poussai la porte.

Il s'agissait d'un appartement partiellement meublé. Tout ce qui appartenait au propriétaire était toujours là – le canapé et les tables basses, plusieurs fauteuils et chaises, une autre table, plus grande – mais les affaires de Julia avaient été emportées récemment. L'absence de tout objet à caractère personnel semblait indiquer que le logement n'avait pas été reloué.

Nous entrâmes et je refermai la porte. Puis je levai le sortilège d'invisibilité et allai faire le tour des pièces. Les lieux acquirent de la luminosité dès que nos voiles magiques eurent disparu.

« Je doute que nous découvriions quelque chose, déclara Flora. Je sens l'odeur de la cire, des désinfectants et de la peinture fraîche... »

Je hochai la tête.

« Il semble en effet impossible de trouver des indices matériels. Mais c'est autre chose que je cherche. »

J'apaisai mon esprit et fis appel à la vision du Logrus. S'il subsistait la moindre trace d'un acte de sorcellerie, j'espérais pouvoir la déceler ainsi. Je traversai lentement la salle de séjour, étudiant chaque chose sous tous ses angles. Flora s'éloigna pour mener sa propre enquête, ce qui se résumait principalement à soulever les objets pour regarder dessous. La pièce miroita légèrement quand je la sondai dans un spectre de longueurs d'ondes sous lesquelles les manifestations du surnaturel seraient plus apparentes – c'est du moins la meilleure façon de décrire le processus dans cette ombre.

Rien n'échappa à mon examen. Mais rien ne me fut révélé. Quelques longues minutes après, je gagnai la chambre.

Flora dut m'entendre inspirer profondément, car elle fut aussitôt à mes côtés pour étudier la commode devant laquelle je me tenais.

« Tu as vu quelque chose dans un de ses tiroirs ? » me demanda-t-elle en tendant la main vers le meuble avant de la retirer rapidement.

« Non. Derrière », lui répondis-je.

La commode avait été déplacée par les personnes chargées de débarrasser l'appartement. Elle occupait précédemment un emplacement situé plus à droite. Ce qui venait d'attirer mon attention apparaissait sur sa gauche. Je saisis le meuble et le tirai vers sa position antérieure.

« Je ne vois toujours rien », déclara Flora.

Je me penchai et pris sa main, afin de lui communiquer la force du Logrus et lui permettre de voir ce qu'elle me révélait.

« Mais... » Flora leva son autre main et suivit des doigts le tracé rectangulaire visible sur le mur. « On dirait... une porte. »

Je l'étudiai – une ligne indistincte de feu mourant. Le passage avait de toute évidence été scellé quelque temps auparavant. Il continuerait de s'estomper, pour finir par disparaître.

« C'est effectivement une porte », confirmai-je.

Flora me tira dans la pièce voisine, afin d'étudier l'autre côté de la cloison.

« Il n'y a rien ici. Elle ne traverse pas.

— Vous avez compris. Elle s'ouvre sur un autre lieu.

— Lequel ?

— Celui d'où provenait la créature qui a tué Julia.

— Peux-tu l'ouvrir ?

— J'ai l'intention d'y consacrer autant de temps qu'il le faudra. »

Je regagnai l'autre pièce et étudiai à nouveau le passage.

« Merlin, fit-elle comme je lâchais sa main. Ne penses-tu pas que tu devrais contacter Random, lui expliquer en détail tout ce qui s'est passé, et demander à Gérard de t'accompagner au cas où tu parviendrais à ouvrir cette porte ?

— Sans doute. Mais je ne le ferai pas.

— Pourquoi ?

— Je crains que Random ne m'interdise d'emprunter ce passage.

— À juste titre, peut-être.

— Vous avez raison, cependant. Il doit être mis au courant de tout, et je n'ai probablement que trop tardé à le faire. Je vais vous demander un service : regagnez la voiture, et attendez-moi. Si je ne vous ai pas rejointe dans une heure, contactez Random, répétez-lui tout ce que je vous ai dit, et parlez-lui également de ceci.

— J'hésite. Si tu ne reviens pas, il sera fou de rage.

— Dites-lui simplement que j'ai insisté et que vous n'avez pu me ramener à la raison. Ce qui n'est, après tout, que la stricte vérité. »

Elle fit la moue. « Je n'aime guère te laisser... quoique je n'aie pas non plus envie de rester. Tu veux une grenade ? »

Elle prit son sac et l'ouvrit.

« Non. Merci. Pourquoi cet arsenal ? »

Elle sourit. « Je ne m'en sépare jamais dans cette ombre. De tels engins sont parfois utiles. Mais d'accord, j'attendrai. »

Elle déposa un baiser sur ma joue et s'éloigna.

« Essayez également de joindre Fiona si je ne reviens pas. Racontez-lui toute l'histoire. Elle peut avoir un point de vue différent sur la question. »

Elle sortit sur un hochement de tête, et j'attendis que la porte se fût refermée pour concentrer mon attention sur le rectangle. Ses contours étaient réguliers, avec seulement quelques zones un peu plus denses et lumineuses que les autres. Je suivis lentement son pourtour en plaçant la paume de ma main droite à quelques centimètres de la paroi. Je sentis un léger picotement, une sensation de chaleur. Comme je l'avais prévu, Cela s'accroissait sur les parties plus claires. J'en déduisis que le sceau était moins parfait en ces points. Bien. Je découvrirais sous peu s'il était possible de forcer cette porte.

J'enfonçai plus profondément mes bras dans le Logrus, afin d'assujettir ses extensions à mes mains tels des gantelets, plus solides que du métal et plus sensibles qu'une langue. Ensuite, je dirigeai ma main droite vers le point faible le plus proche, à hauteur de ma hanche. Ayant perçu les pulsations d'un ancien

sortilège au contact de cette zone d'une grande brillance, je rétrécis mon extension en l'étirant jusqu'au moment où elle glissa dans la fissure. Les pulsations devinrent alors régulières, et je répétai l'opération dans une zone située plus haut, sur ma gauche.

Je sentais mes fines extensions filamenteuses palpiter dans la matrice de la force qui scellait cette porte. Je tentai de les mouvoir, vers le haut puis vers le bas. Celle de droite se déplaça un peu plus loin que l'autre, dans les deux directions, avant de rencontrer une certaine résistance. Je puisai des forces dans le corps du Logrus, qui dansait tel un spectre en moi et devant moi, et déversai cette énergie supplémentaire dans mes gantelets. Les contours du Logrus se modifièrent lorsque j'essayai une fois de plus de mouvoir mes membres. Le droit glissa sur une trentaine de centimètres avant d'être pris au piège des pulsations. J'exerçai alors une pression vers le haut et il s'éleva presque jusqu'au sommet de l'obstacle. Je fis un nouvel essai sur la gauche et atteignis le haut de la porte, mais ne pus descendre qu'à une quinzaine de centimètres au-dessous de mon point de départ.

Je pris une inspiration profonde et notai que j'étais en sueur. Je dirigeai de la puissance supplémentaire vers les gantelets et exerçai une pression vers le bas. Ici, la résistance était encore plus grande et les pulsations remontaient le long de mes bras pour aller se répandre jusqu'au cœur de mon être. Je m'arrêtai et me reposai, puis augmentai l'intensité de la force. Le Logrus se tordit une fois de plus et je poussai mes deux mains jusqu'au sol, puis m'y agenouillai en pantelant avant d'entreprendre de dégager la partie inférieure. On avait scellé ce passage dans l'intention de le condamner à jamais. Un tel sortilège ne nécessitait aucun art, seulement une considérable dépense d'énergie.

Quand mes bras se furent rejoints au centre, je reculai et étudiai mon ouvrage. Sur les côtés et au ras du sol, les filets rouges s'étaient changés en larges rubans de feu dont je percevais les pulsations en dépit de la distance nous séparant.

Je me redressai et levai les bras afin de me mettre à l'ouvrage sur la partie supérieure de la porte. Je commençai par les côtés,

pour revenir vers le centre. Elle céda plus facilement. L'énergie qui se déversait des sections déjà ouvertes venait s'ajouter à la puissance du Logrus, et mes mains glissèrent sans difficulté. Lorsqu'elles se rencontrèrent, il me sembla entendre un léger soupir. Je les laissai redescendre pour admirer mon travail. Tout le pourtour de la porte était à présent embrasé et j'avais presque l'impression que de la clarté s'en déversait...

Je restai ainsi plusieurs minutes, le temps de reprendre des forces, me détendre, recouvrer mon calme. Je savais uniquement que cette porte donnait sur une ombre différente et ignorais qui pouvait m'y attendre. Lorsque j'ouvrirais le passage, n'importe quoi pourrait bondir sur moi et m'attaquer. Cependant, cette porte devait être scellée depuis déjà un certain temps. La nature d'un piège éventuel était imprévisible. S'il ne se produisait rien, j'aurais alors le choix entre étudier les lieux en restant où je me trouvais ou m'aventurer dans le passage. Et je ne pourrais sans doute pas voir grand-chose, en demeurant sur le seuil...

Je déployai à nouveau mes membres Logrus, saisis les côtés de la porte, et poussai. Dès que je sentis le panneau céder sur la droite, je concentrai tous mes efforts sur ce point et l'obstacle bascula brusquement vers l'intérieur...

Voilà que je regardais dans un tunnel nacré, qui semblait s'élargir au bout de quelques pas. L'air ondoyait au-delà, comme des ondes de chaleur au-dessus d'une route par une journée d'été. Des taches rougeâtres et des formes indéterminées y nageaient. J'attendis peut-être une demi-minute, mais nul adversaire ne se rua sur moi.

Je préparai Frakir, en prévision d'une éventuelle embuscade, et sans rompre mon lien avec le Logrus je pénétrai dans le tunnel en projetant des sondes devant moi.

La brusque modification de pression qui se produisait dans mon dos m'incita à lancer un regard par-dessus mon épaule. La porte s'était close et avait rétréci, m'apparaissant désormais dans le lointain sous la forme d'un minuscule rectangle rouge. Mes pas avaient naturellement pu m'emporter à une distance importante, si les lois en vigueur dans cette ombre le voulaient ainsi.

Je poursuivis ma route, allant à la rencontre d'un vent chaud qui m'engloutit, puis me tint compagnie. Les parois du passage s'écartaient. Devant moi, tout continuait de miroiter et de danser, et ma progression devint plus difficile, comme si j'avais entamé l'ascension d'une colline. Un son, proche d'un grognement, me parvint d'un endroit situé au-delà du point où ma vision cessait d'être distincte, et mon bras-sonde gauche toucha quelque chose qui tressauta à son contact. Frakir se mit à palpiter au même instant. Je soupirai. Je m'étais attendu à rencontrer des obstacles sur ma route. À la place de la personne qui avait manigancé tout cela, je ne me serais pas contenté de sceller simplement cette porte.

« Très bien, petit con ! Reste où tu es ! » gronda une voix, devant moi.

Je poursuivis ma pénible progression.

« Arrête, ai-je dit ! »

Ce qui m'entourait se mettait en place à mesure que j'avancais, et des parois de facture grossière se dressèrent brusquement sur mes côtés, surmontées d'un toit, se rétrécissant, convergeant...

Une énorme silhouette ronde me barrait le passage. Elle ressemblait à un Bouddha pourpre possédant des oreilles de chauve-souris. En me rapprochant encore, je découvris les détails : crocs saillants, yeux jaunes dépourvus de paupières, longues griffes rouges achevant des mains et des pieds démesurés. L'être était assis au milieu du tunnel et ne semblait pas avoir l'intention de se lever. Il ne portait aucun vêtement, mais son énorme ventre distendu reposait sur ses genoux et me dissimulait son sexe. Sa voix était bourrue et masculine, cependant, et son odeur nauséabonde.

« Salut, belle journée, n'est-ce pas ? » lui dis-je.

La créature gronda et la température parut s'élever dans le passage. Frakir était devenue frénétique et je l'apaisai mentalement.

La chose se pencha vers le sol et utilisa un de ses ongles brillants pour tracer une ligne fumante dans la pierre à ses pieds. Je m'arrêtai devant elle.

« Franchis cette limite, sorcier, et tu es mort, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que je l'ai dit.

— Si vous prélevez un péage, indiquez-moi son montant. »

L'être secoua la tête. « Tu ne peux acheter ton passage.

— Heu... pourquoi pensez-vous que je suis un sorcier, au fait ? »

Une caverne s'ouvrit dans son visage. Elle abritait un nombre de dents encore plus élevé que je ne l'avais soupçonné, et des profondeurs de sa gorge s'éleva un son rappelant le grondement du tonnerre tel qu'on l'imité en secouant une plaque de tôle.

« J'ai senti le contact de ta petite sonde, dit-il. C'est un tour de magicien. En outre, seul un sorcier aurait pu arriver jusqu'au point où tu te trouves.

— Vous semblez n'avoir guère de respect pour les membres de cette profession.

— Les sorciers, je les mange. »

Je ne pus m'empêcher de grimacer en pensant que certains vieux schnoques de mes confrères n'étaient vraiment pas appétissants.

« En ce cas, que me proposez-vous ? À quoi sert un passage, si on ne peut l'emprunter ? Que dois-je faire pour poursuivre mon chemin ?

— C'est impossible.

— Même si je résous une énigme ?

— Ça ne marche pas avec moi », fit-il. Mais ses yeux devinrent brillants. « Je vais quand même t'en poser une, pour le plaisir : Qu'est-ce qui est vert et rouge, et tourne sans cesse ?

— Vous connaissez le sphinx !

— Merde ! Tu l'as déjà entendue. »

Je haussai les épaules. « Je vais de-ci, de-là.

— Pas par ici. »

Je l'étudiai. Il devait posséder des moyens de défense particuliers contre les envoûtements, si sa fonction consistait à interdire le passage aux sorciers, et son physique était pour le moins imposant. Je m'interrogeai sur sa rapidité. Ne me serait-il pas possible de plonger sur le côté et de me glisser en courant

près de lui ? Je parvins à la conclusion que je n'avais pas la moindre envie de tenter cette expérience.

« Il faut absolument que je passe, insistai-je. C'est pour une urgence.

— Rien à faire.

— Qu'est-ce que ça vous rapporte de toute façon ? Demeurer assis au milieu d'un tunnel ne me semble pas être une occupation très passionnante.

— J'aime mon boulot. Je suis fait pour ça.

— En ce cas, pourquoi laissez-vous le sphinx aller et venir à sa guise ?

— Les créatures magiques, ça ne compte pas.

— Hm.

— Et n'essaie pas de me faire gober que tu entres dans cette catégorie en utilisant une illusion propre aux membres de ta profession. Je sais reconnaître ce genre d'artifice.

— Je vous crois sur parole. Quel est votre nom, au fait ? »

Il renifla. « Tu peux m'appeler Scrof, si ça facilite la conversation. Et toi ?

— Corey.

— D'accord, Corey. Tu sais, je veux bien te mettre au parfum. C'est prévu dans le règlement. Rien ne l'interdit. Tu as le choix entre trois possibilités, dont une vraiment stupide. Tu peux faire demi-tour, suivre en sens inverse le chemin que tu as pris pour venir jusqu'ici, et rester en vie. Tu peux encore t'installer où tu es, y rester aussi longtemps que tu le souhaites, et je ne lèverai pas le petit doigt contre toi. La solution idiote consiste à franchir la ligne que je viens de tracer. Si tu le fais, je te tue. C'est le Seuil, et je suis son Gardien. Je ne laisse passer personne.

— Je vous remercie d'avoir mis les choses au point.

— Ça fait partie de mon travail. Alors, que choisis-tu ? »

Je levai mes mains et les lignes de force se tordirent tels des serpents à l'extrémité de chacun de mes doigts. Frakir se laissa pendre à mon poignet et se mit à osciller en dessinant des motifs compliqués.

Scrof sourit. « Au fait, je ne dévore pas seulement la chair des sorciers. Je me repais également de leur magie. Seul un être

arraché au Chaos primordial peut prétendre cela. Alors avance, si tu te crois de taille à m'affronter.

— Au Chaos, vraiment ? Arraché au Chaos primordial ?

— Ouais. Il n'y a pas grand monde qui soit capable d'y résister.

— Un Seigneur du Chaos excepté », rétorquai-je en reportant mon attention sur diverses parties de mon corps. Un travail approximatif. Plus on l'exécute rapidement, plus le processus est douloureux.

À nouveau, le tonnerre d'une plaque de tôle.

« Sais-tu quelles sont les probabilités pour qu'un Seigneur du Chaos vienne jusqu'ici et défie un Gardien ? » s'enquit Scrof.

Mon bras commença à s'étirer et je sentis ma chemise se déchirer dans mon dos lorsque je me penchai en avant. Les os de mon visage se déplacèrent et ma poitrine entra en expansion...

« Toute probabilité supérieure à zéro n'est pas à négliger, rétorquai-je dès la fin de ma métamorphose.

— Merde », grommela Scrof en me voyant franchir la ligne.

3

Je demeurai quelques instants sur le seuil du passage, souffrant de l'épaule gauche ainsi que de la jambe droite. Si je parvenais à contrôler la douleur avant de procéder à ma métamorphose, le remodelage anatomique la ferait peut-être disparaître. Cependant, une telle restructuration du corps requiert une dépense d'énergie considérable, et effectuer deux transformations en un laps de temps si rapproché serait épuisant. En outre, cet affrontement avec le Gardien du Seuil m'avait déjà sérieusement affaibli. C'est pourquoi je restai à l'intérieur de la grotte dans laquelle le tunnel nacré avait finalement débouché et étudiiai le paysage qui s'offrait à mes yeux.

Loin en contrebas, sur ma gauche, je voyais un océan aux flots bleu vif et agités. Des vagues ourlées de blanc venaient expirer au terme de leurs attaques suicidaires contre les écueils gris du rivage ; le vent dispersait leurs embruns et un fragment d'arc-en-ciel flottait dans la brume.

Devant moi, et toujours en contrebas, je découvrais une étendue de terrain piqueté, craquelé et fumant, que des tremblements ébranlaient à intervalles réguliers. Deux kilomètres plus loin se dressaient les hautes murailles noires d'une citadelle étonnamment grande et compliquée, que je baptisai aussitôt Gormenghast¹ : un salmigondis de styles architecturaux, plus vaste que le palais d'Ambre et plus sombre

¹ D'après le château ayant donné son nom au deuxième ouvrage d'une trilogie de « Gothic Fantasy » de Mervyn Laurence Peake (1911-1968). (N.d.T.)

que l'enfer. Il convient également de préciser que ce château était assiégé.

Des troupes importantes se déplaçaient sur le champ de bataille au pied des murailles. La plupart des soldats se trouvaient dans une zone lointaine où le terrain n'était pas calciné et possédait encore un semblant de végétation. Si les assiégeants disposaient d'un grand nombre d'échelles et d'un bélier, tout cela se trouvait pour l'instant sur le sol. Ce qui semblait avoir été un important village extérieur achevait de se consumer au pied des remparts. Les nombreux corps qui gisaient devaient représenter les pertes.

En portant mon regard encore plus loin sur la droite, au-delà de la citadelle, je vis une masse de blancheur scintillante. Il s'agissait de l'avancée d'un énorme glacier, que des rafales de neige et de cristaux de glace venaient cingler à la façon des embruns qui assaillaient le rivage de l'océan se trouvant sur ma gauche.

Le vent était apparemment un voyageur perpétuel dans cette contrée. Je l'entendais gémir loin au-dessus de moi. Lorsque je sortis finalement pour regarder vers le haut de la pente, je découvris que je me trouvais au milieu d'une grande colline rocailleuse – ou d'une petite montagne, selon le point de vue – et que les gémissements du vent provenant des hauteurs accidentées étaient encore plus bruyants. Puis j'entendis un bruit sec derrière moi et pivotai aussitôt. L'entrée de la caverne venait de disparaître. Mon voyage le long du tunnel partant de la porte embrasée s'était achevé à la sortie de la grotte, qu'un sortilège avait refermée derrière moi. Je supposai qu'il me serait possible de discerner ses contours sur la paroi abrupte, mais je n'en éprouvai pas le désir pour l'instant. Aussi me contentai-je de former un petit tumulus de pierres à cet emplacement et regardai-je à nouveau autour de moi, afin d'étudier les détails du paysage.

Sur ma droite, un étroit sentier s'éloignait en s'incurvant puis revenait se perdre entre des roches dressées. Je me dirigeai dans cette direction. Une odeur de fumée parvenait jusqu'à moi, mais j'ignorais si elle provenait du champ de bataille ou de la zone volcanique visible en contrebas. Le ciel était un patchwork

de nuages et de lumière. Lorsque je m'arrêtai entre deux rochers et pivotai pour étudier une fois de plus la plaine, je constatai que les assaillants avaient formé de nouveaux bataillons et portaient des échelles vers les murailles. Je vis également ce qui évoquait une tornade se dresser de l'autre côté de la citadelle et entreprendre un lent mouvement circulaire autour de ses remparts, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Si ce météore poursuivait sa route, il finirait par atteindre les attaquants. Un beau sortilège. Je m'estimai heureux que ce ne fût pas mon problème.

Je gagnai une pente rocailleuse et m'assis sur une corniche basse pour entreprendre le processus à la fois lent et pénible de ma métamorphose, que j'étais sur approximativement une demi-heure. Passer d'une forme humaine à celle d'une créature peu commune et étrange – peut-être monstrueuse et effrayante aux yeux de certains –, puis reprendre son aspect initial, est un concept qui peut paraître répugnant. Ceux qui pensent cela ont tort. Nous tous, ne nous transformons-nous pas chaque jour de bien des façons ?

Une fois ma métamorphose achevée, je m'allongeai et inspirai profondément, écoutant les plaintes du vent. Les roches verticales m'abritaient de ses attaques et seul son chant parvenait jusqu'à moi. Je percevais sous mon corps les vibrations de lointaines secousses telluriques, que j'assimilais à de doux massages délassants... Mes vêtements étaient en lambeaux et, pour l'instant, je me sentais trop las pour m'en magiefacturer d'autres. Mon épaule avait cessé de me faire souffrir et je ne percevais plus dans ma jambe qu'un léger tiraillement qui s'estompait encore... Je fermai les yeux quelques instants.

J'étais donc parvenu à traverser, et j'avais la ferme impression que la réponse à la question concernant l'identité de l'assassin de Julia m'attendait à l'intérieur de la citadelle assiégée. Cependant, je ne voyais pour l'instant aucun moyen aisé de pénétrer en ce lieu afin d'interroger ses occupants. Mais j'avais d'autres méthodes à ma disposition pour parvenir à mes fins et décidai de prendre du repos jusqu'à la nuit – si le cycle habituel de clarté et de ténèbres était en vigueur sur cette

ombre. Ensuite, je gagnerais la plaine, enlèverais un des assiégeants et procéderaï à son interrogatoire. Et si la nuit ne tombait pas ? Eh bien, je chercherais une autre solution. Pour l'instant, j'avais avant tout grand besoin de récupérer...

Je ne sais pas avec certitude combien de temps je dormis. Toujours est-il que je fus éveillé par un petit bruit. Des cailloux roulaient sur la pente quelque part sur ma droite, et je fus aussitôt sur le qui-vive. Cependant, je ne bougeai point. Des claquements – attribuables à des semelles de chaussures entrant probablement dans la catégorie des sandales – m'indiquaient que la personne qui approchait était seule et ne prenait aucune précaution pour progresser discrètement. Je bandai et détendis mes muscles, tout en inspirant profondément.

Un homme au système pileux développé apparut entre deux rochers. L'individu en question mesurait approximativement un mètre soixante-cinq, était très sale, avait ceint la peau d'un animal au pelage noir autour de ses hanches, et portait effectivement des sandales. Il m'étudia plusieurs secondes avant de me révéler par un sourire ses dents jaunes irrégulières.

« Bonjour. Es-tu blessé ? » me demanda-t-il dans une forme abâtardie de thari qu'il ne m'avait encore jamais été donné d'entendre.

Je m'étirai et me levai. « Non. Pourquoi cette question ? »

Le sourire persista. « Je pensais que tu en avais assez des combats et que tu t'étais décidé à désertre.

— Oh ! je vois ! Non, mon cas est un peu différent... »

Il hocha la tête et s'avança. « Je m'appelle Dave. Quel est ton nom ?

— Merle, répondis-je en serrant sa main crasseuse.

— Ne t'inquiète pas, Merle. Je ne suis pas du genre à dénoncer quelqu'un qui a jugé préférable de s'éloigner d'un champ de bataille... sauf si sa tête est mise à prix – ce qui n'est pas le cas, que je sache. J'ai moi-même déserté, il y a des années, et c'est une décision que je n'ai jamais regrettée. La guerre à laquelle je participais prenait la même tournure que celle-ci, et j'ai eu le bon sens de m'esquiver. Nulle armée n'est

parvenue à investir cette place forte, et je serais étonné que des troupes y parviennent un jour.

— Quelle est donc cette citadelle ? »

Il inclina la tête et me lorgna, puis haussa les épaules. « Le donjon des Quatre-Mondes. Le sergent recruteur ne l'a donc pas précisé ? »

Je soupirai. « Non.

— Tu n'as rien à fumer ?

— Non. » J'avais terminé ma réserve de tabac au cours de mon séjour dans la prison de cristal. « Désolé. »

Je m'éloignai vers un point où les roches ne me dissimuleraient plus la citadelle. Le donjon des Quatre-Mondes m'intriguait. N'était-il pas la solution d'une énigme et le thème de diverses références hermétiques trouvées dans le journal de Melman ? De nouveaux cadavres jonchaient le sol autour de ses murailles, comme semés là par la tornade qui regagnait à présent son point de départ. Un petit nombre d'assiégeants étaient malgré tout parvenu à atteindre le sommet des remparts, et un nouveau groupe qui venait de se former se dirigeait vers les échelles. Un de ses membres brandissait une bannière que je ne pouvais reconnaître, mais qui me paraissait malgré tout vaguement familière – noir et vert, avec ce qui devait représenter l'affrontement de deux animaux héraldiques. Deux échelles étaient toujours en place, et je voyais d'après combats se dérouler derrière les créneaux.

« Quelques assaillants sont parvenus à pénétrer dans la place », dis-je.

Dave se hâta de venir me rejoindre. Je me plaçai aussitôt contre le vent.

« Tu as raison. C'est une première. S'ils parviennent à ouvrir cette maudite porte et à faire entrer leurs camarades, ils auront peut-être une chance de réussir. Je n'aurais jamais cru vivre assez vieux pour voir ça.

— Il y a combien de temps que l'armée à laquelle tu appartenais a attaqué cette citadelle ?

— Il doit y avoir huit, neuf... peut-être dix ans, marmonna-t-il. Ces types doivent être très forts.

— Quelle est la raison de ces guerres ? »

Il pivota, pour m'étudier. « Tu l'ignores vraiment ?

— Je viens d'arriver.

— Faim ? Soif ?

— Oui, à présent que tu m'y fais penser.

— Alors, viens. »

Il prit mon bras et me guida entre les roches en direction d'un étroit sentier.

« Où allons-nous ? m'enquis-je.

— Je vis non loin d'ici. Et j'ai pour principe d'offrir un repas aux déserteurs, en souvenir du bon vieux temps. Bien que tu prétendes ne pas être un soldat, je ferai une exception.

— Merci. »

Un peu plus loin, le sentier formait une fourche ; l'homme prit la branche de droite, ce qui nous obligea à pratiquer un peu d'escalade. Finalement, nous atteignîmes une suite de renforcements rocheux, dont le dernier était d'une profondeur importante. Des gorges s'ouvraient dans la paroi du fond, et il se baissa pour pénétrer dans l'une d'elles. Je le suivis sur une brève distance, puis il s'arrêta devant l'entrée d'une grotte. Une épouvantable odeur de putréfaction en émanait, et je pouvais entendre des mouches bourdonner à l'intérieur.

« Voici ma demeure, annonça-t-il. Je t'inviterais volontiers à entrer, mais c'est un peu... heu...

— Sans importance. J'attendrai. »

Il se glissa dans son antre, et je pris conscience que mon appétit s'évanouissait rapidement – savoir quelles denrées comestibles il avait pu entreposer en ce lieu...

Il ressortit quelques instants plus tard, avec un sac en bandoulière. « J'ai un véritable festin là-dedans. »

Je m'éloignai dans la crevasse. « Hé ! Où vas-tu ?

— J'ai besoin d'air. Je vais regagner la saillie. On étouffe un peu ici.

— Oh ! D'accord ! » Sur ces mots, il m'emboîta le pas.

Il avait dans son sac deux bouteilles de vin bouché, plusieurs gourdes d'eau, une miche de pain frais, de la viande en conserve, quelques pommes bien fermes et un fromage non entamé. Je le découvris dès que nous fûmes assis sur une

corniche et qu'il m'eut fait signe de me servir. M'étant placé contre le vent, je pris de l'eau et une pomme en guise d'apéritif.

« L'histoire de cette citadelle est mouvementée », déclara-t-il en prenant un canif à sa ceinture pour couper un bout de fromage. « Mais j'ignore qui l'a construite et depuis combien de temps elle se dresse en ce lieu. »

Notant qu'il avait l'intention d'utiliser son couteau pour faire sauter le bouchon d'une bouteille de vin, je l'arrêtai d'un geste et mis subrepticement le Logrus à l'œuvre. Le résultat fut immédiat ; je lui tendis un tire-bouchon. Il me proposa la bouteille aussitôt après l'avoir débouchée et ouvrit l'autre pour lui-même. Si je ne me sentais pas d'humeur à boire une telle quantité de vin, je lui en fus reconnaissant pour des raisons d'hygiène.

« C'est ce que j'appelle être équipé, dit-il en étudiant le tire-bouchon. Il y a longtemps que j'en cherche un...

— Garde-le, lui dis-je. Et parle-moi encore de ce lieu. Qui y vit ? Quels événements t'ont conduit à faire partie d'une des armées assaillantes ? Qui l'attaque à présent ? »

Il but une gorgée de vin.

« À ma connaissance, le premier maître du Donjon était un sorcier répondant au nom de Sharu Garrul. Un jour, la reine de mon pays vint lui rendre visite. » Il fit une pause et contempla longuement le lointain avant de renifler. « La politique ! Je ne sais même pas quelle raison a été avancée pour ce voyage. À l'époque, je n'avais jamais entendu parler de ce maudit endroit. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas revenue et le peuple a commencé à s'interroger. Ce sorcier la gardait-il prisonnière ? Était-elle en train de contracter une alliance ? S'agissait-il d'une histoire d'amour ? Elle envoyait régulièrement des messages, des banalités diplomatiques sans signification – sauf s'ils étaient rédigés selon un code secret que les gens comme moi ne pouvaient connaître. Elle était accompagnée d'une suite assez importante et d'une garde d'honneur qui ne servait pas uniquement pour l'apparat. Ces hommes étaient des vétérans malgré leur tenue d'opérette. C'est pourquoi la situation donnait lieu à maintes controverses.

— Puis-je me permettre une question ? Quel est le rôle de votre roi dans tout ceci ? Tu ne m'as pas parlé de lui, et il me semble qu'il aurait dû savoir...

— Mort. La reine était une jolie veuve, fort sollicitée par de nombreux prétendants. Mais elle se contentait d'avoir une suite d'amants et de dresser les différentes factions les unes contre les autres. Ceux qui partageaient son lit étaient des chefs militaires, de grands nobles, ou les deux à la fois. Elle avait laissé le pouvoir au prince avant d'effectuer ce voyage.

— Oh ! elle avait donc un fils assez âgé pour prendre les rênes du royaume ?

— Oui. En fait, c'est lui qui a déclaré cette maudite guerre. Il a levé des troupes et, guère satisfait du résultat, il s'est mis en rapport avec un ami d'enfance, un homme considéré par la plupart comme un hors-la-loi, mais qui dirigeait une compagnie de mercenaires importante. Un certain Dalt...

— Un instant ! » l'interrompis-je.

Mon esprit s'emballa comme je me remémorais une histoire que Gérard m'avait autrefois contée. Elle concernait un homme étrange, un nommé Dalt qui avait conduit contre Ambre son armée personnelle, des troupes d'une efficacité rare. Pour l'affronter, il avait été nécessaire de rappeler Benedict. L'armée de Dalt avait été vaincue au pied du Kolvir, et cet homme s'était vu infliger une grave blessure. Bien que nul n'eût vu son cadavre, on le supposait mort.

« Ton pays, dis-je. Tu as omis de le préciser. D'où es-tu originaire, Dave ?

— D'une contrée appelée Kashfa.

— Votre reine serait donc Jasra ?

— Je constate que tu nous connais. D'où viens-tu ?

— San Francisco. »

Il secoua la tête. « Je n'en ai jamais entendu parler.

— Tu n'es pas le seul. Dis-moi, possèdes-tu une vue perçante ?

— Où veux-tu en venir ?

— Il y a quelques instants, quand nous regardions le champ de bataille, as-tu remarqué la bannière des assaillants ?

— Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient.

— Elle était vert et noir, et ornée d'animaux. »

Il siffla. « Un lion qui éventre une licorne, je parie. On dirait celle de Dalt.

— Que signifie ce blason ?

— Il hait les Ambriens, voilà sa signification. Il a même lancé une offensive contre eux autrefois. »

Je goûtai au vin. Acceptable.

Le même homme, donc...

« Connais-tu les raisons de sa haine ?

— J'ai cru comprendre que les Ambriens avaient tué sa mère. Dans le cadre d'une guerre des marches. Ces dernières étaient vraiment compliquées. J'ignore les détails. »

J'ouvris une boîte de viande, rompis du pain et me préparai un sandwich.

« Mais poursuis ton récit, lui dis-je.

— Où en étais-je ?

— Ton prince, inquiet pour sa mère, venait de contacter ce Dalt. Il avait besoin de renforts.

— Juste. C'est à cette époque que j'ai été enrôlé dans l'armée kashfienne – comme fantassin. Le prince et Dalt nous ont conduits dans des passages obscurs jusqu'à la citadelle qui se dresse là-bas. Ensuite on a fait la même chose que ces soldats.

— Et que s'est-il passé ? »

Il se mit à rire. « Au début, ça a plutôt mal tourné pour nous. Je crois que le maître du Donjon n'a aucune difficulté à contrôler les éléments – comme cette tornade que nous avons vue tout à l'heure. On a eu droit à un tremblement de terre, une tempête de neige et à la foudre. Mais on a pu malgré tout parvenir jusqu'aux murailles. Au cours de cet assaut, j'ai vu mon frère mourir sous une douche d'huile bouillante, et c'est alors que j'ai décidé de désertir. J'ai pris mes jambes à mon cou et suis monté jusqu'ici. Constatant que nul ne m'avait pourchassé, je suis resté dans les parages pour assister à la suite des événements. Je m'étais trompé en supposant que nous subirions une cuisante défaite, mais il était cependant trop tard pour rejoindre ma compagnie. Mes chefs m'auraient fait décapiter, ou priver d'autres parties de mon individu auxquelles

j'accorde une certaine importance, si j'avais regagné mon bataillon.

— Que s'est-il passé ?

— Il est probable que cette attaque a forcé la main à Jasra. Tout laisse supposer qu'elle avait escompté gagner la confiance de Sharu Garrul, afin de pouvoir l'éliminer et devenir l'unique maîtresse de la citadelle. Je crois que ce vieux mage l'intimidait. Mais quand l'armée de son fils et de Dalt est venue assiéger le château, elle a été forcée de passer aux actes, même si elle n'était pas prête. Elle a affronté Garrul dans un duel de sorciers, pendant que sa garde personnelle tenait la garnison à distance. Je crois qu'elle a été blessée, mais c'est elle qui l'a emporté. Elle était folle de colère contre son fils – parce qu'il avait levé des troupes sans qu'elle lui en ait donné l'ordre. Quoi qu'il en soit, ses gardes ont ouvert les portes aux assiégeants, et elle s'est emparée du Donjon. C'est ce que je voulais dire en déclarant qu'aucune armée n'avait investi cette citadelle. En l'occurrence, la phase décisive s'est passée à l'intérieur des murailles.

— Comment as-tu appris tout ceci ?

— Comme je te l'ai précisé, j'ai pour principe de nourrir les déserteurs qui passent dans les parages. C'est ainsi que je me tiens informé.

— Tes propos me laissent supposer que d'autres tentatives ont été effectuées pour investir cette place forte, après que Jasra s'en est emparée ? »

Il hocha la tête et but une gorgée de vin.

« Oui. Il s'est produit un coup d'État à Kashfa, pendant l'absence de la reine et du prince. Kasman a pris le pouvoir, là-bas : un noble dont le frère, Jasrick, avait été un amant de Jasra avant qu'elle ne le fasse exécuter. Kasman voulait se débarrasser de la reine et du prince, et il a dû attaquer ce château une demi-douzaine de fois. Il n'est jamais parvenu à entrer. Sans doute s'est-il finalement résigné à faire une trêve. Jasra a ensuite envoyé son fils au loin, peut-être pour lever une nouvelle armée et tenter de reconquérir son trône. Je ne sais pas. Cela s'est passé il y a longtemps.

— Et Dalt ?

— Elle lui a remis une part du butin trouvé dans le Donjon – les choses de valeur n’y manquaient apparemment pas – et il est reparti chez lui, où que ce puisse être, avec ses troupes. »

Je bus à mon tour une gorgée de vin et me coupai une part de fromage. « Pourquoi es-tu resté ici si longtemps ? Ta vie doit être dure.

— À dire vrai, je ne connais pas le chemin du retour. Nos chefs nous ont fait suivre de bien étranges passages pour nous conduire jusqu’ici. J’ai cru pendant quelque temps pouvoir les retrouver, mais n’y suis jamais parvenu. Si j’étais parti, il est probable que je me serais égaré en cours de route. En outre, je parviens facilement à subsister. Dans quelques semaines, les maisons du village extérieur auront été reconstruites et les paysans reviendront, quel que soit le vainqueur. Et ces gens me considèrent comme un saint homme, qui a choisi de vivre en ermite pour prier et méditer. Chaque fois que je descends de la montagne, ils viennent à moi afin que je les bénisse et me donnent de quoi manger et boire pour longtemps.

— Es-tu un saint homme ?

— Je me contente de ne pas le nier. Cela les comble de bonheur et assure ma pitance. Mais ne va pas le répéter, surtout.

— N’aie crainte. Ils refuseraient de me croire, quoi qu’il en soit. »

Il rit à nouveau. « Tu as probablement raison. »

Je me levai et m’éloignai sur le sentier, afin d’étudier le Donjon. Les cadavres étaient plus nombreux que la fois précédente et les échelles se trouvaient à nouveau sur le sol. Je ne vis aucun combat à l’intérieur des murailles.

« Sont-ils parvenus à ouvrir les portes ? s’enquit Dave.

— Non. Ceux qui ont réussi à entrer n’étaient probablement pas en nombre suffisant.

— Cette bannière vert et noir est-elle toujours visible ?

— Je ne la vois nulle part. »

Il se leva et vint me rejoindre avec les deux bouteilles. Il me tendit la mienne et nous bûmes. Les assiégeants battaient en retraite.

« Selon toi, ont-ils renoncé ou vont-ils se reformer pour un nouvel assaut ? me demanda Dave.

— Il est impossible de se prononcer pour l'instant.

— Quoi qu'il en soit, le butin à ramasser ne manquera pas cette nuit. Reste, et tu pourras t'approprier tout ce qu'il te sera possible d'emporter.

— Une chose m'intrigue, cependant. Je me demande pourquoi Dalt a lancé cet assaut, s'il est en bons termes avec la reine et son fils.

— Seulement avec son fils, et ce dernier est au loin. Jasra a une réputation de mégère impitoyable. Et n'oublie pas que Dalt est un mercenaire. Kasman a pu louer ses services.

— La reine est peut-être également absente », déclarai-je sans savoir quel était le courant temporel local, mais en me remémorant ma récente rencontre avec cette femme : un souvenir qui orienta étrangement le fil de ma pensée. « Et comment s'appelle le prince, au fait ?

— Rinaldo. Un grand rouquin.

— Jasra serait la mère de Rinaldo ? » ne pus-je m'empêcher de demander, malgré la stupidité d'une telle question.

Il rit. « C'est généralement ainsi qu'on devient un prince. Quand on a pour mère une reine. »

Mais alors, cela signifiait...

« Brand ! m'exclamai-je. Brand d'Ambre. »

Il hocha la tête. « Tu connais l'histoire.

— Pas vraiment. Seulement ceci. Raconte-la-moi.

— Eh bien, cette femme a pris un Ambrien dans ses filets – un prince nommé Brand. Selon la rumeur, ils se seraient rencontrés dans le cadre de pratiques magiques et auraient eu le coup de foudre. Elle tenait à lui, et j'ai entendu parler d'épousailles secrètes. Cependant, Brand ne s'intéressait pas au trône de Kashfa, bien qu'il fût le seul qu'elle voulait voir dessus. Il voyageait beaucoup, et restait absent très longtemps. On le tient pour la cause des Jours de Ténèbres, il y a des années, et on raconte qu'il serait mort au cours d'une grande bataille ayant opposé Ambre au Chaos, tué par les siens.

— C'est exact », approuvai-je, ce qui me valut un regard intrigué de Dave. « Parle-moi encore de ce Rinaldo, m'empressai-je d'ajouter.

— Il n'y a pas grand-chose à dire sur son compte. Elle lui a donné le jour, et l'aurait initié à la Magie. Il n'a guère connu son père, Brand étant absent la plupart du temps. Une tête brûlée. Il a fait de nombreuses fugues et s'est lié à une bande de hors-la-loi...

— Les hommes de Dalt ?

— Oui. Il aimait aller chevaucher en leur compagnie, à ce qu'on dit – bien qu'à l'époque sa mère ait mis à prix la tête de la plupart d'entre eux.

— Une minute. Veux-tu dire qu'elle haïssait ces mercenaires ?

— Haïr n'est peut-être pas le terme exact. Elle ne s'était jamais souciée d'eux avant que son fils ne se lie d'amitié avec Dalt et les siens, mais cela l'a rendue folle de rage.

— Elle jugeait qu'ils exerçaient sur lui une mauvaise influence ?

— Non, je crois qu'elle était jalouse que son fils soit allé vers ces hommes et qu'il ait avec eux des rapports moins houleux qu'avec elle.

— Tu m'as cependant dit qu'elle avait payé Dalt avec une part du butin et lui avait permis de repartir en compagnie de ses hommes, bien qu'ils lui aient forcé la main contre Sharu Garrul.

— Oui. Mais seulement après une violente dispute ayant opposé Rinaldo et sa mère. Elle a finalement cédé. C'est ce que m'ont raconté deux soldats qui étaient présents. Il s'agit d'une des rares fois où le prince lui a tenu tête et s'est vu accorder gain de cause, selon eux. En fait, c'est la raison pour laquelle ils ont déserté. Elle avait ordonné que tous les témoins de cette altercation soient exécutés. Ils ont été les seuls à s'en tirer.

— Une femme de tête.

— Pour le moins. »

Nous regagnâmes l'endroit où nous nous étions assis pour poursuivre notre repas. Les plaintes du vent devenaient plus aiguës, et une tempête éclata au large des côtes. J'interrogeai Dave sur les grosses créatures canines, et il me répondit que des

meutes de ces bêtes viendraient probablement se repaître des victimes du combat à la nuit tombée. Elles étaient originaires de cette contrée.

« Nous nous partageons le butin. Je prends les rations, le vin et les objets de valeur. Ils se contentent des corps.

— À quoi peuvent te servir des objets de valeur ? » m'enquis-je.

Je lus aussitôt de la méfiance sur son visage. Il semblait me soupçonner de vouloir lui dérober ses biens.

« Oh ! ce n'est pas grand-chose ! Mais j'ai toujours été une personne économe, et j'ai tendance à exagérer l'importance de ce que je possède.

« On ne sait jamais, ajouta-t-il.

— C'est exact.

— Comment es-tu parvenu jusqu'ici, Merle ? » s'empressa-t-il de demander, comme pour détourner mon esprit de son trésor.

« En marchant.

— J'avoue être surpris. Nul n'est jamais venu en ce lieu de son plein gré.

— J'ignorais où me conduirait ma route. Et ne va pas croire que je compte y séjourner longtemps », précisai-je en le voyant prendre son couteau et jouer avec. « Il serait absurde d'espérer qu'on puisse obtenir l'hospitalité en une période aussi troublée.

— C'est vrai. »

Ce vieil imbécile envisageait-il de m'attaquer pour protéger ses biens ? Vivre seul dans une grotte puante tout en feignant d'être un saint homme était suffisant pour faire sombrer n'importe qui dans la folie.

« Aimerais-tu retourner à Kashfa, si je pouvais t'indiquer la route à suivre ? » lui demandai-je.

Il m'adressa un regard sournois. « Tu ignores tout de mon monde. Sinon tu ne m'aurais pas posé toutes ces questions. Et voilà que tu prétends pouvoir me renvoyer chez moi ?

— J'en déduis que cette offre ne t'intéresse pas ? »

Il soupira. « Pas vraiment. Plus maintenant. Il est trop tard. Je me sens chez moi, ici, et j'apprécie la solitude.

— En ce cas, il ne me reste plus qu'à te remercier pour ce repas, et pour toutes les informations que tu m'as aimablement communiquées. » Je me levai.

« Que comptes-tu faire ?

— Me promener un peu, puis rentrer chez moi. » Je me reculai en notant son regard de dément.

Il leva son couteau, doigts serrés sur le manche, puis le fit redescendre et coupa un autre bout de fromage.

« Tiens, tu peux en emporter un peu, si tu le souhaites.

— Non, ça ira. Merci.

— Je voulais seulement te faire économiser quelques pièces. Bon voyage.

— Entendu. Prends la vie du bon côté. »

Ses gloussements me suivirent jusqu'au sentier. Puis le vent les emporta.

J'occupai les heures suivantes à reconnaître le terrain. Je parcourus les collines, la zone tremblante et fumante, le rivage de l'océan. Puis je regagnai l'intérieur des terres et traversai la région d'apparence normale ainsi que la section la plus étroite du glacier. Pendant tous ces déplacements, je pris soin de demeurer le plus loin possible du Donjon. Je voulais graver les lieux dans mon esprit afin de pouvoir y revenir en passant par Ombre. Je trouvais cette solution préférable à celle consistant à franchir un seuil par la manière forte. Je vis plusieurs meutes de chiens sauvages au cours de ce périple, mais ils accordaient plus d'attention aux morts qu'aux vivants.

Chaque frontière topographique était délimitée par des bornes portant d'étranges inscriptions, et je me demandai s'il s'agissait de simples points de repère pour les cartographes ou si elles avaient une autre utilité. Finalement, je me penchai vers une de ces pierres, l'arrachai du sol brûlant et la portai sur près de cinq mètres jusqu'à la neige et la glace. Une secousse tellurique me fit aussitôt tomber, mais je parvins à m'éloigner à temps de la crevasse qui s'ouvrait à mes pieds et de la pluie bouillante des geysers. La région chaude revendiquait cette petite bande de terre froide. Je quittai au plus vite la zone en proie à toute cette agitation, afin d'étudier l'étrange phénomène avec du recul. Ce n'était cependant qu'un début.

Accroupi entre les roches, au pied des collines d'où j'étais parti en traversant la partie volcanique de cette contrée, je pris du repos et observai les lieux un certain temps. Le sol se réordonnait et le vent charriait fumées et vapeurs de toutes parts. Des rochers sautaient et roulaient, des charognards au plumage noir effectuaient des détours pour éviter ce qui devait être des courants ascendants.

Je notai alors un mouvement que je crus tout d'abord attribuable aux secousses telluriques. La borne que j'avais déplacée s'élevait légèrement et se déplaçait latéralement, par à-coups. Un instant plus tard, cependant, elle s'éleva plus haut, comme en lévitation. Puis elle se mit à glisser au-dessus de la zone dévastée, avançant en ligne droite à une vitesse régulière, pour regagner son point d'origine. Une fois là, elle redescendit se planter dans la terre. Quelques instants plus tard, l'agitation reprit, et j'assistai cette fois à un violent soubresaut de la couche de glace qui regagnait sa frontière d'origine, d'où elle avait été évincée.

J'utilisai ma vision du Logrus et discernai un halo sombre autour de cette borne. Un rayon mince et régulier de la même nuance en partait et s'étirait jusqu'à une haute tour du Donjon. C'était fascinant. Que n'aurais-je donné pour pouvoir regarder à l'intérieur de la citadelle !

Puis j'entendis un soupir qui se changea rapidement en sifflement. Un tourbillon venait de naître dans la zone faisant l'objet du litige. La tornade s'enfla, grisailla, et vint brusquement vers moi en oscillant, telle la trompe d'un pachyderme nuageux haut comme le ciel. Je pivotai et grimpai plus haut, me frayant un chemin entre les roches et les épaulements des collines. La chose me poursuivait, semblant guidée par une intelligence. Et le fait qu'elle conservât son unité sur ce terrain accidenté trahissait son origine artificielle, certainement magique compte tenu du lieu.

Un certain temps est nécessaire pour choisir un charme protecteur approprié, et le mettre en œuvre est encore plus long. Or, je n'avais qu'une minute d'avance sur mon poursuivant, et cette marge de sécurité était probablement en train de se réduire.

Quand je vis une longue crevasse étroite, au tracé zigzaguant comme celui de la foudre, je ne perdis qu'un instant pour scruter ses profondeurs avant de m'y engager, avec mes vêtements en lambeaux claquant contre mon corps et la présence grondante de la tour de vent sur mes talons...

Le passage descendait, et je fis de même en suivant ses irrégularités et ses détours. Le grondement se changea en rugissement, et le nuage de poussière qui m'engloutit me fit tousser. Une grêle de cailloux m'assaillit. Je me jetai à terre, quelque deux mètres cinquante au-dessous de la surface du sol, et couvris ma tête de mes mains en pensant que la tornade passerait juste au-dessus de moi.

Toujours couché, je murmurai des conjurations, tout en ayant conscience de la piètre protection qu'elles m'offriraient compte tenu de l'intensité de ce phénomène.

Je restai allongé quand le silence revint. Celui qui dirigeait la tornade avait pu renoncer et la laisser s'effondrer en constatant que je me trouvais hors d'atteinte. Mais peut-être n'était-ce que l'œil de la tempête, une accalmie passagère.

Je regardai malgré tout vers le haut. J'ai en effet pour principe de ne laisser échapper aucune occasion de m'instruire.

Et je vis un visage – ou plutôt un masque – au centre de la tourmente. Il m'étudiait. Il s'agissait naturellement d'une projection, plus grande que nature et en partie immatérielle. La tête était encapuchonnée, et le masque bleu de cobalt me rappelait vaguement ceux des gardiens de but de hockey sur glace : à hauteur des narines, deux fentes verticales d'où s'échappaient des bouffées de fumée – un détail un peu trop théâtral à mon goût – et au-dessous une série de trous évoquant une bouche gauchie en un rictus sardonique. Le son distordu d'un rire s'en échappa.

« Vous ne trouvez pas que vous en faites un peu trop ? » dis-je avant de m'accroupir et de dresser le Logrus entre nous. « Qu'un enfant découpe ainsi une citrouille pour la nuit d'Halloween, d'accord. Mais nous sommes des adultes, non ? Un simple loup serait largement...

— Tu as déplacé ma borne !

— De telles choses éveillent immanquablement ma curiosité, déclarai-je en glissant mes bras dans les extensions du Logrus. Il n'y a pas de quoi en faire toute une histoire. Est-ce vous, Jasra ? Je... »

Le grondement reprit. Tout d'abord imperceptible, il s'amplifia rapidement.

« Je vous propose un marché, dis-je. Vous rappelez votre tornade et je fais pour ma part serment de ne plus toucher à rien. »

Un rire se mêla au grondement de la tempête.

« Trop tard. Il est trop tard pour toi. À moins que tu ne sois bien plus fort que tu ne le parais. »

Que diantre ! La victoire ne revient pas toujours au plus fort et les gentils s'en tirent presque toujours, étant donné que ce sont généralement eux qui écrivent leurs Mémoires. Je dirigeai les projections du Logrus vers le masque immatériel et trouvai finalement le lien, l'ouverture menant à sa source. Je projetai dans cette brèche l'équivalent d'une décharge électrique. Elle atteignit ce qui se dissimulait derrière.

Il y eut un hurlement. Le masque tomba, de même que la tornade. Je me relevai et me remis à courir. Je ne tenais pas à me trouver là quand mon adversaire se serait repris, je n'avais nul désir d'être brusquement désintégré.

J'avais le choix entre m'enfoncer en Ombre ou me chercher une voie de repli plus rapide. Si quelque sorcier devait me prendre en chasse à l'instant de mon glissement en Ombre, je risquais de ne pouvoir le semer. C'est pourquoi je sortis mes Atouts et cherchai celui de Random. Après avoir franchi une nouvelle courbe du passage, je me vis de toute façon forcé de m'arrêter. Le défilé s'étrécissait, m'interdisant de poursuivre ma route. Je levai la carte et projetai mon esprit vers elle.

Le contact fut presque immédiat. Mais alors que les images se solidifiaient, je sentis la caresse d'une sonde. J'étais certain qu'il s'agissait de ma Némésis au masque bleu lancée à ma recherche.

Cependant, Random acquérait de la netteté. Il était assis sur le tabouret d'une batterie, baguettes en main. Il les posa et se leva.

« Il était presque temps », dit-il en me tendant la main.

Alors que je l'imitais, je sentis une masse se ruer vers moi. À l'instant où nos doigts se touchèrent, elle m'engloutit telle une vague déferlante.

J'entrai dans la salle de musique d'Ambre. Random ouvrait la bouche pour faire un commentaire, quand la pluie de fleurs s'abattit sur nous.

Tout en époussetant les violettes qui couvraient sa chemise, il posa sur moi un regard de reproche. « J'aurais préféré que tu me le dises avec des mots », déclara-t-il.

4

Portrait des artistes, projets contrecarrés, chute de température...

Un après-midi ensoleillé et une promenade dans un parc, après un déjeuner léger. Les silences prolongés et les réponses par monosyllabes aux traits d'esprit indiquent que tout ne va pas pour le mieux. Sur un banc, assis devant des parterres de fleurs, les âmes rattrapent les corps, les mots, les pensées...

« D'accord, Merle. Quelle est la marque ? me demande-t-elle.

— J'ignore de quel match tu veux parler, Julia.

— Ne fais pas le malin. Je veux une réponse franche et directe.

— À quelle question ?

— Ce lieu où tu m'as conduite, l'autre nuit... Où était-ce ?

— Il s'agissait... d'une sorte de rêve.

— Des conneries ! » Elle pivote pour me faire face, et me voici contraint de soutenir son regard furieux et de veiller à ne pas être trahi par mon expression. « Je suis retournée sur cette plage, souvent, et j'ai cherché le chemin que nous avons suivi. Je n'ai trouvé aucune grotte. Il n'y a rien ! Qu'est-elle devenue ? Que s'est-il passé ?

— La marée a pu monter et...

— Merle ! Tu me prends pour une idiote ? Le chemin que nous avons suivi n'est porté sur aucune carte. Personne n'a jamais entendu parler de tels lieux. C'est une impossibilité géographique. En outre, les heures et les saisons sont décalées, là-bas. L'unique explication relève du domaine du surnaturel ou du paranormal – choisis le terme que tu préfères. Que s'est-il

passé ? Tu me dois des explications, et tu en es conscient. Où sommes-nous allés ? »

Je détourne les yeux et les porte sur les fleurs.

« Je... je ne peux pas te le dire.

— Pourquoi ?

— Je... » Que pourrais-je lui répondre ? Lui parler des ombres fausserait, et détruirait peut-être à jamais, sa vision de la réalité. Mais ce n'est qu'un aspect du problème. Je devrais alors lui dire qui je suis, ce que je suis, d'où je viens – et une telle révélation m'effraie. Elle mettrait fin à nos rapports aussi sûrement que le silence. Et si tout doit s'achever, je préfère que nous nous séparions sans qu'elle sache rien. Je ne comprendrai que plus tard, bien plus tard, quelles sont mes motivations véritables : si je refuse de répondre à ses questions, c'est parce que je ne suis pas prêt à lui accorder ma confiance. Si je connaissais Julia depuis plus longtemps – une année supplémentaire, par exemple – je pourrais satisfaire sa curiosité. Je ne sais pas. Nous n'employons jamais le mot « amour », bien qu'il ait dû traverser parfois son esprit, comme le mien. Mais les sentiments qu'elle m'inspire ne sont probablement pas assez forts pour vaincre mes réticences. Quoi qu'il en soit, il est trop tard pour lui faire de telles révélations. Et c'est pourquoi je lui réponds : « Je ne puis rien te dire.

— Tu possèdes des pouvoirs que tu refuses de partager.

— Si tu veux.

— Je t'obéirai en tout. Je fais serment de garder le silence.

— Mon refus a ses raisons, Julia. »

Elle s'est levée, les poings sur les hanches. « Et tu refuses également de me les dire. »

Je le confirme d'un mouvement de tête.

« Ton monde doit être très beau, magicien, si même ceux qui t'aiment en sont proscrits. »

Il me semble qu'elle tente de me forcer la main pour obtenir une réponse. Cela ne fait que renforcer ma résolution. « Je n'ai jamais dit cela.

— L'exprimer à haute voix serait inutile. Ton silence est suffisamment éloquent. Si tu connais également le chemin de l'enfer, tu peux le prendre. Adieu !

— Julia. Non... »
Elle décide de ne pas m'entendre.
Nature morte, avec des fleurs...

Réveil. La nuit. Un vent d'automne de l'autre côté de ma fenêtre. Des rêves. Le sang de la vie séparé du corps... en train de tourbillonner...

Je fis glisser mes jambes hors du lit et m'assis en me frottant les yeux, les tempes. J'avais terminé de narrer mon histoire à Random en milieu d'après-midi, et ensuite mes yeux s'étaient clos d'eux-mêmes. Je souffrais du décalage d'ombre et me sentais totalement déphasé. J'ignorais quelle heure il pouvait être.

Je m'étirai, me levai, me rendis présentable et enfilai de nouveaux vêtements. Je savais que je ne pourrais me rendormir et étais tenaillé par la faim. En sortant de mes appartements, je pris un chaud manteau. J'étais plus d'humeur à sortir qu'à aller razzier les cuisines. J'éprouvais le désir de marcher ; je ne m'étais pas rendu en ville depuis... probablement des années.

Je descendis l'escalier puis traversai quelques pièces et une grande salle donnant sur un couloir que j'aurais pu emprunter dès mon arrivée au rez-de-chaussée si je l'avais voulu. Mais j'aurais alors raté deux tapisseries que je souhaitais revoir : une scène sylvestre idyllique, avec un couple venant de faire un déjeuner champêtre ; et une scène de chasse où des hommes et leur meute poursuivaient un cerf magnifique, qui semblait avoir encore des chances d'échapper à ses poursuivants s'il osait tenter un bond impressionnant...

Je traversai ces pièces et suivis le corridor jusqu'à une poterne, où un garde répondant au nom de Jordy, apparemment mort d'ennui, fit un effort pour paraître sur le qui-vive en m'entendant approcher. Je m'arrêtai afin de discuter avec lui et appris qu'il ne serait pas relevé avant minuit, dans près de deux heures.

« Je compte me rendre en ville, lui dis-je. Où peut-on manger décemment à cette heure de la nuit ?

— Quel genre de nourriture vous tente ?

— Du poisson.

— En ce cas, je vous conseille *L'Orphie du Violoneux* – approximativement aux deux tiers de la Grande Promenade – où la nourriture est excellente. C'est un établissement très fréquenté... »

Je secouai la tête. « Je préférerais un restaurant plus tranquille.

— *Le Filet* possède une excellente réputation – à l'angle des rues des Forgerons et des Ferronniers. Il est moins bondé que le précédent.

— Mais tu ne t'y rendrais pas ?

— J'y allais autrefois, avant que les nobles et les gros négociants ne le découvrent. Je ne m'y sentirais plus à mon aise à présent. C'est devenu un peu trop mondain.

— Bon sang ! Je ne désire ni de la compagnie ni une atmosphère, seulement manger du bon poisson bien frais. Où irais-tu, à ma place ?

— Eh bien, c'est assez loin d'ici. Il faut se rendre jusqu'aux docks, derrière la baie... à l'ouest. Mais je vous le déconseille en raison de l'heure tardive. Il est préférable de ne pas s'aventurer dans ce coupe-gorge après la tombée de la nuit.

— Me parlerais-tu de la ruelle de la Mort ?

— C'est effectivement le nom que certains donnent à cette venelle, Seigneur, à cause des cadavres qu'on y trouve parfois au lever du jour. Il serait plus sage d'aller au *Filet*, étant donné que vous êtes seul.

— Gérard m'a fait autrefois visiter ce quartier, durant le jour. Je crois pouvoir trouver mon chemin. Comment s'appelle ce restaurant ?

— Heu, *Chez Guillaume le Sanguinolent*.

— Merci, je le saluerai de ta part. »

Il secoua la tête. « Impossible. L'établissement a reçu ce nom en raison de l'état dans lequel on a retrouvé son cadavre. C'est son cousin Andy qui le remplace à présent.

— Oh ! Et comment s'appelait cet établissement auparavant ?

— *Chez Sam le Sanguinolent*. »

Bah, quelle importance ? Je lui souhaitai une bonne nuit et m'éloignai vers un escalier qui conduisait à une allée traversant

les jardins jusqu'à une des portes latérales. Une fois là, un autre garde s'écarta pour me laisser sortir. La nuit était fraîche et la brise m'apportait les senteurs de l'automne qui roussissait le monde autour de moi. Je pris de profondes inspirations tout en me dirigeant vers la Grande Promenade. Les claquements lointains et presque oubliés des sabots sur les pavés parvenaient jusqu'à moi, comme issus d'un rêve ou de vieux souvenirs. D'innombrables étoiles emplissaient la nuit sans lune et, en contrebas, la promenade était flanquée de globes de liquide phosphorescent juchés sur de hauts piliers et cernés par des myriades de phalènes à longue queue des montagnes.

Arrivé sur l'avenue, je flânai. Quelques chariots fermés passèrent près de moi. Un vieillard, sorti promener un petit dragon vert au bout d'une laisse, toucha son chapeau et me salua en me croisant. Il avait noté de quelle direction j'arrivais, faute de savoir qui j'étais. Mes traits sont peu connus en ville. Quelques instants plus tard je me sentis de meilleure humeur et mes enjambées devinrent plus énergiques.

L'irritation de Random avait été moins grande que je ne le craignais. Étant donné que ma Roue spectrale ne semblait pas représenter une menace immédiate, il ne m'avait pas chargé de me mettre immédiatement à sa recherche pour tenter à nouveau de l'arrêter. Il s'était contenté de me dire de réfléchir au problème et de venir lui faire part de mes conclusions sur le meilleur plan d'action que nous pourrions entreprendre. En outre, Flora l'avait déjà contacté pour lui révéler qui était Luke – et de connaître l'identité de notre adversaire semblait l'avoir rasséréner. Je l'interrogeai sur ses intentions, mais il refusa de me les révéler. Il fit simplement allusion à l'envoi à Kashfa d'un agent chargé d'obtenir certaines informations, dont il s'abstint également de préciser la nature. Ce qui semblait en fait l'inquiéter le plus était la possibilité que Dalt le hors-la-loi fût toujours au nombre des vivants.

« Au sujet de cet homme, commença Random.

— Oui ?

— En premier lieu, j'ai vu Benedict le transpercer de part en part, ce qui est généralement suffisant pour mettre un terme à la carrière de quelqu'un.

— C'est un misérable pour le moins résistant. Ou chanceux. Ou encore les deux.

— S'il s'agit du même homme, il est le fils de la Désacratrice. As-tu entendu parler d'elle ?

— Deela. N'était-ce pas son nom ? Une fanatique religieuse ? Une illuminée ? »

Random hocha la tête. « Elle fut à l'origine de nombreux incidents regrettables à la périphérie du Cercle d'Or – surtout près de Begma. T'y es-tu déjà rendu ?

— Non.

— Eh bien, Begma est le monde le plus proche de Kashfa, ce qui rend ton récit encore plus intéressant. Deela avait effectué un grand nombre de raids à Begma. Ne parvenant pas à se débarrasser d'elle, la population de ce monde nous a rappelé le traité d'alliance que nous avions signé avec la plupart des royaumes du Cercle – et mon père décida de se rendre là-bas en personne afin de donner une leçon à cette femme. Elle avait brûlé trop de chapelles consacrées à la Licorne. Il se fit accompagner d'un petit détachement, vainquit ses troupes, la fit prisonnière et pendit ses brigands. Cependant, elle parvint un jour à s'échapper et, deux ans plus tard, alors que tous l'avaient oubliée, elle reconstitua sa bande et reprit ses sinistres exploits. Begma fit une seconde fois appel à nous, mais père était occupé. Il envoya Bleys, avec une troupe plus importante. Il se produisit plusieurs affrontements à l'issue indécise – Bleys devait affronter des brigands, pas une armée régulière – mais il parvint finalement à les acculer et à les exterminer. Elle mourut ce jour-là, à la tête de sa bande de pillards.

— Et Dalt serait son fils ?

— Selon les rumeurs. Mais ces dernières paraissent dignes de foi si j'en juge par la haine de cet homme envers nous. Sans doute pour venger la mort de sa mère, il leva des troupes importantes et les lança contre Ambre. Il effectua une percée bien plus loin que nous ne l'avions supposé, jusqu'au Kolvir, Benedict l'y attendait avec son régiment favori. Il tailla les envahisseurs en pièces et infligea à Dalt une blessure que tous crurent mortelle. Cependant, certains de ses hommes parvinrent à emporter son corps du champ de bataille, nous

empêchant de nous assurer de son trépas. Mais que diable ! Qui s'en souciait ?

— Et vous croyez possible qu'il soit l'ami qu'a eu Luke pendant sa jeunesse... et ensuite ?

— Eh bien, l'âge semble correspondre et il paraît venir de la même région d'Ombre. Oui, c'est effectivement possible. »

Je réfléchissais, tout en marchant. Jasra n'avait pas aimé cet homme, à en croire l'ermite. Alors, quel rôle jouait-il à présent ? Nous ignorions trop de choses. Pour répondre à cette question, la connaissance des faits eût été plus utile que de savantes déductions. C'est pourquoi je chassai ces interrogations de mon esprit...

J'atteignis l'extrémité de la promenade et des rires attirèrent mon attention sur quelques buveurs attablés à la terrasse d'un café. L'un d'eux était Droppa, mais il ne me reconnut pas et je poursuivis mon chemin. Je ne me sentais pas d'humeur à plaisanter. Je pris la rue des Tisserands, qui rejoignait les premiers méandres de Sarment Ouest, cette artère qui descend en serpentant jusqu'au quartier du port. Une grande femme portant un loup et un domino argenté me croisa rapidement pour monter dans une voiture qui l'attendait. Elle me lança une œillade au passage et sourit sous son masque. J'étais certain de ne pas la connaître, et me surpris à le regretter. Son sourire était charmant. Puis une rafale de vent m'apporta l'odeur de la fumée sortant d'une cheminée et fit bruisser des feuilles mortes autour de moi. Je me demandai où pouvait se trouver mon père.

Au bout de cette rue, je pris à gauche dans Sarment Ouest... plus étroit en ce point que la promenade, mais large malgré tout. Bien qu'espacés, les réverbères offraient une clarté suffisante aux noctambules. Deux cavaliers passèrent lentement, chantant un air que je ne pus reconnaître. Un peu plus tard, un gros oiseau noir me survola en planant et alla se poser sur un toit de l'autre côté de la rue. Quelques sons crissants me parvinrent de cette direction, puis ce fut le silence. Je suivis une courbe sur la droite, une autre sur la gauche, et m'engageai dans ce que je savais être une suite de lacets. La descente devenait plus raide. Finalement, la brise marine souffla jusqu'à moi et m'apporta les premières odeurs

d'embruns de la soirée. Peu après – deux tournants, je crois – la mer elle-même me fut révélée, loin en contrebas : des lueurs qui dansaient sur une étendue brasillante et ondulante, délimitée par les chapelets lumineux incurvés des réverbères de la promenade du Port. À l'est, le ciel paraissait poudré. Un semblant d'horizon apparaissait à la lisière du monde. Je crus entrevoir les lumières lointaines de Cabra quelques minutes plus tard, mais une nouvelle courbe du chemin me les dissimula presque aussitôt.

Une mare de clarté pareille à une flaque de lait renversé miroitait dans la rue, sur ma droite, donnant du relief aux pavés. Le mât peint en pointillé qui la surmontait aurait pu servir d'enseigne à quelque barbier fantôme. Le globe craquelé juché à son sommet diffusait toujours un semblant de phosphorescence, tel un crâne enfilé au bout d'un bâton, et cela me rappela un jeu auquel je m'amusais quand j'étais enfant, aux Cours du Chaos. Cette clarté révélait des empreintes de pas qui s'éloignaient vers le bas de la colline, à peine visibles. Je poursuivis ma route et entendis au loin les cris des oiseaux marins. Ici, les senteurs océanes commençaient à couvrir celles de l'automne. La clarté poudreuse s'élevait désormais bien plus haut au-dessus des flots, dérivait sur leur surface ridée. Bientôt...

La marche aiguissait mon appétit. Un autre promeneur drapé d'un manteau sombre venait vers moi, sur le trottoir opposé. La pensée du poisson qui me serait bientôt servi m'incita à presser le pas. Je croisai l'inconnu et continuai mon chemin. Dans l'entrée d'un des immeubles, un chat cessa de lécher son postérieur pour me regarder passer, la patte arrière dressée à la verticale. Un autre cavalier passa, se dirigeant vers le haut de la colline. Les bribes d'une dispute entre un homme et une femme me parvinrent d'un immeuble plongé dans l'obscurité. Au tournant suivant, la lune me révéla son épaule et je pensai à un animal magnifique sorti de l'eau pour s'ébrouer...

Dix minutes plus tard, j'avais atteint le quartier où je désirais me rendre. Le petit nombre de réverbères de la promenade du Port était compensé par la clarté des vitrines, des seaux de poix brûlante, et de la lune. Ici, les odeurs de saumure et de varech

étaient plus fortes, les immondices omniprésentes sur la chaussée et les trottoirs, les passants plus bruyants et vêtus d'atours plus colorés que sur la Grande Promenade, Droppa excepté. Je gagnai le fond de la crique, où les bruits de la mer me parvenaient plus distinctement : la ruée des lames qui s'enflaient, suivie du grondement des déferlantes au-delà des brisants ; le clapotis des vaguelettes à proximité ; les craquements des navires, le cliquetis des chaînes, les coups de boutoir des petites embarcations contre les quais et les poteaux d'amarrage. Je me demandai où pouvait à présent se trouver le *Starbust*, mon ancien voilier.

Je suivis cette rue jusqu'à la berge ouest du port. Deux rats, lancés à la poursuite d'un chat noir, croisèrent mon chemin alors que je m'aventurais dans plusieurs ruelles sans trouver celle où je voulais me rendre. Les relents d'excréments humains, tant solides que liquides, se mêlaient aux autres odeurs et j'entendis des cris et des bruits de lutte à proximité, ce qui semblait indiquer que j'étais arrivé à destination. Non loin de là, la cloche d'une bouée tinta et un chapelet de jurons marmonnés d'une voix apathique m'annonça l'arrivée de deux marins, qui vinrent vers moi en titubant, me croisèrent en souriant, et s'éloignèrent en chantant. Je gagnai le passage d'où ils venaient de déboucher et lus sur une plaque : RUELE DE LA BRISE MARINE.

Un lieu plus connu sous le nom de ruelle de la Mort. Je m'y engageai. La venelle n'avait rien de particulier. Je ne vis pas un seul cadavre ou ivrogne effondré sur les trottoirs ou la chaussée ; en revanche, un homme dissimulé dans l'encoignure d'une allée tenta de me vendre une dague, et un personnage trapu et moustachu me proposa une fille encore jeune et aux chairs bien fermes. Je déclinai les deux propositions, et appris du second personnage que je me trouvais à proximité de *Chez Guillaume le Sanguinolent*. Je repartis en jetant de temps en temps un petit coup d'œil par-dessus mon épaule en direction de trois silhouettes drapées de manteaux noirs, loin derrière moi. Ces individus pouvaient me suivre. Je les avais déjà remarqués sur la promenade du Port. Mais peut-être n'était-ce qu'une coïncidence. N'étant pas paranoïaque, j'estimai qu'il

pouvait s'agir de n'importe qui, se rendant n'importe où, et décidai de ne pas en faire cas. Rien ne se produisit. Ces personnages ne m'importunèrent pas et, lorsque j'eus finalement trouvé le restaurant et y fus entré, je les vis poursuivre leur chemin et traverser la chaussée pour pénétrer dans une petite taverne.

Je me retournai pour examiner la salle. Le comptoir se trouvait sur ma droite, les tables sur ma gauche, et des taches d'origine indéterminée maculaient le sol. Je lus sur un tableau noir que les clients devaient aller passer commande au comptoir en précisant à quelle table ils comptaient s'installer. Le plat du jour était griffonné à la craie au-dessous.

J'allai donc attendre au comptoir, attirant les regards, jusqu'au moment où un homme corpulent aux sourcils gris et fournis vint vers moi et me demanda ce que je désirais. Je lui commandai un pagre et désignai une table inoccupée au fond de la salle. L'aubergiste hocha la tête et cria ma commande dans un trou de la paroi, avant de me demander si je désirais une bouteille de Pisse de Bayle pour accompagner ce plat. Je répondis par l'affirmative et il en prit une, avec un verre, la déboucha et me tendit le tout. Je réglai ma note, gagnai la table que j'avais choisie et m'assis le dos au mur.

Des flammes papillotaient dans les manchons de verre sale des lampes à pétrole accrochées aux parois. À une table d'angle, sur le devant de la salle, trois hommes – deux jeunes et un entre deux âges – jouaient aux cartes et se passaient une bouteille. À la table située sur ma gauche se trouvait un personnage plus âgé occupé à manger. Une vilaine balafre traversait en diagonale la moitié gauche de son visage, et il avait posé son épée à main droite, sur une chaise. Comme moi, il s'était adossé à la paroi. À une autre table, des hommes avec des instruments de musique se reposaient en attendant de jouer à nouveau. Je versai un peu de vin jaune dans mon verre, en bus une gorgée, et retrouvai ce goût particulier que je n'avais pas oublié en dépit des années écoulées. Ce vin était buvable à condition d'être avalé d'un trait. Le baron Bayle possédait des vignobles à une cinquantaine de kilomètres à l'est d'Ambre et était le fournisseur attitré de la Cour. Si ses vins rouges étaient habituellement excellents, ses

blancs laissaient à désirer et il lui arrivait fréquemment d'en brader des lots importants sur le marché local. L'étiquette portait son blason et le dessin d'un chien – il aimait ces bêtes –, raison pour laquelle on appelait ce blanc Pisse de Chien ou Pisse de Bayle, en fonction de l'interlocuteur. Certains amoureux de la race canine s'offensaient parfois de la première appellation.

Lorsqu'on m'apporta mon repas, je notai que deux individus installés au comptoir me lançaient des regards fréquents et échangeaient des propos rendus inaudibles par la distance tout en riant ou souriant. Je décidai de les ignorer et reportai mon attention sur le poisson. Un peu plus tard, le balafre assis à la table voisine me dit à voix basse, sans se pencher ni me regarder, ses lèvres bougeant à peine : « Conseil d'ami. Je crois que les deux individus accoudés au comptoir ont noté que vous n'êtes pas armé et vous ont choisi comme victime.

— Merci », lui dis-je.

Eh bien... si je ne doutais pas de pouvoir en venir facilement à bout, j'aurais cependant préféré éviter un affrontement. Et s'il ne me manquait qu'une arme pour les faire renoncer à leur projet, il était facile d'y remédier.

Un instant de concentration, et le Logrus dansait devant moi. Je l'explorai, en quête de l'arme appropriée – ni trop longue ni trop lourde, bien équilibrée, avec une prise confortable – plus un large ceinturon noir et un fourreau. Cela me prit près de trois minutes, en raison sans doute de mes exigences – mais que diable, la prudence ne doit pas faire oublier le confort – et également parce que se faufiler en Ombre est plus difficile à réaliser à proximité d'Ambre que partout ailleurs.

Lorsque je l'eus en main, je soupirai et essuyai mes sourcils. Puis je sortis lentement l'épée et son ceinturon, de sous la table, dégageai la lame du fourreau sur un centimètre pour imiter l'exemple de mon voisin, et posai le tout sur le siège situé à ma droite. Les deux individus du comptoir avaient remarqué mon tour de passe-passe et je leur adressai un large sourire. Ils eurent un bref entretien ; empreint de gravité cette fois. Je me servis un autre verre de vin et le bus d'un trait. Puis je reportai

mon attention sur le poisson, au sujet duquel Jordy ne m'avait pas menti. La nourriture était excellente.

« Un joli tour, déclara l'homme assis à la table voisine. Je suppose qu'il n'est pas facile à apprendre.

— Non.

— Je le crois aisément. Les meilleures choses sont difficiles, faute de quoi tous les exécuteraient. Mais ces deux individus risquent quand même de s'en prendre à vous, étant donné que vous êtes seul. Tout est fonction de ce qu'ils ont bu et de leur témérité. Ça vous inquiète ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais. Mais ils attaqueront quelqu'un ce soir.

— Comment pouvez-vous le savoir ? »

Il me regarda pour la première fois et m'adressa un sourire tors. « Ce qu'ils feront est prévisible. Ils sont comme des jouets mécaniques dont on a remonté le ressort. À la prochaine. »

Il lança une pièce sur la table, se leva, boucla son ceinturon, récupéra un large chapeau sombre emplumé et se dirigea vers la porte.

« Soyez prudent. »

Je hochai la tête.

« Bonsoir. »

En le voyant sortir, les deux hommes se remirent à murmurer, mais c'était sur le balafré qu'ils portaient désormais leurs regards. Sans doute parvinrent-ils rapidement à une décision, car ils se levèrent et sortirent aussitôt. Je fus un instant tenté de les suivre, mais quelque chose m'en dissuada. Un peu plus tard, j'entendis des bruits de rixe dans la rue. Peu après, un personnage apparut sur le seuil, y demeura un instant, puis s'effondra. C'était un des deux buveurs. Sa gorge avait été tranchée.

Andy secoua la tête et envoya son serveur informer le policier local de l'incident. Ensuite, il saisit le cadavre par les talons et le tira au-dehors, afin qu'il ne gênât pas le passage des clients.

Plus tard, alors que je commandais un second poisson, j'interrogeai l'aubergiste sur l'incident. Il eut un sourire ironique.

« Il n'est jamais bon de s'en prendre à un émissaire de la Couronne, dit-il. Ces derniers savent habituellement se battre.

— L'homme qui était assis près de moi serait au service de Random ? »

L'aubergiste m'étudia un instant, puis hocha la tête. « Le vieux Jean travaillait déjà pour Oberon. Chaque fois qu'il est de passage, il vient manger ici.

— Je me demande quelle était la nature de sa mission. »

L'aubergiste haussa les épaules. « Qui pourrait le dire ? Mais il a réglé la note en devises kashfiennes, et je sais qu'il n'est pas originaire de ce monde. »

Tout en savourant mon second pagre, je réfléchis à ce que je venais d'apprendre. Quelle que fût la tâche confiée à cet homme par Random, il l'avait probablement exécutée et était en route pour le palais. Si ça se trouvait, sa mission concernait Luke et Jasra. Je me demandai de quoi il s'agissait, et quelle pouvait en être l'utilité.

Je restai ensuite assis, à réfléchir, et les lieux devinrent progressivement moins bruyants, même lorsque les musiciens entamèrent une nouvelle série de morceaux. Était-ce Jean que ces hommes avaient surveillé ? Avions-nous mal interprété leurs regards et nous étions-nous trompés en croyant qu'ils s'intéressaient à ma personne ? Ou avaient-ils simplement décidé d'assaillir le premier client qui sortirait seul ? De telles réflexions me firent prendre conscience d'une chose : je recommençais à penser comme un Ambrien – imaginant des complots de toutes parts – alors que je n'étais de retour en Ambre que depuis peu de temps. Un des composants de l'atmosphère, sans doute. Je me félicitai d'avoir retrouvé cette tournure d'esprit, étant donné que je me trouvais mêlé à de nombreuses intrigues et que c'était un investissement dans le domaine de la sécurité.

Je vidai mon verre et laissai la bouteille à moitié pleine sur la table. Il m'était venu à l'esprit que le moment eût été mal choisi pour émousser mes sens. Je me levai et bouclai mon ceinturon.

Lorsque je passai devant le comptoir, l'aubergiste me salua de la tête. « Si vous rencontrez quelqu'un du palais, fit-il à voix basse. Précisez que j'ignorais ce qui allait se passer.

— Vous connaissiez ces deux hommes ?

— Ouais. Des marins. Leur navire a jeté l'ancre voici deux jours. Ils ont déjà eu des ennuis ici. Ils dilapident leur solde et cherchent ensuite à se renflouer d'une façon expéditive.

— Croyez-vous qu'il s'agisse de professionnels... de tueurs à gages ?

— À cause des fonctions de Jean ? Non. Ils devaient finir ainsi tôt ou tard. Ne serait-ce qu'à cause de leur stupidité. Il était inévitable qu'ils tombent un jour sur un type plus malin qu'eux. Mais pour en revenir à votre question, je ne connais personne qui les aurait engagés pour une affaire sérieuse.

— Oh ! il a également tué l'autre ?

— Ouais. Un peu plus haut dans la rue. Alors précisez qu'ils se sont simplement trouvés au mauvais endroit au mauvais moment. »

Je le fixai, et il cilla.

« Je vous ai déjà vu dans les parages, il y a plusieurs années. Vous étiez avec Gérard, et j'ai pour principe de ne jamais oublier le visage d'une personne qu'il me sera peut-être utile de pouvoir reconnaître un jour. »

Je le saluai de la tête. « Merci. Votre cuisine est excellente. »

Dehors, la nuit était plus fraîche qu'à mon arrivée, la lune plus haute dans le ciel, la mer plus bruyante et la ruelle moins fréquentée. De la musique se déversait d'un des établissements se trouvant près de la promenade du Port, accompagnée par des rires. Je regardai dans la salle au passage et vis sur une scène une femme visiblement morte d'ennui qui semblait se soumettre à un examen gynécologique. J'entendis du verre se briser non loin de là. Un ivrogne vint vers moi en titubant, la main tendue. Je poursuivis ma route. Le vent soupirait entre les mâts des navires mouillés dans le port et je regrettai que Luke ne fût pas à mon côté – comme au bon vieux temps, avant que tout ne devînt si compliqué – quelqu'un ayant mon âge et ma tournure d'esprit, avec lequel j'aurais pu échanger des vues.

Tous mes parents possédaient trop de siècles de cynisme ou de sagesse pour voir et sentir les choses de la même façon que moi.

Une dizaine de pas plus loin, Frakir se mit à palpiter follement à mon poignet. Ne voyant personne à proximité, je ne pris pas la peine de dégainer ma nouvelle épée mais me jetai sur le sol, pour rouler vers les ombres se trouvant sur ma droite. Au même instant, un son mat me parvint de l'immeuble d'en face. Un regard lancé dans cette direction me révéla une flèche plantée dans le mur, à une hauteur et sous un angle tels qu'elle m'eût probablement transpercé si je ne m'étais jeté à terre. Son angle m'indiquait également que j'avais effectué ce plongeon dans la direction d'où on l'avait décochée.

Je me redressai un peu pour dégainer mon épée et regarder sur ma droite. Je ne voyais aucune fenêtre ou porte ouverte dans l'immeuble le plus proche : une bâtisse obscure dont la façade se dressait à seulement quelques pas de moi. Je notai cependant un étroit passage entre ce bâtiment et le suivant, et les lois de la géométrie m'apprirent que la flèche avait été tirée depuis cet abri.

Je roulai à nouveau sur moi-même et me relevai à côté d'un étroit trottoir couvert qui longeait le bâtiment. J'y grimpai avant d'avoir achevé de me redresser et me collai au mur, tout en avançant et en maudissant la lenteur que m'imposait la nécessité de ne pas faire de bruit. J'étais arrivé assez près du renfoncement pour pouvoir bondir sur tout archer qui en surgirait avant qu'il lui fût possible de décocher une autre flèche, quand la possibilité qu'il eût fait le tour de l'immeuble pour me prendre à revers me traversa l'esprit. Je me plaquai au mur, l'épée tendue en avant, et jetai un regard derrière moi tout en poursuivant ma progression. Frakir rampa dans ma main gauche puis s'y laissa pendre, prête à passer à l'action.

Je ne savais ce que je ferais si je ne découvrais personne à l'angle de la maison. La situation eût nécessité d'employer la magie. Mais, à moins que les sortilèges n'aient été préparés à l'avance – et j'avais été négligent – il est difficile de leur consacrer toute l'attention nécessaire lorsque sa vie est en jeu. Je m'arrêtai, contrôlai ma respiration et tendis l'oreille...

Mon adversaire était prudent, mais j'entendais de petits bruits sur le toit. Cependant, cela n'excluait pas la présence d'un ou de plusieurs autres sbires m'attendant dans le renforcement. J'ignorais combien de personnes pouvaient participer à cette embuscade, qui me paraissait un peu trop élaborée pour être attribuable à de simples voleurs. Auquel cas, mes assaillants risquaient d'être nombreux. Je demeurai immobile, alors que mon esprit s'emballait. Quand l'attaque se produirait, elle serait concertée, j'en étais certain. Je m'imaginais un archer dissimulé à l'angle du bâtiment, flèche encochée, attendant le signal. L'homme du toit devait avoir une épée. Les autres également...

Je chassai de mon esprit les interrogations se rapportant à l'identité de ceux qui voulaient attenter à mes jours et à la méthode employée par ces spadassins pour me retrouver – si du moins c'était bien après moi qu'ils en avaient. Cela ne changeait rien à la situation. Je mourrais aussi sûrement de la main d'un brigand lorgnant ma bourse que de celle d'un tueur à gages, si mes agresseurs parvenaient à leurs fins.

Un autre bruit, juste au-dessus de ma tête. D'un instant à l'autre, désormais...

J'entendis des pas traînants et un grand cri. Un homme sauta du toit pour se retrouver dans la rue, à mon côté. Son cri était apparemment le signal que l'archer attendait pour passer à l'action, car je notai aussitôt un mouvement à l'angle de l'immeuble, accompagné de bruits de course venant de l'autre angle du bâtiment, derrière moi.

Les pieds du premier spadassin n'avaient pas touché le sol que je lançai Frakir sur lui en donnant à mon lacet étrangleur l'ordre de tuer. Puis je chargeai l'archer avant qu'il n'eût terminé de franchir l'angle, mon épée s'abattant déjà. La lame sectionna son arc, son bras et son bas-ventre. Ce bilan positif devait être cependant compensé par l'apparition d'un bretteur qui brandissait son épée juste derrière lui et par l'approche d'un de ses acolytes qui courait vers moi sur le trottoir couvert.

Je levai ma jambe gauche, calai mon pied contre la poitrine de l'archer, et le propulsai en arrière vers l'homme qui le suivait. Je me servis du mouvement de recul pour pivoter et fis effectuer à mon épée un large moulinet, qu'il me fallut modifier aussitôt

pour parer le coup d'estoc que l'autre tueur dirigeait vers ma tête. Alors que je me fendais vers sa poitrine et voyais mon attaque contrée à son tour, je notai à la limite de mon champ visuel que l'homme du toit était agenouillé sur la chaussée et tirait frénétiquement sur un lacet serré autour de son cou. Frakir s'acquittait de sa tâche.

La présence du bretteur placé derrière moi rendait mon dos vulnérable. Je devais agir rapidement, si je ne voulais pas sentir sa lame me transpercer dans quelques secondes. Aussi...

Plutôt que de riposter, je feignis de trébucher et fis en réalité porter tout mon poids sur une jambe, afin d'être en position.

Il se fendit, dirigeant son épée vers le bas. Je bondis de côté et ripostai en imprimant une brusque rotation à mon corps. Si l'homme parvenait à corriger son angle d'attaque pour suivre mon mouvement, je le saurais dans une seconde. C'était dangereux, mais je n'avais pas le choix.

Quand ma lame transperça sa poitrine, j'ignorais toujours s'il me toucherait. Non que le fait d'être fixé sur ce point eût encore de l'importance. Je devrais continuer de me battre jusqu'au moment où j'éliminerais le dernier de mes agresseurs ou serais moi-même éliminé.

Employant mon épée tel un levier, j'imprimai au corps de mon adversaire un mouvement tournant, en sens inverse des aiguilles d'une montre. J'escomptais le placer entre le quatrième spadassin et moi-même.

Cette manœuvre fut partiellement couronnée de succès. S'il était trop tard pour me servir du corps embroché comme d'un bouclier avant qu'il ne s'effondrât, au moins pourrais-je m'en servir pour heurter son acolyte. Cela m'accorderait un répit suffisant pour dégager ma lame et rendre le combat égal. Tel fut du moins mon espoir lorsque je vis l'autre homme tituber et descendre du trottoir.

Je tirai sur mon épée...

Malédiction. La pointe s'était plantée dans un os et refusait de se libérer. Et mon dernier adversaire venait de recouvrer son équilibre. Je fis à nouveau pivoter le cadavre pour le placer entre nous, pendant que j'essayais de saisir la rapière captive de son poing serré.

Malédiction deux fois. La mort avait scellé sa prise et ses doigts étaient comparables à des câbles d'acier enroulés autour de la poignée de l'arme blanche.

L'homme qui se trouvait dans la rue m'adressa un sourire tors tout en brandissant sa rapière. Il cherchait une ouverture. Ce fut alors que je notai le reflet de la pierre bleue ornant sa bague ; je tenais la réponse à une des questions que je m'étais posées : ces individus n'étaient pas des voleurs.

Je ployai les genoux et posai mes mains plus bas sur le cadavre.

Mon esprit enregistre parfois de telles scènes comme s'il s'agissait d'une caméra vidéo – une absence totale de pensées conscientes et une succession de perceptions instantanées – les plaçant hors du temps mais toujours à ma disposition pour un défilement séquentiel ultérieur.

J'entendais des cris s'élever dans la rue, ainsi que les pas de personnes courant dans notre direction. Du sang maculait les planches du trottoir couvert tout autour de moi, et je me souviens à présent m'être mis en garde contre le danger de glisser sur ces flaques. Juste au-delà de l'extrémité opposée du trottoir, je voyais l'archer et son arc, tous deux brisés. Le spadassin garrotté gisait au milieu de la rue, loin sur la droite de l'homme qui me menaçait à présent. Le corps que je faisais pivoter était devenu une masse inerte. Je notai avec soulagement qu'aucun nouveau spadassin n'avait surgi de l'ombre pour venir prêter main-forte à celui que j'affrontais. Et ce dernier esquivait et feintait, s'apprêtant visiblement à se fendre.

Compris. C'était le moment.

Je poussai le cadavre vers mon assaillant, de toutes mes forces, et n'attendis pas de voir le résultat de mon action. Le risque que j'allais courir ne me permettait pas de satisfaire ma curiosité.

Je plongeai dans la rue et roulai jusqu'à l'homme étranglé, qui avait lâché son épée pour tenter de se débarrasser de Frakir lovée autour de son cou. Je n'avais pas achevé ce mouvement que j'entendis un son mat et un grognement plus haut derrière moi. J'en déduisis que j'avais au moins partiellement atteint ma

cible en poussant le cadavre vers l'autre homme. L'utilité de cette manœuvre restait cependant à démontrer.

Je tendis ma main droite au passage et mes doigts se refermèrent sur l'épée du spadassin étranglé. Je me relevai face à mon dernier adversaire, brandis l'arme, croisai mes jambes et sautai en arrière...

Juste à temps. Il était sur moi et lançait une série d'attaques, me contraignant à reculer tout en parant les coups. S'il souriait toujours, ma première riposte ralentit sa progression et ma seconde la stoppa.

Ce bretteur était une fine lame, mais j'avais conscience d'être plus rapide que lui. Des badauds étaient venus se regrouper autour de nous pour assister au combat. Ils adressaient des conseils inutiles à l'un d'entre nous. J'ignorais auquel, mais c'était sans importance. Je redoublai de violence dans mes attaques. L'homme résista quelques instants puis céda du terrain, lentement, et j'eus la certitude de pouvoir en venir à bout.

Je le voulais vivant, cependant, ce qui ne me simplifiait pas la tâche. Sa bague, dont la pierre bleue renvoyait des reflets, contenait un mystère dont il devait connaître la clé. Pour pouvoir l'interroger, il me fallait continuer de le harceler, l'épuiser...

Je tentai de le faire pivoter, sans lui permettre de comprendre mes intentions. J'espérais pouvoir ensuite le contraindre à reculer et le faire trébucher sur le corps de son complice. Une manœuvre qui faillit également être couronnée de succès.

Mais lorsque son talon roula sur le bras du cadavre, il reporta tout son poids en avant afin de conserver son équilibre. Et, en un de ces instants d'inspiration au cours desquels il convient d'agir immédiatement, sans réfléchir, il modifia son attaque. Il venait de remarquer que ma lame n'était plus en ligne en prévision du coup que je m'apprêtais à lui porter s'il trébuchait. Je suppose qu'anticiper à ce point les mouvements de mon adversaire fut une erreur.

Il ébranla mon épée d'un coup de taille, écartant également son arme pour se livrer à un corps à corps, ce qui lui offrit

l'occasion de me donner au foie un coup de poing dont la force fut encore accentuée par son élan.

Puis il lança son pied gauche pour me faire un croc-en-jambe, et la violence de l'impact m'apprit qu'il allait réussir. Je n'eus alors d'autre choix que de saisir un pan de mon manteau de la main gauche, le projeter et le ramener, emmêlant nos deux épées pendant notre chute, cependant que j'essayais de pivoter de façon à me retrouver sur lui. Je n'y parvins pas. Nous étions côte à côte, toujours face à face, et la garde d'une des armes – la mienne, je crois – meurtrissait mes côtes.

Ma main droite était coincée sous mon corps et la gauche toujours captive du manteau. La sienne était libre, cependant, et levée. Il s'en servit pour griffer mon visage, et je mordis ses doigts sans parvenir à les garder coincés dans ma bouche. Mais j'étais entre-temps parvenu à dégager ma main gauche, que je levai vers ses yeux. Il détourna le visage, me donna un coup de genou à la hanche, puis plongea ses doigts tendus vers mes propres yeux. Je saisis son poignet et l'immobilisai. Nos mains droites étaient bloquées et nos poids approximativement égaux. Je n'avais d'autre possibilité que de serrer son poignet.

J'entendis des os craquer, et il cria : le premier son sortant de sa bouche. Je me contentai ensuite de le repousser, puis roulai sur moi-même pour m'agenouiller et me relever, en le soulevant avec moi. Fin de la partie. J'avais remporté la victoire.

À cet instant, il s'effondra brusquement contre moi, et je crus à une dernière ruse avant de voir l'épée plantée dans son dos. Les doigts de l'homme à l'expression menaçante qui avaient guidé la lame se serraient déjà pour la dégager.

« Espèce de salopard ! » En raison de ma colère, j'avais crié en anglais – mais je suis certain que l'inconnu comprit malgré tout le sens de mes propos. Et je lâchai mon fardeau pour écraser mon poing sur le visage du nouveau venu, lui faisant abandonner son épée où elle était et renvoyant s'étaler sur le dos. « Je le voulais vivant ! »

Je me penchai vers mon précédent adversaire et le redressai en position plus confortable.

« Qui vous a envoyés ? lui demandai-je. Comment m'avez-vous retrouvé ? »

Ses lèvres s'étirèrent en un semblant de sourire et du sang en goutta. « Pas de billets de faveur, murmura-t-il. Adressez-vous à quelqu'un d'autre. » Sur ces mots, il s'effondra et macula ma chemise de son sang.

Je retirai la bague de son doigt et l'ajoutai à ma collection de pierres bleues. Puis je me relevai et foudroyai du regard l'individu qui l'avait tué et que deux autres personnes aidaient à se relever.

« Pourquoi diable avez-vous fait cela ? » demandai-je en m'avancant vers l'inconnu.

« Je vous ai sauvé la vie, grommela-t-il.

— Pensez donc ! Peut-être venez-vous de me condamner ! Je voulais cet homme vivant ! »

Puis la personne se trouvant sur sa gauche prit la parole, et je reconnus sa voix. Elle posa sa main sur mon bras, me faisant prendre conscience que je venais de le lever pour frapper à nouveau cet homme.

« Il n'a fait qu'obéir à mes ordres, dit-elle. Je craignais pour votre vie et j'ignorais que vous attachiez un tel prix à l'existence de votre agresseur. »

J'étudiai les traits pâles du visage empreint de fierté visible sous le capuchon du manteau. Il s'agissait de Vinta Bayle, la dame de Caine, que j'avais vue pour la dernière fois lors des funérailles de ce dernier. Vinta était également la troisième fille du baron Bayle, à qui Ambre devait un grand nombre de beuveries.

Brusquement conscient de m'être mis à trembler, je pris une inspiration profonde et me dominai.

« Je vois, dis-je finalement. Merci.

— Je regrette. »

Je secouai la tête. « Vous ne pouviez savoir. Ce qui est fait est fait. Je ne puis éprouver que de la reconnaissance envers une personne qui a essayé de m'aider.

— J'espère encore vous être utile. Peut-être ai-je commis une erreur, mais je crois que vous êtes toujours en danger. Ne restons pas ici.

— Un instant, je vous prie. »

J'allai récupérer Frakir, toujours enroulée autour du cou de l'autre cadavre. Mon lacet d'étrangleur disparut rapidement dans ma manche gauche. L'épée que je venais d'utiliser entraînait dans mon fourreau et je décidai de là garder. Je la glissai dans la gaine de cuir et fis pivoter le ceinturon qui avait tourné autour de ma taille au cours de l'affrontement.

« Partons », déclarai-je.

Avec ma petite escorte de trois personnes, je me dirigeai vers la promenade du Port. Les badauds s'empressaient de s'écarter de notre passage. On devait déjà s'affairer à détrousser les cadavres derrière nous. Tout s'effondre, le centre ne peut résister. Mais que diantre, je suis ici chez moi.

5

Je m'éloignais de la ruelle de la Mort sous un ciel constellé d'étoiles et illuminé par la lune, le flanc toujours endolori par sa rencontre avec la garde d'une épée. Mais j'étais désormais escorté par dame Vinta et deux gardes de la maison de Bayle et pouvais m'estimer chanceux de n'avoir à déplorer qu'une meurtrissure après cette embuscade. Je me demandais cependant comment ces spadassins avaient pu me localiser si rapidement après mon retour en Ambre. Mais il me semblait que Vinta devait avoir une petite idée sur la question. En outre, cette femme m'inspirait de la confiance. Tout d'abord, je la connaissais. Et ensuite, son compagnon, mon oncle Caine, avait été assassiné par mon ex-ami Luke, avec lequel tout individu ayant une pierre bleue sur sa personne semblait avoir des liens.

Nous nous engagions dans une ruelle menant au bord de mer, quand je m'enquis de ses intentions.

« Je pensais que nous nous dirigerions vers Sarment, lui dis-je.

— Vous savez que vous êtes en danger.

— Cela me paraît évident.

— Je puis vous conduire chez mon père, dans les hauteurs de la ville, ou encore vous escorter jusqu'au palais. Mais votre présence en Ambre est connue et vos adversaires ne tarderont guère à vous retrouver.

— Exact.

— Nous avons un navire amarré non loin d'ici. Si nous levons l'ancre sans tarder et longeons la côte, nous aurons atteint le domaine de mon père au matin. Vous aurez disparu. Quiconque vous cherche en Ambre perdra votre trace.

— Vous craignez que je ne sois pas en sécurité au palais ?

— Si, peut-être. Mais vos allées et venues seront faciles à suivre. Accompagnez-moi, et ce ne sera plus le cas.

— Si je disparaissais et que Random apprenne par un des gardes que je comptais me rendre dans la ruelle de la Mort, il en résultera une grande consternation et un certain remue-ménage.

— Demain, vous pourrez utiliser un Atout pour le joindre et lui apprendre que vous vous trouvez dans notre domaine – si vous avez vos cartes sur vous.

— C'est vrai. Comment m'avez-vous retrouvé ce soir ? Vous ne parviendrez pas à me faire croire qu'il s'agit d'une simple coïncidence.

— Non, nous vous avons suivi. Nous attendions dans une taverne, en face de ce restaurant.

— Vous aviez donc prévu ce qui se passerait ?

— Disons que j'avais envisagé cette possibilité. S'il s'était agi d'une certitude, j'aurais pris des mesures pour prévenir cette embuscade.

— Que se passe-t-il ? Que savez-vous sur cette affaire ? Quel rôle jouez-vous ? »

Elle eut un rire, et il ne fut pas hautain et moqueur, comme je me le serais imaginé de la part de la dame de Caine.

« Je souhaite prendre la mer à marée haute, dit-elle. Et toute la nuit me serait nécessaire pour narrer le récit que vous voulez entendre. Que choisissiez-vous, Merlin ? La sécurité ou l'assouvissement de votre curiosité ?

— Les deux, mais dans cet ordre.

— Entendu. » Elle pivota vers le plus petit des deux hommes, celui que j'avais frappé. « Jarl, rentre à la maison. Lorsqu'il fera jour, tu iras annoncer à mon père que j'ai décidé de me rendre au manoir des Treilles. Précise que la nuit était si belle que j'ai éprouvé le désir de naviguer et pris le bateau. Ne parle pas de Merlin. »

L'homme porta un doigt à son chapeau, pour la saluer.

« Entendu, ma Dame. »

Il tourna les talons et repartit par le chemin que nous venions de suivre.

« Venez », me dit-elle. Puis, avec l'autre homme – je devais apprendre plus tard qu'il se nommait Drew – elle me guida sur les môles jusqu'à un voilier aux lignes fuselées.

« Avez-vous déjà fait de la voile ? me demanda-t-elle.

— Autrefois.

— Parfait, vous pourrez nous aider. »

Ce que je fis. Nous ne parlâmes guère, tant que nous n'eûmes pas gréé le navire et appareillé. Drew prit la barre et nous nous chargeâmes de manœuvrer les voiles. Le vent n'était pas capricieux, presque idéal, en fait. Nous contournâmes les brisants et gagnâmes le large sans difficulté. Lorsque nous eûmes rangé nos manteaux, je découvris qu'elle portait un pantalon noir et une chemise. Un choix très judicieux, si elle avait prévu un tel départ à l'avance. Au ceinturon dont elle se défit pendait une rapière, pas une dague d'apparat ornée de pierreries. Et la simple étude de ses mouvements m'apporta la certitude qu'elle devait savoir se servir d'une telle arme blanche. Elle me rappelait vaguement une autre personne, mais je ne pouvais me remémorer qui. Cette ressemblance était d'ailleurs moins physique que suggérée par ses attitudes et ses intonations. Non que ce fût important. J'avais d'autres sujets de préoccupation. Et dès que les manœuvres d'appareillage eurent été achevées, j'eus le loisir d'admirer les flots noirs et de faire le point sur ce que je savais au sujet de cette femme.

Je connaissais les faits marquants de son existence, et je l'avais rencontrée à plusieurs reprises à l'occasion de réunions familiales. Elle savait que j'étais le fils de Corwin et que j'étais né et avais grandi dans les Cours du Chaos, appartenant pour moitié à cette lignée anciennement apparentée à celle d'Ambre. Au cours de notre conversation, lors de notre dernière rencontre, tout avait semblé indiquer qu'elle savait également que j'étais demeuré en Ombre plusieurs années, me mêlant aux autochtones pour parfaire mon éducation. De toute évidence, oncle Caine l'avait mise au fait de nos affaires de famille – ce qui me poussait à l'interroger sur la nature de leurs rapports. On disait qu'ils avaient vécu ensemble plusieurs années, et je me demandais ce qu'elle savait exactement sur mon compte. Si je me sentais en sécurité relative auprès d'elle, il me restait à

décider ce que je lui révélerais en échange des informations qu'elle semblait détenir sur les personnes qui en voulaient à ma vie. J'avais en effet l'impression que l'entretien se déroulerait à la façon d'une opération de troc. Le désir de faire une faveur à un membre de la famille excepté, elle n'avait aucune raison particulière de s'intéresser à ma personne. J'en déduisis qu'elle devait désirer la mort de l'assassin de Caine. Compte tenu de sa motivation probable, j'étais désireux de parvenir à un accord. Il est toujours utile d'avoir un allié. Mais souhaitais-je la mettre au fait de tous les événements qui avaient depuis peu bouleversé mon existence ? J'en doutais, tout en m'interrogeant sur la nature des questions qu'elle me poserait. Il était cependant probable qu'elle voulait simplement participer à la curée. Lorsque je regardai son visage aux traits anguleux accentués par le clair de lune, il ne me fut pas difficile d'y superposer un masque de déesse de la vengeance.

Nous étions loin du rivage et doublions le grand rocher du Kolvir, poussés par la brise marine. Les lumières d'Ambre semaient des bijoux dans la chevelure de la femme, et je fus une fois de plus séduit par ce lieu. Bien qu'ayant grandi au sein de ténèbres percées par un éclairage exotique, dans le cadre des paradoxes non euclidiens des Cours, où la beauté est purement surréaliste, le charme d'Ambre m'avait envoûté un peu plus à chacune de mes visites, jusqu'au jour où j'avais finalement pris conscience que cette contrée était une partie de mon être et représentait elle aussi ma patrie. L'idée que Luke vînt ravager ses pentes avec des hommes armés de fusils ou que Dalt pût effectuer des razzias dans son voisinage m'était intolérable. Je savais que je me battrais pour défendre Ambre.

Sur la plage, près du point où Caine reposait, je crus voir un éclair de blancheur se déplacer avec lenteur, puis rapidité, avant de disparaître dans une anfractuosité de la pente. Je pensai à une licorne, mais en raison de la distance, des ténèbres et de sa vitesse, cela devait rester une simple supposition.

Un peu plus tard, nous trouvâmes un vent idéal, et j'en éprouvai du soulagement. J'étais las, en dépit de mon long somme. Mon évaison de la caverne de cristal, mon duel contre le Gardien du Seuil, ma fuite pour échapper à la tornade et à son

maître masqué..., tout cela se fondait dans mon esprit pour former une action presque ininterrompue. Et à présent que l'apport d'adrénaline attribuable à mon dernier combat s'estompait, je désirais simplement me laisser bercer par le clapotis des vagues, tout en étudiant le rivage noir et escarpé qui défilait à bâbord ou la mer brasillante à tribord. Je ne désirais pas penser, je ne désirais pas bouger...

Une main pâle, sur mon bras.

« Vous êtes las.

— Sans doute, m'entendis-je répondre.

— Voici votre manteau. Couvrez-vous et prenez du repos. Le vent est régulier et deux personnes suffisent pour barrer le navire. Nous n'avons pas besoin de vous. »

Je hochai la tête et m'enveloppai du manteau. « Je vous prends au mot. Merci.

— Avez-vous faim, ou soif ?

— Non. J'ai pris un repas copieux en ville. »

Sa main resta posée sur mon bras et je levai les yeux vers son visage. Elle souriait. Puis elle tendit son autre main et effleura du bout des doigts les taches de sang maculant ma chemise.

« Soyez tranquille. Je veillerai sur vous », dit-elle.

Je lui retournai son sourire, en pensant que c'était cela qu'elle attendait de moi. Elle serra mon épaule, puis me laissa, et je la suivis des yeux en me demandant si je n'avais rien omis dans ma première équation la concernant. Mais mon épuisement était trop grand pour me permettre de résoudre une nouvelle inconnue. Mes pensées ralentissaient, ralentissaient...

Adossé au plat-bord, doucement bercé par la houle, je laissai ma tête dodeliner. À travers mes paupières mi-closes, je vis sur ma chemise les taches noires qu'elle venait de toucher. Du sang. Oui, du sang...

« Premier sang ! avait crié Despil. C'est suffisant ! Estimes-tu avoir obtenu réparation ?

— Non ! Ce n'est qu'une égratignure ! » Sur ces mots, Jurt pivota sur sa pierre et brandit les triples griffes de son *trisp* dans ma direction, s'appêtant à une nouvelle attaque.

Le sang suintait de mon avant-bras gauche et se transformait en perles qui s'élevaient dans les airs avant de partir à la dérive telles des poignées de rubis. Je levai mon *fandon* eu garde haute et baissai mon *trisp*, que j'écartai sur ma droite. Je ployai le genou gauche et fis basculer ma pierre de 90 degrés sur notre axe commun. Jurt modifia aussitôt sa propre position et descendit de dix pieds. Je pivotai encore à angle droit et nous nous retrouvâmes tête-bêche.

« Bâtard d'Ambre ! » hurla-t-il, et la triple lance de lumière qui jaillit de son arme se dirigea vers moi avant d'être brisée par mon *fandon* en fragments scintillants qui tombèrent en tournoyant dans l'Abîme du Chaos au-dessus duquel nous flottions.

J'affermis ma prise sur la poignée de mon *trisp* et criai : « Prends ça », tout en provoquant l'apparition des trois rayons-lames fins comme des cheveux. Je tendis le bras au-dessus de ma tête, et dirigeai mon coup vers ses tibias.

Jurt para les rayons avec son *fandon*. Un *trisliver* a besoin d'approximativement trois secondes pour se recharger, mais j'esquivai un coup mortel dirigé vers mon visage, ce qui l'incita à lever par réflexe son *fandon*. Je déclenchai le *trisp* et visai ses genoux. Il para l'impulsion d'une seconde en bas *fond*, porta un coup vers mon visage, et pivota en arrière sur 360 degrés en comptant sur le temps de recharge pour ne pas être touché dans le dos. Puis il remonta en levant son *fandon* dans l'espoir d'atteindre mon épaule.

Mais je n'étais plus là. Je le contournai, me laissai tomber et basculai en position verticale. Je me fendis en direction de son épaule désormais vulnérable, pour découvrir qu'il se trouvait hors de portée. Despil, juché sur sa pierre grosse comme un ballon de plage, nous contournait également, loin sur ma droite, pendant que mon second – Mandor – descendait rapidement de son point d'observation situé bien plus haut. Nos pieds remodelés s'agrippaient à ces pierres telles des serres, là, sur un courant extérieur du Chaos, emportés comme à la bordure d'un tourbillon. Jurt pivota pour me suivre et effectua un lent mouvement circulaire en tendant son avant-bras droit – auquel le *fandon* est attaché, au niveau du coude et du poignet. Ses

mailles arachnéennes lestées de *mord* dans leur partie inférieure scintillaient dans le halo du bûcher funéraire qui apparaissait à intervalles irréguliers. Il tenait son *trisp* en position d'attaque intermédiaire et dénudait ses dents sans pour autant sourire, alors que je me déplaçais et qu'il gagnait l'extrémité opposée du cercle de trois mètres que nous parcourions sans cesse, cherchant une ouverture.

J'inclinai le plan de mon orbite et il modifia aussitôt la sienne pour me tenir compagnie. Je recommençai, et il m'imita. Puis je plongeai en avant de 90 degrés, *fandon* levé et déployé... et fis pivoter mon poignet tout en baissant mon coude pour porter un coup oblique sous sa garde.

Il jura et se fendit, mais je dispersai ses rayons et trois lignes sombres strièrent sa cuisse gauche. Un *trisliver* ne pénètre pas sur plus de deux centimètres dans la chair, et c'est pourquoi la gorge, les yeux, les tempes, la partie interne des poignets et les artères fémorales sont ses cibles favorites lors des duels à mort. Cependant, un certain nombre d'entailles de ce genre sur n'importe quelle partie du corps suffisent pour envoyer son adversaire tournoyer au cœur d'un essaim de bulles rouges dans cet abîme dont nul voyageur n'est jamais revenu.

« Sang ! » cria Mandor en voyant des perles vermeilles apparaître sur la jambe de Jurt et s'élever dans les airs. « Considérez-vous avoir obtenu réparation, messieurs ?

— Je m'estime satisfait, répondis-je.

— Pas moi ! » rétorqua Jurt, en pivotant pour me faire face alors que je dérivais vers sa gauche. « Attends que je lui aie tranché la gorge, pour me poser à nouveau cette question ! »

Jurt me haïssait avant même d'avoir appris à marcher, pour des raisons qui lui étaient propres. Et s'il ne m'inspirait pour sa part aucun sentiment de haine, je ne pouvais pour autant le trouver sympathique. Quant à Despil, je m'étais toujours raisonnablement entendu avec lui. S'il soutenait plus fréquemment Jurt que moi, c'était compréhensible. Il était son frère aîné.

Le *trisp* de Jurt cracha un éclair de lumière, que je brisai avant de riposter. Il fit voler mes rayons en éclats et tournoya latéralement. Je l'imitai. Nos *trisps* s'embrasèrent

simultanément et un feu d'artifice de paillettes lumineuses éclata entre nous comme nos deux attaques s'annihilaient mutuellement. Dès que mon arme fut rechargée, je frappai à nouveau, plus bas. Il para, et le *fand* annula nos attaques. Nous nous rapprochâmes.

« Jurt, lui dis-je. Si l'un de nous devait mourir, l'autre serait banni. Arrêtons là.

— Ce n'est pas un prix trop grand à payer. Crois-tu que cela ne me soit pas venu à l'esprit ? »

Puis il porta une attaque dirigée vers mon visage. Je levai les deux bras, par réflexe, *fandon* et *trisp*, puis me fendis alors que la lumière dissociée tombait en pluie devant mes yeux. J'entendis un hurlement.

Quand j'abaissai mon *fandon*, je vis Jurt se pencher en avant et son *trisp* partir à la dérive. De même que son oreille gauche. Le bout de chair tirait en remorque un filament rouge, qui prit rapidement une forme sphérique et éclata.

Une bande de cuir chevelu s'était détachée de son crâne et il tentait de la remettre en place.

Mandor et Despil fonçaient en vrille vers nous.

« Nous déclarons le duel terminé ! » crièrent-ils. Et je fis pivoter le pommeau de mon *trisp* sur la position de verrouillage.

« Comment va-t-il ? me demanda Despil.

— Je l'ignore. »

Jurt le laissa approcher, afin qu'il pût s'en assurer, et un peu plus tard Despil déclara : « Il s'en remettra. Mais Mère sera folle de rage.

— C'est Jurt qui a voulu ce duel, lui rappelai-je.

— Je sais. En route. Ne restons pas ici. »

Il aida Jurt à se diriger vers une corniche. Son *fandon* traînait derrière lui, telle une aile brisée. Je m'attardai. Mon demi-frère Mandor, le fils de Sawall, posa sa main sur mon épaule.

« Tu n'avais pas l'intention de lui infliger une blessure aussi grave, me dit-il. Je le sais. »

Je hochai la tête et me mordis la lèvre. Despil n'avait pas menti quant à la réaction qu'aurait dame Dara, notre mère. Elle préférait Jurt, qui parvenait parfois à lui faire croire que j'en

étais le seul responsable. Il m'arrivait de penser qu'elle portait à ses deux fils de Sawall, le vieux duc des Marches qu'elle avait finalement épousé après avoir renoncé à Père, un amour plus grand que celui que je lui inspirais. J'avais autrefois entendu dire que je lui rappelais Random, avec lequel j'étais censé présenter une grande ressemblance. Je m'interrogeai à nouveau sur Ambre et les autres lieux d'Ombre, et connus comme toujours en pareil cas les tiraillements de l'appréhension. Cela me remémorait les contorsions du Logrus, qui représentait pour moi un moyen d'accès à d'autres contrées. Et je compris que j'effectuerais cette expérience plus tôt que je n'en avais eu l'intention.

« Allons voir Suhuy, dis-je à Mandor alors que nous remontions ensemble de l'Abîme. J'ai des questions à lui poser. »

Lorsque j'eus quitté les Cours du Chaos pour poursuivre mes études, je consacrai peu de temps à écrire aux miens.

« ... arriver, disait Vinta. Dans très peu de temps, désormais. Buvez. »

J'avalai quelques gorgées d'eau, puis lui rendis la gourde.
« Merci. »

J'étirai mes muscles ankylosés et inspirai l'air marin. Je cherchai la lune du regard. Elle se trouvait loin derrière mes épaules.

« Vous avez le sommeil profond, déclara-t-elle.

— Ai-je parlé en dormant ?

— Non.

— Tant mieux.

— De mauvais rêves ?

— Il en existe de pires, répondis-je en accompagnant mes paroles d'un haussement d'épaules.

— Mais vous avez gémi, juste avant que je ne vous réveille.

— Oh ! »

Je vis un point lumineux droit devant, à l'extrémité d'un promontoire sombre. Elle le désigna.

« Après avoir doublé la pointe, nous serons en vue de Port Bayle, où nous pourrons prendre un petit déjeuner et trouver des chevaux.

— Est-ce loin du manoir des Treilles ?

— Une lieue environ. Une courte chevauchée. »

Sans rien ajouter, elle resta près de moi pour étudier le rivage et la mer. Depuis son intervention dans la ruelle de la Mort, c'était la première fois que j'avais les mains et l'esprit au repos, et ce calme aida mes sens de sorcier à déceler quelque chose qui les mit en éveil. Je percevais de la magie. Pas un simple envoûtement ou l'aura d'un objet ensorcelé qu'elle eût porté sur elle, mais un phénomène plus subtil. Je fis appel à ma vision du Logrus et l'utilisai sur elle. Rien ne m'apparut immédiatement, mais la prudence m'imposait un examen plus approfondi. J'effectuai un sondage à travers le Logrus...

« Ne faites pas cela, je vous en prie », me dit-elle.

Je venais de commettre une bétise. Les sorciers considèrent qu'exercer leur art sur un confrère est une faute impardonnable.

« Désolé, m'excusai-je. J'ignorais que vous aviez étudié le Grand Art.

— Ce n'est pas le cas, mais je perçois son utilisation.

— En ce cas, vous feriez probablement une excellente élève.

— J'ai d'autres sujets d'intérêt.

— Je craignais qu'on ne vous ait jeté un sort. J'essayais seulement de...

— Quoi que vous ayez pu voir, n'intervenez pas.

— Comme vous voudrez. Désolé. »

Elle devait cependant savoir que toute force magique inconnue représente un danger potentiel et que je ne pouvais céder à ses désirs. C'est sans doute pourquoi elle ajouta : « Ce n'est rien qui puisse vous nuire, je vous l'assure. Tout au contraire. »

J'attendis la suite, mais elle n'était apparemment pas désireuse de fournir des précisions. Aussi renonçai-je pour l'instant, et portai-je mon regard sur le phare. Que me réservait-elle ? Comment avait-elle appris que j'étais de retour en Ambre et, surtout, que je me rendrais dans cette venelle ? Elle devait se

douter que je me poserais cette question et me fournirait certainement des explications si elle était de bonne foi.

Je pivotai vers elle pour découvrir qu'elle souriait à nouveau.

« Le vent devient capricieux à l'abri du phare, déclara-t-elle en se levant. Pardonnez-moi, mais je dois aider aux manœuvres.

— Puis-je vous donner un coup de main ?

— Dans un moment. Je vous appellerai lorsque j'aurai besoin de vous. »

Je la regardai s'éloigner et eus la sensation surnaturelle qu'elle m'observait également, bien qu'elle me tournât le dos. Je pris également conscience d'éprouver cela depuis un certain temps ; depuis que nous avons pris la mer, en fait.

Le temps d'accoster, de tout remettre en ordre et de gravir une large route pavée en direction d'une auberge dont la cheminée crachait un serpent de fumée, le ciel s'éclaircissait à l'est. Après un petit déjeuner réparateur, la clarté matinale illumina le monde et nous gagnâmes une écurie où nous trouvâmes trois montures dociles pour nous rendre jusqu'au domaine de son père.

C'était une de ces journées fraîches et lumineuses d'automne qui deviennent de plus en plus agréables et rares au fil des ans. Je me sentais finalement un peu reposé et avais apprécié la tasse de café bue dans cette auberge – un breuvage peu courant en Ambre, excepté au palais. En outre, il était plaisant de parcourir la campagne à une allure modérée, de humer les senteurs de cette contrée, d'observer la rosée qui s'évaporait des feuilles et des champs miroitants, de sentir les caresses du vent, d'entendre et admirer un vol d'oiseaux en partance vers le sud, à destination des îles du Soleil. Nous chevauchions en silence, et rien ne vint gâcher mon humeur. Les souvenirs de chagrin, de trahison, de souffrance et de violence sont tenaces, mais ils s'effacent au cours de telles parenthèses ouvertes dans l'existence, lorsque je ferme les yeux pour effeuiller le calendrier de mes jours et que je me revois au côté de Vinta Bayle sous un ciel matinal, dans cette contrée de maisons et de murets de pierre survolés par des oiseaux marins solitaires, là, dans ce

pays de vignobles qui s'étend à l'est d'Ambre, dans ce recoin du cœur où la faux du Temps est privée de tout pouvoir.

À notre arrivée au manoir des Treilles, nous confiâmes nos montures aux bons soins des palefreniers des Bayle, qui pourvoiraient à leur retour jusqu'à l'écurie de louage. Drew prit congé de nous pour regagner ses quartiers et je suivis Vinta vers le grand manoir dressé au sommet de la colline. Il dominait un vaste panorama de vallées rocailleuses et de collines couvertes de vignobles. Un grand nombre de chiens approchèrent et tentèrent de se montrer amicaux alors que nous nous dirigions vers la demeure, et nous entendîmes encore leurs aboiements après être entrés. Bois et fer forgé ; sols de dalles grises ; hauts plafonds à solives ; fenêtres démesurées ; portraits de famille ; deux petites tapisseries dans des tons saumon, brun, ivoire et bleu ; un râtelier de vieilles armes portant des traces d'oxydation ; des taches de suie sur les pierres grises de la cheminée... Nous traversâmes le grand hall d'entrée et gravâmes un escalier.

« Prenez cette chambre », me fit Vinta en ouvrant une porte de bois sombre. J'acquiesçai de la tête, entrai et regardai autour de moi. La pièce spacieuse était orientée vers le sud et éclairée par de grandes fenêtres surplombant une vallée. La plupart des serviteurs avaient accompagné le baron en ville pour la saison. « Vous trouverez une baignoire dans la pièce voisine », ajouta-t-elle en me désignant une porte, sur ma gauche.

« Magnifique. Merci. J'en ai grand besoin.

— Faites votre toilette à votre guise. » Elle gagna la fenêtre de la chambre et regarda au-dehors. « Je vous retrouverai sur cette terrasse dans une heure, si cela vous convient. »

Je m'avançai et abaissai mon regard sur une vaste esplanade dallée, ombragée par de vieux arbres désormais jaunes, rouges et bruns. Des feuilles pointillaient des parterres pour l'instant privés de fleurs » et des tables et des sièges étaient disposés entre des pots contenant des arbustes.

« Parfait. »

Elle se tourna vers moi. « Désirez-vous plus particulièrement quelque chose ?

— Si vous avez du café, j'en prendrai volontiers quelques tasses lorsque je descendrai vous rejoindre.

— J'irai voir aux cuisines. »

Elle sourit et sembla hésiter un instant. J'eus presque l'impression qu'elle souhaitait que je l'étreigne. Mais si je me trompais, la situation serait pour le moins embarrassante. Il était en outre préférable d'éviter toute familiarité tant que je ne saurais pas avec exactitude à quel jeu elle jouait. Aussi me contentai-je de lui retourner son sourire, de tendre la main pour serrer son bras, de lui dire : « Merci », et de m'écarter. « Je vais profiter sans attendre de l'occasion qui m'est donnée de faire un brin de toilette. »

Je la raccompagnai à la porte.

Retirer mes bottes me procura un intense soulagement. Et j'appréciai encore plus de pouvoir prendre un bain et jouir de sa douce chaleur.

Plus tard, en vêtements magiefacturés de frais, je descendis l'escalier et gagnai les cuisines, où je découvris une porte de service donnant sur la terrasse. Vinta, qui s'était également rafraîchie et changée, portait désormais une culotte de cheval brune et un ample chemisier fauve. Elle était installée à une table, à l'extrémité est de la terrasse. Deux couverts étaient mis et je vis une cafetière, un compotier et un plateau de fromages. Je me dirigeai vers elle en piétinant le tapis de feuilles mortes et m'assis.

« Tout était-il à votre entière satisfaction ? s'enquit-elle.

— Absolument.

— Et avez-vous informé Random de votre départ ? »

Je hochai la tête. Mon oncle, irrité d'apprendre que j'étais parti sans l'avertir (bien qu'il ne m'eût pas demandé de le tenir au courant de mes déplacements) avait cependant paru satisfait de savoir que je me trouvais à proximité. Il avait même reconnu que la décision de disparaître après cette singulière embuscade dénotait peut-être une prudence salutaire. « Reste sur le qui-vive et tiens-moi informé de la situation », avait-il déclaré en guise de conclusion.

« Bien. Du café ?

— Avec plaisir. »

Elle me servit, puis désigna le plateau. Je pris une pomme et la mordis.

« Les événements se précipitent, fût-elle en se servant une tasse.

— Je ne puis dire le contraire.

— Et vos ennuis ont été nombreux.

— Exact. »

Elle but une gorgée de café. « Souhaitez-vous m'en parler ?

— Le problème, c'est qu'ils sont justement trop nombreux. La nuit dernière, vous m'avez dit que votre histoire était longue, elle aussi. »

Elle eut un vague sourire. « Sans doute estimez-vous qu'il serait imprudent de me faire des confidences à ce stade. C'est évident. Il est naturel que vous hésitiez à accorder votre confiance lorsque ce n'est pas indispensable et que des dangers vous guettent. Des dangers dont vous ne comprenez pas pleinement la nature. C'est cela ?

— Voilà qui me paraît relever de la plus élémentaire des prudences.

— Cependant, je vous assure que votre sécurité est mon seul souci.

— Voyez-vous en moi un moyen de venger Caine ?

— J'aimerais que ses assassins soient mis hors d'état de nuire, c'est exact. Ils risquent en effet de devenir également les vôtres.

— Laisseriez-vous entendre que la vengeance n'est pas votre principal objectif ?

— Effectivement. J'estime plus utile de protéger les vivants que de venger les morts.

— C'est un point de vue purement théorique lorsque les assassins sont les mêmes dans les deux cas.

— Je ne suis pas certaine que Luke soit le commanditaire des tueurs qui vous ont agressé la nuit dernière. »

Je posai ma pomme à côté de la tasse et bus une gorgée de café. « Luke ? Quel Luke ? Que savez-vous sur le Luke en question ?

— Je parle de Lucas Raynard, un homme qui a entraîné une bande de mercenaires dans le désert du Pecos, au nord du Nouveau-Mexique, leur a fourni un stock de munitions spéciales possédant un pouvoir détonant en Ambre, et les a renvoyés chez eux avec cet arsenal en attendant le jour où il les rassemblera et les transportera jusqu'ici – pour tenter une chose dont votre père fut autrefois le précurseur.

— Seigneur ! »

Voilà qui *pouvait* expliquer bien des choses – comme l'arrivée de Luke en treillis militaire au Hilton de Santa Fé, avec dans sa poche l'étrange munition que j'avais trouvée un peu plus tard, ainsi que tous les autres voyages qu'il avait effectués en ce lieu – plus nombreux que ne le justifiaient ses tournées commerciales. Une telle possibilité ne m'était jamais venue à l'esprit, mais elle me paraissait plausible à la lueur de tout ce qu'il m'avait été donné d'apprendre depuis.

« Entendu, dis-je. Vous semblez effectivement connaître Luke Raynard. Seriez-vous disposée à me dire comment vous avez appris ceci ?

— Oui.

— Oui ?

— Oui, j'accepte de vous fournir des explications. Je crains toutefois de devoir me plier à vos règles du jeu et échanger une information contre une autre. À présent que j'y pense, c'est sans doute le meilleur moyen de nous sentir à notre aise. Qu'en dites-vous ?

— Les joueurs peuvent-ils interrompre la partie à tout moment ?

— Ce qui mettra fin à l'échange d'informations, à moins que nous n'en décidions autrement.

— Entendu.

— *En ce cas*, vous me devez une explication. Vous venez de rentrer en Ambre. Où étiez-vous ? »

Je soupirai et mordis dans la pomme. « Cette question devrait compter pour plusieurs, dis-je finalement. Je me suis rendu en maints endroits. Tout est fonction de mon point de départ.

— Où êtes-vous allé depuis que vous avez quitté précipitamment l'appartement de Meg Devlin ? »

Je faillis m'étrangler sur ma bouchée de pomme. « D'accord, vous marquez un point... je constate que vous avez de bonnes sources de renseignements. Mais, en l'occurrence, il ne peut s'agir que de Fiona. Vous avez fait cause commune avec elle, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas votre tour de poser des questions. Vous n'avez pas encore répondu à la mienne.

— D'accord. Fi et moi sommes revenus en Ambre après mon départ de l'appartement de Meg. Le lendemain, Random m'a envoyé en mission. Il voulait que j'arrête une machine de mon invention : la Roue spectrale. J'ai rencontré Luke en chemin. Il m'a, en fait, tiré d'un mauvais pas. Puis, en raison d'un regrettable malentendu avec ma création, j'ai dû utiliser un étrange Atout pour nous mettre à l'abri. À la suite de quoi, Luke m'a emprisonné dans une caverne de cristal...

— Aha ! fit-elle.

— Dois-je m'arrêter là ?

— Non, poursuivez.

— J'y suis resté captif approximativement un mois, bien que mon séjour en ce lieu n'ait duré que quelques jours en temps ambrien. J'ai été libéré par deux individus à la solde d'une certaine Jasra. Un différend m'opposait à ces personnages et cette dame m'a incité à utiliser un Atout pour rejoindre Flora, qui se trouvait dans son appartement de San Francisco. Une fois dans cette ville, je suis retourné sur les lieux d'un crime...

— L'appartement de Julia ?

— Oui. J'y ai découvert un passage magique, que je suis parvenu à ouvrir et à emprunter. Il débouchait devant une citadelle appelée le donjon des Quatre-Mondes. Cette place forte était assiégée par des troupes probablement conduites par un nommé Dalt, un personnage qui connut une certaine notoriété en Ambre, voici quelques années. Ensuite, j'ai été poursuivi par une tornade surnaturelle et insulté par un sorcier masqué. J'ai alors utilisé un autre Atout et suis rentré au palais – hier.

— Est-ce tout ?

— Sous forme condensée, oui.
— N’avez-vous rien omis ?
— Si. Par exemple, je n’ai pas précisé qu’un Gardien bloquait ce passage. Ce qui ne m’a d’ailleurs pas empêché d’en sortir.
— Non, ce sont des détails secondaires. Rien d’autre ?
— Mmm. Si... deux étranges entretiens avec un personnage mystérieux qui se sont achevés par des envois de fleurs.
— Parlez-m’en. »

Je m’exécutai.

Lorsque j’eus terminé, elle secoua la tête. « Cela me laisse perplexe », dit-elle.

Je terminai ma pomme et mon café. Elle m’en versa une autre tasse.

« C’est mon tour, à présent. Que voulait dire ce “Aha”, lorsque j’ai mentionné la caverne de cristal ?

— Cette roche était bleue, n’est-ce pas ? Et elle annihilait vos pouvoirs.

— Comment le savez-vous ?

— C’est la couleur de la pierre enchâssée dans la bague que vous avez prise à votre dernier adversaire la nuit dernière.

— Effectivement. »

Elle se leva et contourna la table, puis resta un instant immobile avant de tendre le doigt pour désigner ma hanche gauche.

« Accepteriez-vous de mettre le contenu de votre poche sur la table ? »

Je souris. « Volontiers. Comment saviez-vous ? »

Elle ne répondit pas à ma demande, mais il s’agissait d’une autre question. Je sortis ma collection de pierres bleues de ma poche – les éclats de la grotte de cristal, le bouton gravé, la bague – et posai le tout sur la table.

Elle prit le bouton, l’étudia, puis hocha la tête.

« Oui, c’en est également un, déclara-t-elle.

— Un quoi ? »

Elle ignore ma question et plonge son index droit dans un peu de café se trouvant au fond de sa soucoupe. Elle l’utilisa ensuite pour dessiner trois cercles autour des pierres, en sens inverse des aiguilles d’une montre, avant de regagner son siège.

J'avais fait appel à la vision du Logrus à temps pour la voir ériger une cage immatérielle autour d'elles. À présent, alors que je continuais d'observer, il me semblait discerner d'imperceptibles bouffées de fumée bleutée qui s'en échappaient puis demeuraient captives à l'intérieur des cercles.

« Ne m'avez-vous pas affirmé que vous n'étiez pas une sorcière ?

— Je n'en suis pas une.

— Je vous serais reconnaissant de ne pas compter cette question. Mais terminez de répondre à la précédente. Que savez-vous sur ces pierres bleues ?

— Elles possèdent une affinité avec la grotte, et avec leurs semblables. Pour celui qui s'y est exercé, il suffit d'en tenir une dans sa paume pour pouvoir se laisser guider par les signaux presque imperceptibles qu'elle émet et qu'elle capte. Ces derniers le conduiraient jusqu'à cette grotte.

— Par Ombre, vous voulez dire ?

— Oui.

— Intéressant. Mais j'avoue ne pas voir l'utilité de la chose.

— Ce n'est pas tout. Il suffit d'ignorer l'attirance de la grotte pour percevoir des signaux secondaires. Et après avoir appris à reconnaître la résonance de telle ou telle pierre, il est possible de se guider sur son signal pour savoir où se trouve celui qui la porte.

— Voilà qui paraît effectivement plus utile. Vous pensez que ces hommes m'ont retrouvé par cette méthode la nuit dernière ? Grâce aux cristaux se trouvant dans ma poche ?

— Ces pierres ont pu y contribuer. Mais leur rôle était superflu en l'occurrence.

— Pourquoi donc ?

— Elles ont un autre effet. Quiconque en a eu une en sa possession pendant un certain temps s'accorde sur elle. Même si la personne en question se débarrasse du cristal, la résonance subsiste. Il est alors possible de suivre ses déplacements comme si elle avait conservé la pierre. Vous émettez un signal qui vous est propre.

— Vous voulez dire que même à présent, sans elles, je suis marqué !

- Oui.
- L'effet s'estompe après combien de temps ?
- J'ignore s'il décroît un jour.
- Il existe certainement un moyen d'annuler cette résonance.
- C'est un problème sur lequel je ne m'étais encore jamais penchée, mais il me vient à l'esprit certaines méthodes qui devraient permettre de parvenir à un tel résultat.
- Nommez-les.
- Traverser la Marelle d'Ambre ou le Logrus du Chaos, par exemple. Ils semblent dissocier une personne puis la réassembler sous sa forme la plus pure. On les cite fréquemment comme panacée aux maux les plus étranges. Pour autant que je m'en souviene, c'est la Marelle qui a rendu la mémoire à votre père.
- Oui – et je ne vous demanderai même pas comment vous connaissez l'existence du Logrus – vous avez peut-être raison. Comme pour tant de remèdes, ceux-ci semblent être suffisamment désagréables pour posséder une certaine efficacité. Mais pour en revenir à ces pierres... vous pensez que mes adversaires peuvent toujours me localiser, que je les aie ou non sur moi ?
- Oui.
- Comment le savez-vous ?
- Je le perçois... et c'est une autre question. Cependant, je ne la compterai pas dans notre intérêt commun.
- Merci. Je suppose que c'est votre tour.
- Juste avant sa mort, Julia se rendait régulièrement chez un occultiste, un certain Victor Melman. En connaissez-vous la raison ?
- Elle étudiait les sciences occultes avec lui. Elle désirait s'initier au Grand Art – c'est du moins ce que m'a dit un homme qui la connaissait à l'époque. Après notre rupture.
- Ce n'est pas tout à fait où je voulais en venir. Savez-vous pourquoi elle désirait obtenir ce savoir ?
- Il me semble que c'est une question différente. Mais je vous en dois une, quoi qu'il en soit. L'homme dont je viens de parler m'a précisé que je l'avais terrifiée, qu'elle me croyait doté

de pouvoirs surnaturels, et qu'elle cherchait à en acquérir également afin d'assurer sa propre protection.

— Pas de faux-fuyants.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre réponse est incomplète. Lui avez-vous effectivement donné des raisons de croire une telle chose et d'avoir peur de vous.

— Eh bien... oui, probablement. À moi de poser une question : Comment avez-vous su, pour Julia ?

— J'étais présente. Je l'ai connue.

— Continuez.

— C'est tout. À mon tour.

— Vos explications laissent à désirer.

— Je ne vous dirai rien de plus à ce sujet. C'est à prendre ou à laisser.

— Selon notre accord, il m'est possible d'arrêter là ce petit jeu.

— Absolument. Que décidez-vous ?

— Puis-je savoir quelle est votre prochaine question ?

— Julia a-t-elle obtenu les pouvoirs qu'elle espérait acquérir ?

— Je vous ai dit que nous avons cessé de nous voir avant qu'elle ne s'intéresse à ces choses. Je l'ignore.

— Vous avez découvert dans son appartement le passage magique qu'a probablement emprunté la créature venue la tuer. Cela fait naître deux questions dans mon esprit... Je ne vous demande pas d'y répondre, je réfléchis simplement à haute voix. Pourquoi a-t-on voulu sa mort ? Et la méthode employée pour l'éliminer ne peut-elle pas paraître étrange ?

Je connais un grand nombre de moyens très simples pour se débarrasser de quelqu'un.

— Absolument. Il est plus aisé d'utiliser une arme que la magie. Quant aux raisons, je ne puis faire que des suppositions. J'ai tout d'abord pensé qu'il s'agissait d'un piège m'étant destiné, et qu'elle avait été sacrifiée par la même occasion – mon présent annuel du 30 avril. Êtes-vous également au courant de cette étrange coutume ?

— Gardons cela pour plus tard. Vous savez que les sorciers ont un style qui leur est propre, comme les peintres, les écrivains, les musiciens. Quand vous êtes parvenu à situer cette porte dans l'appartement de Julia, n'avez-vous rien remarqué qui pourrait être considéré comme la signature de l'auteur ?

— Rien de particulier dont je me souviene. Naturellement, j'accordais plus d'attention au moyen de la forcer qu'à son aspect esthétique. Mais non, je ne parviens pas à l'associer à quiconque dont le travail me soit familier. Où voulez-vous en venir ?

— Je me demandais simplement s'il était possible que Julia ait effectivement acquis certains pouvoirs et soit parvenue à ouvrir elle-même ce passage, avant de subir les conséquences de cet acte.

— Ridicule !

— Entendu. J'échafaude de simples hypothèses. Je présume que vous n'avez jamais rien noté pouvant indiquer qu'elle possédait des pouvoirs latents dans le domaine de la sorcellerie ?

— Non, je ne me souviens de rien de particulier. »

Je terminai ma tasse et me resservis du café.

« Vous semblez convaincue que ce n'est pas Luke qui est sur mes traces. Pourquoi ? demandai-je.

— Il a été à l'origine de quelques tentatives d'assassinat perpétrées contre vous, il y a un certain nombre d'années.

— Oui. Il me l'a avoué récemment. Il m'a également affirmé y avoir renoncé.

— C'est exact.

— Je constate que je ne vous apprends rien. C'est exaspérant, à la fin...

— Voilà pourquoi nous avons cette discussion, il me semble. C'est vous qui avez eu l'idée de procéder de cette manière.

— Certainement pas ! C'est *vous* qui avez proposé d'échanger les informations une à une !

— Ce matin, oui. Mais l'idée est de vous. Je me réfère à une certaine conversation téléphonique que nous avons eue, alors que vous vous trouviez chez M. Roth...

— Vous ? Cette voix au téléphone ? Comment est-ce possible ?

— À quelle question préférez-vous que je réponde ? Celle-ci, ou celle se rapportant à Luke ?

— Celle-ci ! Non, Luke ! Les deux, bon sang !

— Voilà qui semble démontrer le bien-fondé des conventions que nous avons adoptées.

— Entendu, vous marquez un nouveau point. Parlez-moi de Luke.

— Il m'a semblé, en tant que simple observatrice, qu'il a renoncé à ces attentats dès qu'il vous a mieux connu.

— Vous parlez de l'époque où nous sommes devenus amis... Ce ne serait donc pas une simple comédie de sa part ?

— Je ne pouvais avoir de certitudes à l'époque – et il a certainement approuvé les attaques dirigées contre vous pendant toutes ces années – mais je le soupçonne d'avoir saboté plusieurs d'entre elles.

— Qui a repris le flambeau lorsqu'il a renoncé ?

— Une femme rousse avec laquelle il semblait associé.

— Jasra ?

— C'est effectivement son nom... bien que je sache peu de chose sur son compte. Pouvez-vous éclairer ma lanterne ?

— Je garde ma réponse pour plus tard. J'estime qu'il s'agit d'une question à part entière. »

Elle me fixa, les yeux mi-clos et les dents serrées.

« Ne comprenez-vous pas que j'essaie de vous aider, Merlin ?

— Je comprends surtout que vous voulez apprendre tout ce que je sais. Et c'est d'accord. J'accepte de vous faire partager ce que j'ai appris, parce que les informations que vous détenez m'intéressent. Mais je dois admettre que vos mobiles ne m'apparaissent pas clairement. Comment diable vous êtes-vous rendue à Berkeley ? Pourquoi m'avez-vous téléphoné chez Bill ? Quel est votre pouvoir, s'il ne relève pas du domaine de la sorcellerie ? Comment...

— Voilà qui fait trois questions, et l'esquisse d'une quatrième. Préférez-vous les porter par écrit, pendant que je fais de même ? Nous regagnerons ensuite nos chambres et choisirons à tête reposée celles qui nous conviennent.

— Non ! c'est inutile. Vous devez cependant être consciente de mes motivations. Cela relève de la plus élémentaire prudence. J'ai tout d'abord pensé que vous vouliez retrouver l'assassin de Caine pour venger ce dernier. Mais vous l'avez démenti sans me fournir pour autant la moindre explication.

— Si ! Je désire vous protéger !

— Croyez bien que je vous en suis infiniment reconnaissant. Mais pourquoi ? Puisque nous en parlons, vous me connaissez à peine.

— Je n'ai pas d'autres raisons et je ne désire pas m'étendre sur ce sujet ! C'est à prendre ou à laisser. »

Je me levai et me mis à faire les cent pas. Je répugnais à fournir des informations dont dépendait ma sécurité, et celle d'Ambre – tout en devant admettre que cet échange de renseignements était pour moi avantageux. En outre, ses révélations paraissaient authentiques. À ce sujet, les Bayle étaient depuis longtemps connus pour leur loyauté envers la Couronne, si cela avait une quelconque importance. Je parvins à la conclusion que j'étais avant tout troublé par son insistance à affirmer qu'elle ne cherchait pas à venger Caine. C'était là une attitude bien peu ambrienne ; il lui eût suffi de me déclarer qu'elle était motivée par un désir de vengeance pour dissiper ma méfiance à son égard. J'aurais accepté cette explication sans chercher plus loin. Et que m'offrait-elle en échange ? Des silences désinvoltes et d'obscurcs raisons qu'elle refusait de révéler...

Ce qui pouvait fort bien signifier qu'elle était sincère. Préférer se retrouver dans une situation pour le moins embarrassante plutôt que d'avoir recours au mensonge semblait démontrer une droiture rare. Et elle paraissait en outre savoir plus de choses que je ne l'aurais souhaité.

J'entendis un léger bruit provenant de la table et crus que ses doigts y pianotaient en signe de l'irritation que je lui inspirais. Mais lorsque je tournai là tête, je découvris qu'elle était assise bien droite et ne me regardait même pas.

Je me rapprochai, cherchant le point d'origine de ces sons. La bague, les éclats de pierre bleue et même le bouton tremblaient sur le plateau de la table.

« Êtes-vous à l'origine de ce phénomène ? m'enquis-je.

— Non. »

La pierre de la bague se fendit et tomba de sa monture.

« Que se passe-t-il, alors ?

— J'ai rompu un lien, et je crois que quelque chose tente vainement de le rétablir.

— Qu'importe. Si je suis toujours accordé sur ces cristaux, mes adversaires n'ont nul besoin d'eux pour me localiser, n'est-ce pas ?

— Il est possible que plusieurs factions différentes s'intéressent à vous, fit-elle observer. Il serait peut-être préférable que je charge un serviteur de retourner en ville avec ces choses pour les jeter dans l'océan. Et si quelqu'un souhaite les suivre, tant mieux.

— Les éclats de la grotte de cristal ne peuvent conduire qu'à cette dernière, et la bague au cadavre du spadassin. Mais je ne suis pas disposé à me débarrasser du bouton.

— Pourquoi ? Il représente peut-être un danger.

— Certes. Mais ces pierres doivent fonctionner dans les deux sens, il me semble ? Il en découle que si je parviens à apprendre comment me guider sur les signaux captés par ce bouton, il me sera possible de trouver mon chemin jusqu'à l'expéditeur de ces bouquets de fleurs.

— Les risques sont grands.

— Ne pas agir pourrait s'avérer encore plus dangereux à long terme. Non, vous pouvez vous débarrasser du reste, mais pas du bouton.

— Entendu. Je vous le garderai en le maintenant inactif.

— Merci. Au fait, Jasra est la mère de Luke.

— Vous plaisantez ?

— Non.

— Voilà qui explique pourquoi il ne s'est pas ouvertement opposé à elle en ce qui concerne les derniers 30 avril. Fascinant ! Cela m'ouvre de nouvelles perspectives.

— Acceptez-vous de me faire partager vos déductions ?

— Plus tard, plus tard. Il est urgent de s'occuper de ces pierres. »

Elle prit les cristaux, qui parurent pendant un instant danser dans sa paume. Elle se leva.

« Heu... le bouton, lui rappelai-je.

— Oui. »

Elle le glissa dans sa poche et garda les autres pierres dans sa main.

« Ne risquez-vous pas de vous trouver accordée sur sa fréquence, si vous le conservez sur vous ?

— Non.

— Pour quelle raison ?

— Sachez simplement qu'elle existe. Veuillez m'excuser, mais je dois aller chercher une boîte où placer les autres cristaux et charger un serviteur de les emporter au plus tôt.

— Cette personne ne risque-t-elle pas d'entrer en résonance ?

— Un certain temps est nécessaire pour cela.

— Oh !

— Reprenez du café... ou autre chose. »

Sur ces mots, elle tourna les talons et me laissa. Je mangeai un peu de fromage, puis tentai de dresser un bilan afin de savoir si les questions que je me posais étaient plus ou moins nombreuses suite à notre entretien. Je m'efforçai également de trouver la place qu'occupaient les nouvelles pièces de ce vieux puzzle.

« Père ? »

Je pivotai, pour voir qui venait de parler. Personne.

« Là, en bas. »

Un disque de lumière, de la dimension d'une pièce de monnaie, était visible au sein des tiges sèches et des feuilles mortes d'un parterre de fleurs se trouvant près de moi. Ce point de clarté retint mon attention lorsqu'il se déplaça imperceptiblement.

« Est-ce toi, Spectre ? m'enquis-je.

— Hon-hon, répondit la voix depuis le tapis de feuilles. J'attendais que tu sois seul pour te joindre. Cette femme ne m'inspire qu'une confiance relative.

— Pourquoi ?

— Sa méthode de sondage est anormale, différente de celle des autres personnes. J'ignore de quoi il s'agit. Mais ce n'est pas de cela que je désirais t'entretenir.

— De quoi, alors ?

— Heu... eh bien, étais-tu sincère en déclarant que tu n'avais pas réellement l'intention de couper mon alimentation ?

— Seigneur ! Après tous les sacrifices que j'ai fait pour toi ! Ton éducation, et tout le reste... sans parler du transport de tous tes fichus composants jusqu'à cette ombre où tu serais en sécurité ! Comment oses-tu me poser une telle question ?

— C'est que... j'ai entendu Random t'ordonner de me débrancher...

— Tu n'exécutes pas non plus tous les ordres que je te donne, il me semble ? Tu m'as, par exemple, attaqué alors que je désirais simplement vérifier quelques programmes. J'estime mériter un peu plus de respect !

— Heu... ouais. Écoute, je suis désolé.

— Tu le peux. J'ai eu un tas d'ennuis à cause de toi.

— Je t'ai cherché plusieurs jours, mais je n'ai pu te trouver.

— On ne s'amuse pas, dans une caverne de cristal.

— Je n'ai guère de temps... » La lumière papillota, décrût, acquit à nouveau de la brillance. « Je voudrais savoir une chose...

— Accouche.

— Ce type qui t'accompagnait, à ton arrivée... puis quand tu es reparti... le grand rouquin...

— Luke. Oui ? »

La clarté faiblit à nouveau.

« Je peux lui faire confiance ? » s'enquit un filet de voix presque inaudible.

« Non ! criai-je. Surtout pas ! »

Mais la Roue spectrale avait disparu, et j'ignorais si elle avait pu entendre ma réponse.

La voix de Vinta me parvint des hauteurs du manoir.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Ce n'est rien. Un léger différend avec mon compagnon de jeu imaginaire », répondis-je.

En dépit de l'éloignement, je notai son expression perplexe. Elle regarda de tous côtés puis secoua la tête, apparemment convaincue que j'étais effectivement seul.

« Oh ! » fit-elle. Puis : « J'arrive dans un instant.

— Rien ne presse », répondis-je.

Où trouve-t-on la sagesse, et où se situe le domaine de la compréhension ? Si je l'avais su, je m'y serais rendu. Mais j'avais l'impression d'être au centre d'une immense carte, au cœur d'un ensemble de zones imprécises dans lesquelles étaient esquissés les traits de variables aléatoires à l'expression menaçante. Le lieu rêvé pour déclamer un monologue. À condition d'avoir quelque chose à dire, naturellement.

Je regagnai la demeure et me rendis aux toilettes. Trop de café.

6

Eh bien, c'était possible.

Je pensais à Julia.

J'étais seul dans ma chambre et méditais à la lueur des chandelles.

Vinta avait remué quelques vieux souvenirs et provoqué leur résurgence à la surface de mon esprit.

Cela s'était passé un peu plus tard, alors que nous avions cessé de nous voir régulièrement...

J'avais fait la connaissance de Julia pendant un des cours d'informatique auxquels je m'étais inscrit. Ensuite, nous nous étions retrouvés occasionnellement, pour boire un café après les cours, des choses de ce genre. Puis la fréquence de nos rendez-vous avait augmenté et nos rapports étaient devenus sérieux.

Désormais, c'était le phénomène inverse qui se produisait et nos rencontres s'espaciaient un peu plus chaque fois...

Je sortais d'un supermarché avec un sac d'épicerie dans les bras, quand je sentis le contact de sa main sur mon épaule. Je sus aussitôt que c'était elle et pivotai. Personne. Quelques secondes plus tard, je la vis agiter la main à l'autre extrémité du parking. J'allai la rejoindre, la saluai, et lui demandai si elle travaillait toujours chez le même vendeur de logiciels. Sa réponse fut négative. Je me souviens qu'elle portait un petit pentacle d'argent enfilé sur une chaînette passée à son cou. Elle aurait pu – et aurait probablement dû – le glisser sous son chemisier. Mais il m'aurait alors été impossible de le voir, et son langage corporel m'indiquait clairement qu'elle désirait me le montrer. Je n'en fis pas cas, pendant que nous échangeions des banalités et qu'elle déclinait une fois de plus mon invitation à aller dîner puis voir un film.

« Que fais-tu, à présent ? lui demandai-je.

— J'étudie.

— Quoi ?

— Oh... diverses matières. Tu auras une surprise, un de ces jours. »

Je ne compris pas l'allusion, malgré la mésaventure dont fut alors victime un setter irlandais en manque d'affection qui vint vers nous. Julia posa la main sur sa tête et lui ordonna : « Assis ! » Il obéit et se figea, telle une statue, à son côté. Quand nous partîmes, il semblait toujours pétrifié. Pour autant que je sache, il doit y avoir aujourd'hui un squelette de chien assis à cet endroit, près de l'aire réservée aux caddies, telle une sculpture contemporaine.

Si cela ne m'avait pas paru important à l'époque, je trouvais à présent cet incident pour le moins troublant...

Nous venions de faire une longue promenade équestre, Vinta et moi. Sans doute consciente que mon exaspération n'avait cessé de croître tout au long de la matinée, elle estima à la fin du déjeuner qu'une pause s'imposait. Et ce fut avec empressement que j'acceptai sa suggestion d'aller visiter la propriété. Je désirais disposer d'un peu de temps de réflexion avant de reprendre notre jeu des questions et réponses. En outre, le temps était beau et la campagne magnifique.

Nous suivîmes un sentier qui serpentait dans les vignobles, jusqu'aux collines du Nord où je pus admirer les terres accidentées s'étendant jusqu'à la mer que le soleil faisait brasiller. Le ciel était traversé de petits nuages et de quelques oiseaux de passage... Vinta ne semblait avoir aucun but précis, ce qui me convenait parfaitement. Tout en chevauchant, je me remémorai une visite rendue à des chais de Napa Valley et, lorsque nous arrê tâmes nos montures pour leur permettre de se reposer, je lui demandai : « Mettez-vous le vin en bouteilles à la propriété ? En ville ? Ou en Ambre ?

— Je l'ignore.

— Je croyais que vous aviez passé votre enfance ici.

— Je n'ai jamais prêté attention à ces détails. »

Je retins une remarque caustique sur ses attitudes patriciennes. Si elle ne plaisantait pas, son ignorance me laissait perplexe.

Mon expression dut sans doute me trahir, cependant, car elle s'empressa d'ajouter : « Nous avons procédé de maintes façons différentes. Je vis désormais en ville depuis plusieurs années et n'ai pas jugé utile de demander où nous mettons actuellement le vin en bouteilles. »

Joli rétablissement, étant donné que je ne pus lui trouver aucune faille. Si je n'avais pas eu la moindre intention de lui tendre un piège, il me semblait que je venais de la placer dans l'embarras. Cette impression était accentuée par son insistance à tenter de justifier son ignorance en brochant sur ce sujet. Elle ajouta qu'ils expédiaient par voie maritime de grosses pièces de vin dans tout le pays et précisa que s'ils vendaient fréquemment leur production de cette manière, certains clients préféreraient malgré tout acheter leur vin en bouteilles... des explications que je cessai rapidement d'écouter. Si de tels propos pouvaient paraître naturels dans la bouche de la fille d'un négociant en vins, c'était autant de choses que j'aurais pu inventer sans peine. Il m'était impossible de vérifier le moindre de ses dires. J'avais l'impression qu'elle tentait de me jeter de la poudre aux yeux, de me dissimuler quelque chose. Je ne pouvais deviner quoi, cependant.

« Merci », m'empressai-je de dire dès qu'elle s'interrompit pour reprendre haleine. Elle m'adressa un regard intrigué, mais dut comprendre et ne reprit pas sa tirade.

« Vous parlez certainement anglais, si ce que vous m'avez dit plus tôt est exact, fis-je remarquer dans cette langue.

— C'est la stricte vérité, me répondit-elle avec un accent irréprochable.

— Où avez-vous appris ce langage ?

— Sur l'ombre Terre, où vous avez fait vos études.

— Pourriez-vous me révéler les raisons de votre présence sur ce monde ?

— J'étais chargée d'une mission.

— Pour le compte de votre père ? De la Couronne ?

— Je préfère m'abstenir de vous répondre plutôt que de mentir.

— Je vous en remercie. Cela ne me laisse cependant d'autre choix que de forger des hypothèses. »

Elle haussa les épaules.

« Vous avez dit avoir été à Berkeley ? »

Une hésitation, puis : « Oui.

— Je ne me souviens pas de vous y avoir vue. »

Un autre haussement d'épaules. J'eus envie de la saisir et de la secouer, mais me contentai de déclarer : « Vous saviez pour Meg Devlin. Vous vous trouviez dans l'État de New York...

— Il me semble que vous prenez de l'avance sur moi en ce qui concerne le nombre de questions.

— J'ignorais que nous avions repris ce jeu. Je croyais qu'il s'agissait d'une simple discussion.

— Entendu. Alors la réponse est : Oui.

— Dites-moi encore une chose, et ensuite il me sera peut-être possible de vous aider. »

Elle sourit. « Ce n'est pas moi qui ai besoin d'aide. C'est *vous* qui avez des problèmes.

— Je peux quand même ?

— Allez-y. Chaque question que vous posez m'apprend une chose que je souhaite savoir.

— Vous étiez au courant pour les mercenaires de Luke. Vous seriez-vous également rendue au Nouveau-Mexique ?

— Oui, c'est exact.

— Merci.

— Est-ce tout ?

— C'est tout.

— Êtes-vous parvenu à une conclusion ?

— Je le pense.

— Acceptez-vous de m'en faire part ?

Je souris et secouai la tête.

Je n'ajoutai rien. Les quelques questions insidieuses qu'elle me posa lorsque nous fûmes repartis m'indiquèrent qu'elle s'interrogeait sur ce que j'avais pu deviner ou comprendre. Parfait. J'étais déterminé à la laisser dans l'incertitude. Il me fallait disposer d'un moyen de pression pour briser ses silences

dans les domaines qui m'intriguaient le plus, et parvenir peut-être à un échange complet d'informations. En outre, j'étais effectivement parvenu à une conclusion singulière à son sujet. Bien des détails restaient dans l'ombre, mais si je ne faisais pas totalement fausse route j'en obtiendrais confirmation tôt ou tard. Dire que je bluffais ne serait donc pas conforme à la vérité.

L'après-midi était doré, orangé, jaune et rouge. Une fragrance automnale humide se dissimulait derrière la morsure de la brise. Le ciel était d'un bleu limpide, comme certaines pierres...

Une dizaine de minutes plus tard, je lui posai une question apparemment anodine. « Pourriez-vous me montrer la route d'Ambre ?

— Vous ne la connaissez pas ?

— C'est la première fois que je viens dans cette région. Je sais simplement que les routes conduisant aux Portes du Levant la traversent.

— Oui, un peu plus au nord. Venez, nous allons en trouver une. »

Elle revint vers le chemin que nous avions suivi un peu plus tôt et prit à droite, ce qui me parut logique. Je m'abstins de faire la moindre remarque sur l'imprécision de sa réponse, tout en m'attendant à des commentaires.

Environ un kilomètre plus loin, nous atteignîmes un croisement. En face de nous, une borne de pierre précisait à quelle distance nous nous trouvions d'Ambre, de Port Bayle, de Mont Bayle à l'est et d'un lieu appelé Mum, droit devant.

« Mum ?

— Un petit village de fermiers. »

Impossible de savoir si elle disait la vérité sans parcourir six lieues.

« Comptez-vous regagner Ambre à cheval ? s'enquit-elle.

— Oui.

— Pourquoi ne pas utiliser un Atout ?

— Je souhaite mieux connaître cette région. C'est mon monde. Je l'aime.

— Ne vous ai-je pas parlé des dangers qui vous guettent ? Ces pierres vous ont marqué. Vos adversaires pourront vous suivre.

— Ce qui ne signifie pas pour autant que je *serai* suivi. Je doute que le commanditaire des tueurs à gages rencontrés la nuit dernière sache déjà que ses sbires m'ont trouvé et ont subi un échec. Ils m'attendraient toujours dans les ruelles de la ville, si je n'avais pas décidé de me rendre au port pour dîner. Je suis certain d'avoir devant moi quelques jours de répit. Le temps de faire disparaître ce phénomène de résonance dont vous m'avez parlé. »

Elle mit pied à terre et laissa son cheval grignoter quelques brins d'herbe. Je l'imitai. Je veux dire que je mis pied à terre.

« Vous avez probablement raison. Mais je n'aime guère vous voir courir le moindre risque, fit-elle. Quand comptez-vous partir ?

— Je l'ignore. Mais plus j'attendrai, plus le commanditaire de l'embuscade de la ruelle de la Mort s'inquiétera et risquera de faire appel à d'autres hommes de main. »

Elle prit mon bras et pivota pour se coller contre mon corps. Si cet acte me surprit quelque peu, mon bras libre se déplaça machinalement pour l'étreindre ; un réflexe naturel en de telles circonstances.

« Vous n'avez pas l'intention de partir immédiatement, n'est-ce pas ? Si c'est le cas, je vous accompagne.

Non », répondis-je sans mentir. En vérité, j'avais prévu de prendre congé le lendemain matin, après une bonne nuit de sommeil réparateur.

« Quand, alors ? Il nous reste encore bien des sujets à aborder.

— Il me semble que nous avons exploré les possibilités de ce jeu des questions et réponses aussi loin que vous êtes désireuse d'y participer.

— Il subsiste des choses...

— Je sais. »

Maladroit, ceci. Oui, elle était désirable. Non, je ne souhaitais pas que nos rapports deviennent plus intimes. En partie parce que j'étais conscient qu'elle cherchait également autre chose – tout en ignorant quoi – et en partie parce que j'avais la certitude qu'elle possédait d'étranges pouvoirs auxquels je ne souhaitais pas m'exposer de trop près. Comme

avait coutume de le dire mon oncle Suhuy, en employant le jargon propre aux sorciers : « Si quelque chose te dépasse, ne t'y frotte pas. » Or, j'avais l'impression que tout ce qui sortirait du cadre de simples relations amicales avec Vinta risquait de dégénérer en duel d'énergies.

Aussi me contentai-je de lui donner rapidement un petit baiser, afin de ne pas risquer de provoquer la dégradation de nos rapports amicaux, et me dégageai-je.

« Sans doute repartirai-je demain.

— Parfait. J'espérais que vous passeriez une nuit au manoir. Peut-être plusieurs. Je vous protégerai.

— Oui, je suis encore très las.

— Nous vous servirons un bon repas et reconstituerons vos forces. »

Elle me caressa la joue, du bout des doigts, et je pris brusquement conscience de l'avoir déjà connue quelque part. Où ? Impossible à dire. Et cela m'effraya également. Alors que nous étions à nouveau en selle et revenions vers le manoir des Treilles, j'entrepris d'échafauder des plans pour m'esquiver à la faveur de la nuit.

C'est ainsi que je me retrouvai assis sur mon lit, occupé à boire à petites gorgées un verre du vin de mon hôte absent (le rouge) et à observer les tremblements des flammes des bougies agitées par la brise provenant de la fenêtre ouverte, pour attendre... tout d'abord que la maisonnée devînt silencieuse (c'était chose faite) et ensuite qu'un bon moment se fût écoulé. J'avais verrouillé la porte de la chambre et lourdement insisté sur ma lassitude, au cours du dîner, avant de monter me coucher de bonne heure. Je n'entre pas dans la catégorie de ces hommes imbus de leur virilité au point de se sentir constamment convoités, mais Vinta m'avait laissé entendre qu'elle viendrait peut-être me rendre visite et l'excuse d'un profond sommeil me serait alors indispensable pour ne pas l'offenser. J'avais déjà suffisamment de problèmes sans dresser de surcroît mon étrange alliée contre moi.

J'aurais aimé disposer d'un bon livre, mais avais laissé l'ouvrage dont j'avais commencé la lecture chez Bill et n'osais utiliser la sorcellerie pour le récupérer. Je craignais que Vinta

ne perçût toute manipulation magique, comme Fiona avait autrefois senti que je créais un Atout, et qu'elle ne vînt marteler ma porte pour en apprendre plus.

Mais nul ne vint frapper au battant, et je restai à écouter les craquements d'une maison endormie et les bruits de la nuit à l'extérieur. Les bougies se raccourcissaient et sur les murs, au-delà de leur clarté vacillante, le flux et le reflux des ombres évoquaient une marée noire. Je réfléchissais, tout en buvant mon vin. Bientôt...

Était-ce un fruit de mon imagination ? Ou avais-je véritablement entendu murmurer mon nom depuis un lieu indécélable ?

« Merle... »

Nouvel appel.

Bien réel, mais...

Ce que me révélait ma vision sembla danser un instant, et je compris de quoi il s'agissait : un contact d'Atout, à peine perceptible.

« Oui, dis-je en ouvrant et étendant mon esprit. Qui m'appelle ?

— Merle, mon vieux... Donne-moi un coup de main, ou je suis perdu... »

Luke !

« Tout de suite », dis-je en me penchant, alors que l'image acquérait de la netteté, se solidifiait.

Il était adossé à un mur, épaules affaissées, tête inclinée.

« Si c'est un de tes tours, Luke, sache que je suis sur mes gardes », déclarai-je. Je me levai rapidement, gagnai la table sur laquelle j'avais posé mon épée, et la dégainai.

« Ce n'est pas une ruse. Vite ! Sors-moi de là ! »

Il leva sa main gauche. Je tendis mon bras, la saisis et tirai. Il s'effondra aussitôt contre moi, me faisant tituber. Je crus pendant un bref instant à une attaque, mais son corps n'était qu'un poids mort couvert de sang. Il serrait toujours une rapière à la lame rougie dans sa main droite.

« Ici. Viens. »

Je le guidai et le soutins sur plusieurs pas, puis l'allongeai sur le lit. Ensuite, j'écartai ses doigts pour retirer l'arme de son poing et allai la poser avec la mienne sur un fauteuil proche.

« Que diable t'est-il arrivé ? »

Il toussa et secoua mollement la tête. Puis il inspira profondément, à plusieurs reprises. « N'ai-je pas vu un verre de vin en passant près d'une table ?

— Un instant. »

J'allai le prendre, le lui rapportai, et le levai jusqu'à ses lèvres. Il était encore à moitié plein. Luke but le vin à petites gorgées, s'interrompant fréquemment pour prendre de profondes inspirations.

Il termina son verre et me dit : « Merci. » Puis sa tête bascula de côté.

Il venait de perdre connaissance. Je tâtai son pouls. Rapide, mais faible.

« Merde, Luke ! Tu choisis vraiment mal ton moment... »

Mais il ne pouvait m'entendre. Il était inconscient et se vidait de son sang.

En jurant, je parvins à le dévêtir et entrepris ensuite de nettoyer son corps à l'aide d'une serviette humide, afin de découvrir les blessures dissimulées par le sang. Une vilaine entaille traversait la partie droite de sa poitrine et semblait assez profonde pour avoir pu atteindre le poumon. Sa respiration superficielle m'empêchait cependant de me prononcer. Si c'était le cas, j'espérais qu'il avait pleinement hérité des capacités de régénération propres aux Ambriens. Je plaçai une compresse sur la blessure et y fis reposer ses bras, afin de l'immobiliser pendant que je poursuivais mon examen. Deux côtes paraissaient brisées et son bras gauche avait été cassé au-dessus du coude. Je réduisis la fracture et utilisai comme attelles les lattes d'une chaise aperçue un peu plus tôt au fond d'une alcôve. Je dénombrai une douzaine d'entailles et lacérations plus ou moins profondes sur ses cuisses, sa hanche droite, son épaule et son bras droit, ainsi que sur son dos. Aucune n'avait heureusement provoqué d'hémorragie artérielle. Je nettoyai et bandai ses plaies, ce qui lui valut de ressembler bientôt à une illustration de manuel de secourisme. Après avoir

étudié une dernière fois la blessure de sa poitrine, je remontai la couverture sur son corps.

Je me remémorai ensuite certaines techniques de soins du Logrus. Il s'agissait cependant de connaissances purement théoriques et ce fut la pâleur cadavéreuse de Luke qui m'incita à essayer de les mettre en pratique. Lorsque j'eus terminé, un peu plus tard, il me sembla que son visage avait repris quelques couleurs. J'ajoutai mon manteau à la couverture et pris à nouveau son pouls, qui me parut plus fort. Je jurai encore, par habitude, puis retirai nos épées du fauteuil et m'y assis.

Peu après, mon bref entretien avec la Roue spectrale revint me troubler. Luke avait-il essayé de parvenir à un accord avec elle ? Il m'avait déclaré vouloir utiliser sa puissance pour mener à bien ses sinistres projets contre Ambre. Un peu plus tôt, le même jour, la Roue m'avait demandé si elle pouvait avoir confiance en cet homme : une question à laquelle j'avais répondu par un « non » catégorique.

L'ordinateur avait-il entendu ma réponse et interrompu brusquement les négociations en employant une méthode dont j'avais les résultats sous les yeux ?

Je pris mon jeu d'Atouts et en sortis la carte de la Roue spectrale. Je concentrai mon esprit sur le cercle brillant, me préparant au contact, me tendant, l'appelant, l'évoquant.

À deux reprises, au cours des nombreuses minutes que je consacrai à cet effort, je perçus une présence – agitée – mais un obstacle se dressait entre nous, comme une paroi de verre. Une tierce personne était-elle parvenue à s'emparer de la Roue spectrale ou, plus simplement, ma création refusait-elle de s'entretenir avec moi ?

Je rangeai les cartes. Mais ces dernières avaient donné à mes pensées un tour différent.

J'allai prendre les vêtements ensanglantés de Luke et les fouillai rapidement. Je trouvai ses Atouts dans une de ses poches, avec des cartes vierges et un crayon... Eh oui, leur style paraissait identique à celui du jeu que j'avais baptisé les Atouts de la Vengeance. J'ajoutai au paquet celle qui me représentait, et que Luke avait prise dans sa main pour venir jusqu'à moi.

Ce jeu était fascinant. J'y trouvais des cartes de Jasra, de Victor Melman, de Julia et de Bleys ; cette dernière était inachevée. Je découvris encore les représentations de la caverne de cristal et de l'ancien appartement de Luke. Il y avait également des doubles des Atouts de la Vengeance ainsi que les cartes d'un palais que je n'avais jamais vu, d'un de mes anciens logements, d'un homme blond aux traits rudes en habits noir et vert, d'un autre individu mince et roux portant des atours noir et brun, et d'une femme qui devait avoir avec lui des liens de parenté à en juger par leur ressemblance. Ces deux derniers Atouts étaient d'une facture différente, apparemment attribuable à une autre main. Je pus cependant identifier avec une quasi-certitude l'homme blond. D'après ses couleurs, il devait s'agir de Dalt le mercenaire, ce vieil ami de Luke. Je trouvais encore trois essais de représentation de ma Roue spectrale – mais supposai qu'aucun d'eux ne lui avait permis d'obtenir le résultat escompté.

J'entendis Luke marmonner quelques paroles et notai qu'il regardait de tous côtés.

« Détends-toi. Tu es en sécurité. »

Il hocha la tête et ferma les paupières pour les rouvrir presque aussitôt.

« Hé ! mes cartes », dit-il d'une voix faible.

Je souris. « Joli travail. Qui en est l'auteur ? »

— Moi. Évidemment.

— Qui t'a appris à créer des Atouts ?

— Mon père. Il était un expert.

— Si tu peux faire cela, c'est que tu as traversé la Marelle. »

Il hocha la tête.

« Où ? »

Il m'étudia un instant, puis eut un haussement d'épaules imperceptible qui le fit tressaillir. « Tir-na Nog'th.

— Ton père t'y a conduit et t'a fait traverser ? »

Un autre hochement de tête.

Pourquoi ne pas continuer, étant donné que la chance semblait me sourire ? Je pris une carte.

« Et voici Dalt. Vous avez été louveteaux ensemble, je crois ? »

Il ne répondit pas. Je plantai mon regard dans ses yeux mi-clos sous ses sourcils froncés.

« Je ne l'ai jamais vu, précisai-je. Mais je reconnais ses couleurs, et je sais qu'il est originaire du même coin que toi – la région de Kashfa. »

Il sourit. « Tu faisais toujours bien tes devoirs, à l'époque de nos études.

— Et je les rendais habituellement dans les délais. Avec toi, cependant, j'ai pris du retard. Je ne vois aucun Atout du donjon des Quatre-Mondes, par exemple. Et voici une personne que je n'ai pu identifier.

Je pris la carte de la femme élancée et l'agitai devant lui.

Il eut un nouveau sourire. « Je m'affaiblis et mon souffle redevient court, dit-il. Tu t'es rendu jusqu'au Donjon ?

— Ouais.

— Récemment ? »

Je fis oui de la tête.

« Voilà ce que je te propose. Tu me dis ce que tu as vu là-bas, en me précisant comment tu as appris tout ce que tu sais sur mon compte, et je te révèle qui est cette femme. »

Je réfléchis rapidement à son offre. Il m'était possible de présenter les choses de façon à ne rien lui révéler qu'il ne sût déjà.

Aussi : « À toi de commencer.

— Entendu. Je te présente Sand. »

Je regardai la carte avec tant d'attention que je sentis le début d'un contact s'établir. Je l'annulai aussitôt.

« La sœur depuis longtemps perdue », ajouta-t-il.

Je lui montrai l'Atout de l'homme qui lui ressemblait tant.

« En ce cas, il doit s'agir de Delwin.

— Exact.

— Tu n'es pas l'auteur de ces deux cartes. Ton style est différent. En outre, tu ne pouvais savoir à quoi ils ressemblaient.

— Bien raisonné. C'est mon père qui les a dessinées, à l'époque des affrontements... Mais ce fut peine perdue, ils refusèrent également de l'aider.

— Également ?

— M'assister ne les intéresserait pas, en dépit du peu d'amour qu'ils portent à ce palais. On peut les considérer comme étrangers à toute cette affaire.

— Ce palais ? Où crois-tu te trouver, Luke ? »

Ses yeux s'écarquillèrent et il parcourut la pièce du regard. « Dans le camp adverse, répondit-il. Je n'avais pas le choix. Il s'agit de tes appartements d'Ambre, n'est-ce pas ?

— Erreur.

— Inutile de me raconter des histoires, Merle. Tu me tiens. Je suis ton prisonnier. Où nous trouvons-nous ?

— Connais-tu Vinta Bayle ?

— Non.

— Elle était la maîtresse de Caine. Nous sommes dans sa propriété familiale, en pleine campagne. Vinta est également ici. Peut-être même va-t-elle passer me voir. Je crois ne pas lui être indifférent.

— Oh ! oh ! Est-ce une femme qui sait ce qu'elle veut ?

— Absolument.

— Que fais-tu avec elle si tôt après les funérailles ? Ne trouves-tu pas cela un peu indécent ?

— Hein ? Sans toi, il n'y aurait pas eu de funérailles.

— Ne joue pas à l'indigné, Merle. Si c'était ton père que Caine avait assassiné, ne l'aurais-tu pas vengé ?

— L'argument est spécieux. Corwin n'aurait jamais agi comme l'a fait Brand.

— Je ne tiens pas à en discuter avec toi. Mais en admettant que Caine ait tué Corwin, n'aurais-tu pas vengé ton père ? »

Je me détournai pour lui dire : « Je ne sais quoi répondre. C'est trop hypothétique.

— Tu l'aurais fait. Je te connais, Merle, je suis certain que tu l'aurais vengé. »

Je soupirai. « Possible. Enfin, d'accord. Admettons que je l'aurais fait. Mais j'en serais resté là. Je ne m'en serais pas également pris aux autres. Je ne voudrais pas t'offenser, mais ton père était fou. Tu dois le savoir. Toi tu es sain d'esprit. Je te connais aussi bien que tu me connais. J'ai longuement réfléchi au problème. Les vendettas familiales font partie de nos traditions. Ton point de vue est défendable. Et Random pourrait

même avancer que la mort n'a pas eu lieu en Ambre, s'il voulait trouver une échappatoire.

— Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Parce que je me porterais garant de ton intégrité en d'autres domaines.

— Allons, Merle...

— Tu peux te prévaloir d'un argument ayant fait jurisprudence en la matière... tu es un fils qui a vengé la mort de son père.

— Je ne sais pas... Hé ! n'essayerais-tu pas de te défilier et de garder pour toi ce que tu t'étais engagé à m'apprendre ?

— Non, mais...

— Tu es donc parvenu jusqu'au donjon des Quatre-Mondes. Qu'as-tu appris là-bas, et par quel moyen ?

— D'accord. Mais réfléchis tout de même à ce que je viens de te dire. »

Son expression resta inchangée.

« Il était une fois un vieil ermite qui s'appelait Dave », commençai-je.

Luke s'endormit avant la fin de mon récit. Je me tus et restai assis à son chevet. Un peu plus tard, je me levai et allai me servir du vin, étant donné que Luke avait terminé mon verre. Puis je gagnai la fenêtre et regardai la terrasse, où le vent charriait les feuilles mortes. Je réfléchissais à ce que je venais de dire à Luke. Je m'étais abstenu de lui brosser un tableau complet de la situation, en partie parce que je n'avais pas le temps d'entrer dans les détails, mais surtout à cause du manque d'intérêt évident de mon auditoire. Mais, même si Random l'amnistiait officiellement pour l'assassinat de Caine, Julian ou Gérard voudraient probablement le tuer en vertu du même code de l'honneur auquel j'avais précédemment fait allusion. Je ne savais quoi faire. J'étais conscient de devoir parler de lui à Random, mais désirais gagner du temps. Luke avait encore bien des choses à m'apprendre, et poursuivre son interrogatoire me poserait plus de problèmes s'il était prisonnier en Ambre. Pourquoi avait-il fallu que mon meilleur ami eût Brand pour père ?

Je regagnai le fauteuil placé près du lit et à côté duquel j'avais laissé nos armes et les Atouts de Luke. Je portai le tout de l'autre côté de la pièce et m'installai dans le siège plus confortable que j'avais occupé précédemment. J'étudiai à nouveau ses cartes. C'était fascinant. J'avais tout un épisode de notre histoire dans ma main...

Lorsque l'épouse d'Oberon, Riga, s'était révélée posséder une résistance moindre que la plupart en vieillissant prématurément et en décidant d'aller mener une vie de recluse dans une chapelle champêtre, le roi était parti et s'était remarié, engendrant le mécontentement de leurs enfants – Caine, Julian et Gérard. Mais, chose propre à embrouiller les généalogistes et à choquer les personnes à cheval sur les principes, il s'était remarié en un lieu où le courant temporel était bien plus rapide qu'en Ambre, donnant lieu à d'intéressantes querelles entre ceux qui estimaient qu'un vice de bigamie entachait son mariage avec Harla et les tenants de l'opinion contraire. Je ne suis pas qualifié pour porter un jugement. J'avais appris cette histoire de la bouche de Flora, des années plus tôt, et sans doute penchait-elle pour la version de la bigamie en raison du peu de sympathie qu'elle portait à Delwin et à Sand, les fruits de cette union. C'était la première fois que je voyais des représentations de ces derniers. Leurs portraits étaient absents des murs du palais, et leurs noms rarement prononcés, bien qu'ils aient vécu en Ambre pendant la période relativement brève où Harla y avait été reine. Après la mort de leur mère, et mécontents de la politique menée par Oberon envers le monde natal – où ils se rendaient fréquemment – ils avaient finalement décidé de partir en jurant de ne plus jamais avoir le moindre rapport avec Ambre. Tel était tout au moins le récit qu'il m'avait été donné d'entendre. Cependant, cette version des faits pouvait être entachée de parti pris. Je ne puis me prononcer.

Mais Delwin et Sand appartenaient à la famille royale, et de toute évidence Luke les avait approchés dans l'espoir de raviver de vieux ressentiments et de s'en faire des alliés. Il reconnaissait que sa tentative s'était soldée par un échec. Deux siècles s'étaient écoulés depuis leur départ d'Ambre, un laps de temps trop long pour entretenir une vieille rancune sans que cette

dernière ne finisse par s'émousser. J'envisageai un court instant d'utiliser ces Atouts, simplement pour les saluer. S'ils ne souhaitent pas prêter assistance à Luke, il était probable qu'ils refuseraient également d'aider l'autre camp, à présent qu'ils nous savaient divisés. Mais me présenter à eux, en tant que neveu qu'ils n'avaient jamais vu, me semblait relever de la politesse la plus élémentaire. Je décidai cependant de reporter cette démarche à plus tard, estimant que le moment présent était mal choisi. J'ajoutai leurs Atouts aux miens, avec de bonnes intentions.

Il y avait encore Dalt – un ennemi juré d'Ambre, supposai-je. J'étudiai à nouveau sa carte, et m'interrogeai sur son compte. N'aurais-je pas dû informer le meilleur ami de Luke de ce qui venait de se passer ? Il pouvait en outre savoir certaines choses et me faire des révélations qui me seraient utiles. En fait, plus je réfléchissais à cela – en me remémorant la présence récente de ses troupes au pied des murailles du donjon des Quatre-Mondes –, plus j'étais tenté de le joindre. Peut-être pourrais-je même apprendre du nouveau sur ce qui se déroulait actuellement dans cette ombre.

Je mordillai la jointure de mon index. De vais-je faire cette tentative, ou m'en abstenir ? Il ne pourrait rien en résulter de fâcheux. Je n'avais pas l'intention de faire la moindre révélation, mais j'éprouvais malgré tout une certaine appréhension.

Que diantre, décidai-je finalement. Je ne risquais absolument rien.

Salut, salut. Je me tendis vers la carte devenue soudain glaciale...

De la surprise quelque part, et la perception d'un *Aha !*

Comme un portrait prenant vie, ce que je voyais s'anima.

« Qui êtes-vous ? » demanda l'homme dont la main se baissa vers le pommeau de son épée pour la dégainer à moitié.

« Je m'appelle Merlin, dis-je. Et nous avons un ami commun du nom de Rinaldo. Je désirais vous informer qu'il vient d'être grièvement blessé. »

Nous flottions tous deux à la frontière de nos réalités, nets et matériels l'un pour l'autre. Dalt, plus corpulent que je ne me l'étais imaginé en voyant son image, se dressait au centre d'une

salle aux murs de pierre dont la fenêtre située sur sa gauche révélait un ciel bleu et un fragment de nuage. Ses yeux verts, tout d'abord écarquillés par la surprise, s'étaient rétrécis, et sa mâchoire serrée trahissait désormais de la colère.

« Où est-il ? »

— Ici, avec moi.

— Quelle chance », répliqua Dalt en achevant de dégainer son arme et en venant vers moi.

Je jetai l'Atout, ce qui ne rompit pas le contact. Il me fallut pour cela faire appel au Logrus – qui s'abattit entre nous telle la lame d'une guillotine et me repoussa en arrière comme si je venais de toucher un câble électrique sous tension. Mon unique consolation fut de savoir que Dalt avait probablement ressenti la même chose.

« Que se passe-t-il, Merle ? s'enquit Luke d'une voix rauque. J'ai cru voir... Dalt... »

— Heu, ouais. Je viens d'utiliser ton Atout pour le joindre. »

Il releva imperceptiblement la tête. « Pourquoi ? »

— Pour l'informer de ce qui venait de t'arriver, il est ton ami, non ?

— Imbécile ! C'est à lui que je dois ces blessures ! »

Puis il fut secoué par une quinte de toux et je me précipitai vers lui.

« Apporte-moi un peu d'eau, d'accord ? »

— Immédiatement. »

Je gagnai la salle de bains et emplis un verre, que je lui rapportai. Je le redressai et le soutins pendant qu'il buvait.

« J'aurais dû te mettre en garde, dit-il finalement. Mais je ne pouvais pas m'imaginer... que tu utiliserais mes Atouts... alors que tu ne savais rien... sur la situation actuelle... »

Il toussa encore et but à nouveau.

« J'ignore ce qu'il convient de te dire... et te cacher, ajouta-t-il quelques instants plus tard.

— Pourquoi ne pas *tout* me raconter ? »

Il secoua la tête, un mouvement presque imperceptible.

« Impossible. Cela te coûterait la vie. Ou, plus probablement, nous coûterait la vie à tous deux.

— Compte tenu des circonstances, je crains que notre mort ne soit imminente, que tu me parles ou non. »

Il eut un semblant de sourire et but encore.

« Certaines choses sont personnelles. Je ne veux pas que d'autres que moi s'y trouvent mêlés.

— Tu considérerais certainement tes tentatives d'assassinat contre moi, chaque printemps, comme une affaire personnelle, fis-je remarquer. Il n'empêche que je me sentais malgré tout concerné. »

Il se rallongea et leva sa main droite.

« D'accord, d'accord. Mais ne t'ai-je pas dit que j'y ai renoncé il y a longtemps ?

— Les attentats ont continué.

— Pas de mon fait. »

Entendu, décidai-je. Il fallait essayer. « C'était Jasra, n'est-ce pas ?

— Que sais-tu sur elle ?

— Qu'elle est ta mère, et qu'elle fait également de tout ceci une affaire personnelle.

— Je constate que tu es au courant... Tant mieux. Voilà qui simplifie les choses. » Il marqua une pause, le temps de reprendre haleine. « Elle m'a incité à commettre ces attentats du 30 avril pour que je me fasse la main. Quand j'ai décidé d'y mettre un terme, après t'avoir mieux connu, elle est devenue folle de rage.

— C'est pour cette raison qu'elle a repris le flambeau ? »

Il inclina la tête.

« Et c'est également elle qui t'a ordonné d'assassiner Caine, ajoutai-je.

— Ce que j'ai fait.

— Mais il y a les autres. Elle compte sur toi pour les tuer, et tu n'es pas certain qu'ils méritent de mourir. »

Silence.

« L'es-tu ? »

Il détourna les yeux et ses dents crissèrent.

« Tu n'es plus en danger, dit-il finalement. Je n'ai pas l'intention de te nuire. Et j'empêcherai ma mère de s'en prendre à toi.

— Tu oublies Bleys, Random, Fiona, Flora, Gérard et... »

Son rire le fit grimacer, et il porta une main à sa poitrine.

« Ils n'ont rien à craindre de nous pour l'instant.

— Que veux-tu dire ?

— J'aurais pu utiliser un Atout pour regagner mon vieil appartement, où les nouveaux locataires, terrorisés, auraient appelé une ambulance. Je me trouverais actuellement dans la salle des urgences d'un hôpital de San Francisco, si je l'avais voulu.

— Pourquoi en avoir décidé autrement ?

— J'ai subi des blessures autrement plus graves que celles-ci, et je m'en suis tiré. Non, je suis venu te demander ton aide.

— Oh ? Dans quel but ? »

Il me regarda, puis détourna les yeux pour répondre : « Elle a de graves ennuis, et je dois la sauver.

— Qui ? m'enquis-je, tout en connaissant déjà la réponse.

— Ma mère. »

Je voulus rire, mais son expression m'en empêcha. Il fallait posséder un sacré toupet pour oser me demander d'aider à sauver une femme qui avait essayé de me tuer – à d'innombrables reprises – et qui semblait n'avoir d'autre but dans l'existence que d'exterminer tous mes proches. Du toupet, ou...

« Tu es le seul à qui je puisse m'adresser.

— Si tu parviens à me convaincre d'accepter, tu mérites la Coupe d'Or du Meilleur Vendeur de l'année, Luke. Mais je suis disposé à écouter tes arguments.

— J'ai la gorge sèche », fit-il.

J'allai remplir son verre. Je revenais de la salle de bains quand je crus entendre un bruit dans le corridor. Je tendis l'oreille tout en aidant Luke à boire quelques gorgées.

Il hocha la tête pour m'indiquer qu'il avait terminé, mais j'avais entre-temps noté un autre bruit. Je portai mon index à mes lèvres, regardai la porte et posai le verre. Je me levai et traversai la chambre, récupérant mon épée au passage.

Je n'avais pas atteint le battant qu'on y frappait.

« Oui ? m'enquis-je en m'avancant.

— C'est moi, fit la voix de Vinta. Je sais que Luke est là, et je veux entrer.

— Pour l'achever ?

— N'ai-je pas précisé que telles ne sont pas mes intentions ?

— C'est que vous n'êtes pas humaine, en ce cas.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Et également que vous n'êtes pas Vinta Bayle. »

Il s'ensuivit un long silence. « Et en supposant que vous ayez vu juste ?

— Dites-moi qui vous êtes.

— Je ne le puis.

— En ce cas, je vais vous aider », proposai-je en puisant de l'inspiration dans les suppositions que j'avais faites sur son compte. « Dites-moi qui vous *avez été*.

— J'avoue ne pas comprendre.

— Oh ! si. Choisissez un nom... n'importe lequel. C'est d'une importance toute relative. »

Un autre silence, puis : « Je vous ai sauvé des flammes, mais n'ai pu contrôler ma monture. Je suis morte dans un lac. Vous m'aviez enveloppée de votre manteau... »

Ce n'était pas la réponse que j'avais prévue, mais m'estimai malgré tout satisfait.

Je levai le loquet avec la pointe de mon épée. Elle poussa la porte et adressa un regard à mon arme.

« Dramatique, fit-elle remarquer.

— Vous êtes parvenue à me convaincre de la réalité des périls qui me guettent.

— Tout indique que je n'ai pas été suffisamment persuasive, rétorqua-t-elle en entrant.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne crois pas vous avoir entendu demander à Luke la moindre précision sur ces pierres bleues et ce qu'il a pu le mettre sur vos traces, à présent que vous êtes entré en résonance.

— Vous avez écouté notre conversation.

— Une vieille habitude. »

Je me tournai vers le blessé et procédai aux présentations : « Luke, voici Vinta Bayle... en quelque sorte. »

Il leva sa main droite, sans détacher les yeux du visage de la femme. « Je voudrais seulement savoir une chose, commença-t-il.

— Voilà qui ne m'étonne guère, répliqua-t-elle. Vais-je vous tuer ou vous laisser en vie ? Vous êtes condamné à l'incertitude, car je n'ai encore pris aucune décision. Vous rappelez-vous du jour où vous étiez en panne d'essence au nord de San Luis Obispo ? Vous avez découvert que votre portefeuille avait disparu et emprunté de l'argent à la fille avec qui vous sortiez à l'époque pour pouvoir rentrer chez vous. Elle a dû ensuite vous rappeler cette dette à deux reprises avant que vous ne la remboursiez.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Un autre jour, vous vous êtes battu avec trois motards. Il s'en est fallu de peu que vous perdiez un œil, quand un de ces types s'est servi d'une chaîne. Mais je constate que la blessure s'est bien cicatrisée. Je ne vois aucune balafre...

— Et j'ai eu le dessus.

— Exact. Peu de personnes seraient capables de soulever une Harley à bout de bras et de la lancer comme vous l'avez fait.

— Je veux savoir comment vous avez appris tout cela.

— Je vous le dirai peut-être un jour. Si j'ai mentionné ces incidents, c'est simplement pour vous faire comprendre que vous avez intérêt à ne pas mentir. Je vais vous poser quelques questions, et votre vie dépendra de votre sincérité. Vous comprenez...

— Vinta, l'interrompis-je. Vous m'avez affirmé ne pas avoir l'intention de tuer Luke.

— Son nom ne figure pas en tête de ma liste, mais il risque de s'y retrouver. »

Luke bâilla. « Je vais vous parler de ces cristaux. Je n'ai chargé personne de filer Merle à l'aide de ces émetteurs naturels.

— Jasra a-t-elle pu le retrouver par ce moyen ?

— Possible. Je ne sais pas.

— Et les tueurs à gages qui l'ont attaqué en Ambre la nuit dernière ?

— C'est la première fois que j'en entends parler », dit-il avant de fermer les yeux.

Elle sortit le bouton bleu de sa poche. « Regardez ceci. »

Il rouvrit les paupières et étudia l'objet.

« Vous le reconnaissez ?

— Non. » Il referma les yeux.

« Et vous ne voulez plus nuire à Merle désormais ?

— Parfaitement exact », répondit-il en laissant sa voix mourir.

Elle rouvrit la bouche, et j'intervins : « Laissez-le dormir. Il ne risque pas de partir d'ici. »

Le regard qu'elle m'adressa contenait de la colère, mais elle hocha la tête. « Vous avez raison.

— Que comptez-vous faire à présent – l'assassiner pendant son somme ?

— Non. Il a dit la vérité.

— Et cela fait une différence ?

— Oui. Tout au moins pour l'instant. »

Je n'irai pas jusqu'à qualifier la nuit de paisible, troublée qu'elle fut par les aboiements de deux chiens qui s'affrontèrent dans le lointain sous les hurlements d'encouragement de leurs congénères, mais je connus malgré tout un sommeil réparateur.

Vinta n'avait pas été désireuse de reprendre le jeu des questions et réponses, et je ne voulais pas qu'elle importunât Luke plus longtemps. Je la persuadai de sortir et de nous laisser prendre du repos. Je m'affalai dans le fauteuil le plus confortable et plaçai mes pieds sur celui qui l'était moins. J'espérais pouvoir reprendre mon entretien avec Luke sans témoin. Je me souviens d'avoir eu un petit rire avant de m'endormir, faute de pouvoir décider lequel de ces deux personnages m'inspirait le moins de méfiance.

Je fus éveillé par les premières lueurs de l'aube et les disputes des oiseaux. Après m'être étiré, je gagnai la salle de bains. Je n'avais pas terminé mes ablutions que j'entendis Luke tousser, puis murmurer mon nom.

« À moins que tu ne fasses une hémorragie, patiente un instant, lui dis-je en me séchant. Tu as soif ?

— Ouais. Apporte-moi de l'eau. »

Je jetai la serviette de toilette sur mon épaule et lui remis un verre.

« Elle est toujours ici ? me demanda-t-il.

— Non.

— Donne-moi le verre et va regarder dans le couloir, d'accord ? J'y arriverai seul. »

Je gagnai la porte et l'ouvris le plus silencieusement possible. Je sortis dans le corridor et le suivis jusqu'à l'angle. Personne en vue.

« Rien à signaler », murmurai-je en regagnant la chambre.

Luke avait disparu. Un instant plus tard, je l'entendis dans la salle de bains.

« Bon sang ! Je t'aurais aidé !

— Je suis encore capable de pisser tout seul », rétorqua-t-il avant de regagner la chambre d'une démarche titubante, en utilisant sa main valide pour se retenir au mur. « Je devais découvrir si j'étais en état de négocier avec toi. » Sur ces mots, il s'assit précautionneusement au bord du lit, porta sa main à sa cage thoracique, et haleta : « Merde ! Ça démange !

— Laisse-moi t'aider à t'allonger.

— D'accord. Écoute, ne lui dis pas que je parviens à me lever.

— Entendu. Mais détends-toi à présent. Repose-toi. »

Il secoua la tête. « Je dois te dire un maximum de choses avant qu'elle ne revienne faire irruption dans cette chambre. Et elle le fera sous peu – crois-moi.

— Tu en es certain ?

— Oui. Elle n'est pas humaine et se trouve mieux accordée sur nous qu'aucune de ces pierres bleues ne le sera jamais. Je ne comprends pas sur quoi repose ta magie, mais j'ai moi aussi des pouvoirs et je sais interpréter les signaux qu'ils me transmettent. C'est la question que tu lui as posée sur son identité qui m'a poussé à me pencher sur ce problème, cependant. Es-tu parvenu à la percer à jour ?

— Pas complètement, non.

— Bon, je sais pour ma part qu'elle peut changer de corps comme de chemise – et voyager en Ombre.

— Les noms de Meg Devlin et de George Hansen te disent-ils quelque chose ?

— Non. Ils le devraient ?

— Je ne pense pas. Mais elle a été ces deux personnes, j'en suis certain. »

Je laissai de côté Dan Martinez ; non parce qu'il avait tiré sur Luke et que le fait de mentionner ce nom eût encore accru la méfiance de mon ami envers cette femme, mais parce que je préférais lui laisser ignorer que je connaissais ses préparatifs de guérilla au Nouveau-Mexique – une chose qu'il lui serait alors facile de déduire.

« Elle a également été Gail Lampron.

— Ta petite amie à l'époque de nos études ?

— Oui. Je lui ai immédiatement trouvé un air familier, mais je n'ai fait le rapprochement que plus tard. Elle possède toutes les habitudes gestuelles de Gail – sa façon de tourner la tête, de déplacer constamment ses mains et ses yeux lorsqu'elle parle. Elle a en outre mentionné deux incidents qui n'ont eu qu'un seul témoin commun – Gail.

— Il me semble qu'elle a voulu te mettre sur la voie.

— Je partage ton opinion.

— En ce cas, pourquoi ne l'a-t-elle pas dit, tout simplement ?

— Je ne crois pas qu'elle le puisse. Elle est peut-être sous l'emprise d'un envoûtement. C'est difficile à dire, étant donné qu'elle n'est pas humaine », ajouta-t-il en lançant un regard furtif en direction de la porte. « Retourne voir.

— Toujours personne. Et en ce qui concerne...

— Une autre fois. Je dois sortir d'ici.

— Je comprends ton désir de lui échapper... », commençai-je.

Il secoua la tête. « Tu fais fausse route. Je dois m'emparer du donjon des Quatre-Mondes... le plus rapidement possible.

— Tu n'es pas en état de...

— C'est tout le problème. Voilà ce que je voulais te dire. Je dois partir d'ici et reprendre des forces au plus tôt. Je suis persuadé que le vieux Sharu Garrul s'est libéré. C'est l'unique explication plausible à ce qui s'est produit.

— Et que s'est-il produit ?

— J'ai reçu un appel de détresse de ma mère. Elle a regagné le Donjon, aussitôt après que je lui ai permis de t'échapper.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi a-t-elle regagné le Donjon ?

— Eh bien, ce lieu est une sorte d'accumulateur d'énergie. Une puissance inimaginable est libérée au point de jonction des quatre mondes, et un initié peut y puiser pour...

— Tu veux dire que quatre mondes se touchent véritablement en ce lieu ? Qu'on se retrouve dans des ombres différentes en fonction de la direction que l'on prend ? »

Il m'étudia un instant. « Oui, dit-il finalement. Mais je ne parviendrai jamais à terminer mon récit si tu m'interromps à tout bout de champ pour des détails.

— Et je ne parviendrai jamais à comprendre si tu passes un trop grand nombre de ces derniers sous silence. Elle a donc gagné le Donjon pour utiliser cette force, s'est retrouvée en fâcheuse posture, et t'a appelé à l'aide. À quelles fins voulait-elle utiliser cette puissance ?

— Mmm. Eh bien, j'ai tout d'abord eu quelques problèmes avec ta Roue spectrale. J'étais sur le point de la convaincre de passer dans notre camp, quand ma mère a estimé que je n'obtenais pas assez rapidement des résultats et a décidé d'avoir recours à la magie pour...

— Une minute. Tu as donc parlé à la Roue ? Comment l'as-tu jointe ? Les Atouts que tu as dessinés sont trop imprécis pour convenir.

— Je sais. Je m'y suis rendu en passant par Ombre.

— Comment es-tu parvenu jusqu'à elle ?

— Une combinaison de plongée. Avec des réservoirs d'oxygène.

— Bon sang de bonsoir. Je n'avais pas prévu ça.

— Je n'ai pas été le meilleur vendeur de la Grand Design pour rien et j'étais presque parvenu à convaincre ton ordinateur, quand ma mère a découvert où je t'avais emprisonné et décidé d'accélérer les choses. Elle voulait te contrôler et se servir de toi pour forcer la main à ta création... lui faire croire que tu étais passé dans notre camp. Quoi qu'il en soit, son plan a échoué et nous nous sommes à nouveau séparés quand je suis allé la tirer de tes griffes. Je croyais qu'elle regagnerait Kashfa, mais elle s'est dirigée vers le Donjon. Comme je te l'ai précisé, je pense qu'elle avait besoin de la puissance disponible en ce lieu pour élaborer un sortilège dirigé contre ta Roue spectrale. Sans doute a-t-elle commis une erreur et provoqué par inadvertance la libération de Sharu, qui a repris possession du château et l'a capturée. Elle m'a alors adressé un message désespéré et...

— Heu, ce vieux sorcier est resté emprisonné là-bas... combien de temps ? »

Luke alla pour hausser les épaules, mais se ravisa. « Bon Dieu, je l'ignore. Quelle importance ? Il servait déjà de portemanteau quand j'étais enfant.

— De portemanteau ?

— Ouais. Il a été vaincu au cours d'un duel de sorciers. J'ignore si c'est contre ma mère ou mon père. Enfin bref. L'important, c'est qu'il a été pétrifié en pleine invocation, avec les bras écartés et le reste. Il est resté dans cette position, raide comme un bout de bois. Plus tard, son corps a été installé à côté d'une entrée. Les gens y suspendaient leurs manteaux et leurs chapeaux. Parfois, les serviteurs pensaient à lui donner un coup de plumeau. J'ai même gravé mon nom sur une de ses jambes, quand j'étais petit, comme sur le tronc d'un arbre. Je l'ai toujours considéré comme un élément du mobilier, jusqu'au jour où j'ai appris qu'il avait été un sorcier redoutable autrefois.

— Ne s'affublait-il pas d'un masque bleu lorsqu'il pratiquait sa magie ?

— Je donne ma langue au chat. J'ignore tout de ses habitudes. Eh, si nous nous perdons dans de tels détails, cette femme sera de retour avant que j'aie terminé. À ce propos, il serait peut-être préférable de filer sans attendre. Je te raconterai le reste plus tard.

— Hon-hon. Comme tu me l'as fait fort justement remarquer hier soir, tu es mon prisonnier. Il faudrait que je sois cinglé pour te permettre de te déplacer librement sans avoir préalablement appris bien plus de choses que je n'en sais déjà. Tu représentes une menace pour Ambre. La bombe que tu as lancée à l'occasion des funérailles de ta première victime n'était pas un fruit de notre imagination. Crois-tu que je veuille t'offrir l'occasion de tenter autre chose contre nous ? »

Il eut un sourire éphémère. « Pourquoi faut-il que tu sois le fils de Corwin ? Ma parole te suffirait-elle, en ce domaine ?

— Je ne sais pas. Je peux m'attendre à avoir de sérieux ennuis, si mes parents apprennent que je t'ai eu à ma merci et que je ne t'ai pas livré. Quelle est ta proposition ? Ferais-tu serment de ne pas poursuivre ta vengeance contre Ambre ? »

Il mordilla sa lèvre inférieure. « Cela me serait impossible, Merle.

— Il existe des choses que tu ne veux pas me révéler, c'est bien ça ? »

Un hochement de tête, puis un brusque sourire. « Mais je vais te proposer un marché que tu ne pourras pas refuser.

— Tes boniments de voyageur de commerce ne prennent pas avec moi.

— Accorde-moi seulement une minute, d'accord ? Et tu verras que tu ne peux te permettre de laisser passer une occasion pareille.

— Je ne mords pas, Luke.

— Seulement une minute. Soixante secondes. Tu seras libre de dire non dès que j'aurai terminé.

— Entendu. Vas-y.

— Bon. Je détiens une information vitale pour la sécurité d'Ambre et dont personne, ici, n'a le moindre soupçon. Je te la révélerai dès que tu m'auras aidé.

— Pourquoi ferais-tu une chose pareille ? Tu ne peux souhaiter la défaite de ton propre camp.

— Je ne la souhaite pas, mais c'est tout ce que j'ai à t'offrir. Aide-moi à sortir d'ici et à gagner une ombre où l'écoulement du temps est bien plus rapide, afin que je sois sur pied dans un jour en temps local du Donjon.

— Ou d'ici, je présume ?

— Exact. Ensuite... oh-oh ! »

Il s'effondra sur le lit, colla sa main valide à sa poitrine, et se mit à gémir.

« Luke ! »

Il releva la tête, m'adressa un clin d'œil, regarda la porte et se remit à geindre.

Presque aussitôt, on frappa.

« Entrez », dis-je.

Vinta franchit le seuil, nous étudia quelques instants, puis reporta toute son attention sur Luke. Son expression parut traduire une inquiétude authentique. Elle s'approcha du lit et posa ses mains sur les épaules de mon ami. Elle resta ainsi près d'une demi-minute, puis déclara : « Il vivra.

— Compte tenu de la situation, j'ignore si je dois m'en réjouir ou m'en affliger », répliqua Luke. Sur ces mots, il utilisa son

bras valide pour prendre la femme par la taille, l'attira vers lui, et l'embrassa, « Salut, Gail. Ça fait longtemps. »

Elle s'écarta avec moins de hâte qu'elle ne l'aurait dû. « Tu sembles aller beaucoup mieux, fit-elle observer. Et je constate que Merle y est pour quelque chose. » Elle eut un sourire absent pendant un instant, puis ajouta : « Oui, c'est exact, monsieur Muscles. Tu aimes toujours les œufs au plat ?

— Toujours. Mais inutile de m'en préparer une demi-douzaine. Deux suffiront. J'ai perdu mon appétit.

— Compris, fit-elle. Venez, Merle. J'ai besoin de vous. »

Luke m'adressa un étrange regard. Sans doute pensait-il que cette femme voulait me faire des révélations à son sujet. J'hésitais quant à moi à le laisser seul. Si j'avais pris la précaution de glisser tous ses Atouts dans ma poche, j'ignorais quels étaient ses pouvoirs et en savais encore moins long sur ses intentions. Je m'attardai.

« Il serait préférable que quelqu'un reste auprès du blessé, déclarai-je.

— Son état ne risque pas de s'aggraver. En outre, j'aurai peut-être besoin de votre aide, si je ne trouve pas de serviteurs. »

Par ailleurs, elle avait peut-être des choses intéressantes à me dire...

Je pris ma chemise et l'enfilai, puis passai une main dans mes cheveux.

« D'accord. À tout de suite, Luke.

— Hé ! regarde si tu ne trouves pas une canne, répondit-il. Ou alors, coupe-moi une branche.

— N'est-ce pas précipiter un peu les choses ? s'enquit Vinta.

— On ne sait jamais », répliqua Luke.

J'allai prendre mon épée. Alors que je suivais la femme vers le bas des marches, il me vint à l'esprit que lorsque deux d'entre nous se trouvaient réunis ils avaient probablement quelque chose à se dire sur le compte du troisième.

Dès que Luke ne put plus nous entendre, Vinta fit remarquer : « Il a couru un risque en venant à vous.

— Oui, c'est exact.

— S'il est arrivé à la conclusion que vous étiez la seule personne à laquelle il pouvait s'adresser, c'est que sa situation était désespérée.

— Voilà qui paraît évident.

— Je suis par ailleurs certaine qu'il ne désire pas simplement se rendre en un lieu où il pourra reprendre des forces.

— C'est probable.

— "Probable" ? Bon sang ! Il a dû vous informer de ses intentions.

— Peut-être.

— L'a-t-il fait, oui ou non ?

— Vinta, il est évident que vous m'avez confié tout ce que vous étiez disposée à me révéler. L'inverse est également vrai. Je ne vous dois aucune explication. Si j'estime pouvoir accorder ma confiance à Luke, je le ferai. Mais je n'ai pas encore pris de décision.

— J'en conclus qu'il vous a effectivement débité son baratin. Mon avis devrait vous aider à vous prononcer, si vous m'informez des termes de ce marché.

— Non, merci. Vous ne valez pas mieux que lui à mes yeux.

— C'est uniquement votre sécurité qui me préoccupe, Merle. Ne soyez pas si impatient de vous débarrasser d'une alliée.

— Telle n'est pas mon intention. Mais je sais bien plus de choses sur Luke que sur vous, après tout. Je pense être à même de décider seul.

— J'espère que l'enjeu d'un tel pari n'est pas votre vie. »

Je souris. « Rassurez-vous, c'est une chose que je n'engage pas à la légère. »

Nous entrâmes dans les cuisines et elle s'adressa à une femme que je n'avais encore jamais vue mais qui paraissait tout régenter en ce lieu. Après lui avoir commandé nos petits déjeuners, elle me guida jusqu'à la porte donnant sur la terrasse puis désigna un bosquet qui se dressait dans le lointain, à l'est.

« Il devrait être possible de trouver là-bas une branche pouvant servir de canne, me dit-elle.

— C'est probable. » Nous nous dirigeâmes vers les arbres. « Vous étiez donc Gail Lampron, déclarai-je brusquement.

— Oui.

— J'avoue que cette histoire de transfert d'un corps à l'autre me dépasse.

— Ne comptez pas sur moi pour vous révéler quoi que ce soit à ce sujet.

— M'en direz-vous au moins la raison ?

— Non.

— Vous ne le voulez pas ou ne le pouvez pas ?

— Je ne le peux pas.

— Mais si je savais déjà certaines choses, accepteriez-vous de fournir quelques précisions ?

— Peut-être. Essayez.

— Quand vous étiez Dan Martinez, vous avez tiré sur l'un de nous. Lequel ?

— Luke.

— Pourquoi ?

— J'étais parvenue à la conclusion que ce n'était pas lui... ; c'est-à-dire, qu'il représentait pour vous une menace...

— ... et votre seul objectif était de me protéger.

— C'est exact.

— Qu'entendiez-vous par "ce n'était pas lui" ?

— Un lapsus. Je crois que cet arbre devrait convenir. »

J'eus un petit rire. « Trop gros. D'accord, comme vous voulez. »

Je pénétrai dans le bosquet. Les possibilités étaient nombreuses.

Tout en regardant les feuilles humides et la rosée adhérer à mes bottes, je notai des empreintes sur le sol : une série de traces s'éloignant sur la droite, là où...

« Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je, pour la forme étant donné que Vinta devait ignorer la réponse. Je me dirigeai vers une masse sombre se trouvant sous l'ombre d'un vieil arbre.

Je l'atteignis le premier. Il s'agissait d'un des chiens des Bayle, un gros animal brun à la gorge béante. Le sang était noir et coagulé. Quelques insectes rampaient sur sa charogne. Je vis un peu plus loin les restes d'un autre chien. Il était de plus petite taille et avait été quant à lui éventré.

J'étudiai le terrain autour des cadavres. D'autres pattes, plus grosses, avaient laissé des marques dans le sol humide. Au

moins ne s'agissait-il pas des empreintes à trois orteils d'une créature canine semblable à celle que j'avais affrontée chez Julia. Elles étaient normales et devaient avoir été laissées par un molosse.

« C'est sans doute ce que j'ai entendu la nuit dernière, déclarai-je. J'ai pensé à un combat de chiens.

— À quel moment ?

— Peu après votre départ. Je sommeillais. »

Vinta agit alors étrangement. Elle s'agenouilla, se pencha, et renifla la trace. Lorsqu'elle se redressa, elle paraissait déconcertée.

« Qu'avez-vous trouvé ? » m'enquis-je.

Elle secoua la tête, puis regarda au loin, en direction du nord-est. « Je ne sais pas, mais l'agresseur est parti par là. »

J'étudiai encore le terrain, avant de me redresser et de suivre la piste. Je la perdis à plusieurs centaines de pas du bosquet et revins sur mes pas.

« Un des chiens a dû attaquer les autres, conclus-je. Mais allons chercher ce bâton et rentrons, si nous voulons avoir droit à un petit déjeuner encore chaud. »

De retour au manoir, j'appris que la collation de Luke avait été montée dans la chambre. Je ne savais quoi faire. J'aurais aimé prendre mon plateau et aller le rejoindre, pour reprendre notre conversation au point où Vinta l'avait interrompue. Mais en ce cas elle m'accompagnerait, ce qui condamnerait Luke au silence. En outre, il me serait également impossible de m'entretenir librement avec elle devant lui. Je n'avais donc d'autre choix que de rester avec Vinta, et de laisser Luke seul plus longtemps que je ne l'aurais souhaité.

C'est pourquoi je n'émis aucune objection lorsqu'elle déclara : « Nous mangerons ici », et me guida dans une vaste salle. J'attribuai ce choix au fait que la fenêtre de ma chambre donnait sur la terrasse, et que Luke aurait pu nous entendre si nous étions allés nous y installer.

Nous nous assîmes à l'extrémité d'une longue table de bois sombre, et une domestique vint nous servir. Dès que nous fûmes à nouveau seuls, elle me demanda : « Qu'allez-vous faire à présent ?

— Que voulez-vous dire ? » demandai-je en buvant une gorgée de jus de raisin.

Elle leva les yeux. « Je parle de Luke. Le conduirez-vous en Ambre ?

— Ce serait le plus sage.

— Bien. Et j'estime que vous ne devriez pas perdre de temps. Les services médicaux du palais sont convenablement équipés.

— Oui, c'est exact. »

Nous mangeâmes quelques bouchées, puis elle reprit la parole : « C'est *bien* ce que vous avez l'intention de faire, n'est-ce pas ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que toute autre décision serait absolument stupide et que Luke, qui ne peut souhaiter être emprisonné en Ambre, usera de tout son pouvoir de persuasion pour tenter de vous convaincre d'agir autrement, de faire quelque chose qui lui permettra de rester en liberté le temps d'être à nouveau sur pied. C'est un beau parleur, et il vous présentera cela comme la solution idéale à vos problèmes, peu importe de quoi il s'agit. Vous ne devez jamais oublier qu'il est un ennemi d'Ambre, et que vous représenterez pour lui un obstacle dès qu'il sera rétabli.

— Voilà qui me paraît plein de bon sens.

— Je n'ai pas terminé.

— Oh ? »

Elle sourit et s'accorda quelques bouchées supplémentaires, dans le seul but d'entretenir ma curiosité. Finalement : « S'il est venu vers vous, il avait ses raisons. Les refuges où il aurait pu aller lécher ses blessures ne manquent pas. Non, il s'est adressé à vous dans un but bien précis. Il a joué son va-tout, mais pris un risque calculé. Ne vous laissez pas abuser, Merle. Vous ne lui devez rien.

— Je me demande bien pourquoi vous me considérez incapable de veiller sur ma personne.

— Je n'ai jamais dit cela. Mais il convient de peser longuement certaines décisions, et le moindre poids ajouté sur tel ou tel plateau de la balance fait la différence. Vous

connaissiez Luke, mais moi également. Le moment serait mal choisi pour lui accorder une trêve.

— Vous marquez un point.

— Dois-je en conclure que vous avez décidé d'accéder à sa demande ? »

Je souris et bus une gorgée de café. « Saprستي, il n'est pas resté conscient assez longtemps pour pouvoir me débiter son boniment. J'ai simplement réfléchi aux possibilités, et je désire savoir ce qu'il a en tête.

— Je ne puis que vous approuver de vouloir apprendre le plus de choses sur son compte. Je tenais seulement à vous rappeler qu'un entretien avec Luke peut parfois être comparable à une conversation avec un dragon.

— Oui, je sais.

— Et que plus vous attendrez, plus il vous sera difficile de le livrer », ajouta-t-elle.

Je bus une gorgée de café, avant de demander : « L'avez-vous aimé ?

— Disons que je l'aimais bien. Et c'est d'ailleurs toujours le cas. Mais cela n'a plus qu'une importance secondaire désormais.

— Je ne suis pas de votre avis.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne lui causeriez aucun tort sans raison valable.

— Certainement pas.

— Il ne représente pas une menace pour moi, en ce moment.

— Non, je ne crois pas.

— Ne pourrais-je pas le laisser sous votre garde, le temps de regagner Ambre, de traverser la Marelle et de préparer le terrain ? »

Elle secoua énergiquement la tête. « Non. Je refuse – je ne puis accepter – cette responsabilité.

— Pourquoi ? »

Elle hésita.

« Et je vous en prie, ne me répondez pas que vous êtes condamnée au silence. Trouvez un moyen de m'apprendre le plus de choses possible. »

Vinta parla lentement. Elle semblait choisir soigneusement chacun de ses mots. « Parce que mon rôle est de veiller sur vous,

et non sur Luke. Une menace, dont j'avoue ne pas comprendre la nature, plane toujours sur vous. Même si elle ne semble plus émaner de cet homme. Vous protéger de ce péril inconnu est plus important que de servir de gardienne à Luke. Voilà pourquoi je ne peux pas rester ici. Si vous regagnez Ambre, je devrai vous imiter.

— Votre sollicitude me touche, mais je ne tiens pas à vous avoir constamment sur mes talons.

— Ni vous ni moi n'avons le choix.

— Et si j'utilisais un Atout pour gagner une ombre lointaine ?

— Je me verrais contrainte de vous suivre.

— Sous la même apparence, ou une autre ? »

Elle détourna les yeux et planta sa fourchette dans la nourriture.

« Vous avez reconnu pouvoir assumer d'autres identités. Vous me localisez par une méthode surnaturelle et ensuite vous vous emparez du corps d'une personne se trouvant près de moi. »

Elle but une gorgée de café.

« Quelque chose vous empêche peut-être d'en parler, mais c'est la vérité. Je le sais. »

Elle hocha la tête, rapidement, puis reporta son attention sur le petit déjeuner.

« Si j'utilisais un Atout et que vous me suiviez en recourant à la méthode qui vous est particulière... » Je me remémorai mes entretiens téléphoniques avec Meg Devlin et la mère de George Hansen. « La véritable Vinta Bayle se réveillerait aussitôt dans son propre corps avec un trou de mémoire couvrant ces derniers jours, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et Luke se retrouverait en compagnie d'une femme qui s'empresserait de le tuer si elle avait la moindre idée de son identité. »

Elle eut un semblant de sourire. « C'est exact. »

Nous mangeâmes sans rien ajouter pendant quelques instants. Elle avait tenté de me persuader qu'aucun des choix qui m'étaient offerts n'était valable, afin que j'utilise un Atout et regagne Ambre avec Luke. Je n'aime guère être manipulé ou

faire l'objet de pressions. Et j'ai également la sensation qu'on m'a forcé la main si je cède au réflexe consistant à opter pour une solution différente.

Je terminai mon petit déjeuner et resservis du café tout en étudiant les tableaux accrochés au mur qui me faisait face : une galerie de portraits de chiens. Je buvais à petites gorgées, savourant le breuvage, et restais muet faute de trouver quelque chose à ajouter.

Finalement, elle rompit le silence : « Alors, qu'allez-vous faire ? »

J'achevai mon café et me levai. « Porter ce bâton à Luke. »

Je remis ma chaise en place et me dirigeai vers l'angle de la pièce où j'avais posé la canne improvisée.

« Et ensuite ? »

Je la regardai tout en soupesant le bout de bois. Elle était assise bien droite, paumes posées sur la table. Le masque de déesse de la vengeance se superposa une fois de plus à ses traits et il me sembla sentir de l'électricité crépiter dans la salle.

« Ce qu'il convient », répondis-je en m'éloignant vers la porte.

Je pressai le pas dès qu'elle ne put plus me voir. J'obtins la confirmation qu'elle ne m'avait pas suivi en atteignant l'escalier, dont je gravis les marches deux à deux. Tout en montant, je pris mes cartes et en choisis une.

J'entrai dans la chambre ; Luke se reposait, la tête sur l'oreiller. Le plateau de son petit déjeuner était posé sur le fauteuil placé à côté du lit. Je fis tomber le loquet de la porte.

« Que se passe-t-il, mon vieux ? On nous attaque ou quoi ? demanda Luke.

— Lève-toi. »

Je pris son épée, gagnai le lit, aidai mon ami à s'asseoir et lui lançai l'arme et le bâton.

« On m'a forcé la main, précisai-je...Et il n'est pas dans mes intentions de te livrer à Random.

— Voilà qui me rassure.

— Mais nous devons partir d'ici immédiatement.

— Ça me convient parfaitement. »

Il s'appuya au bâton et se leva lentement. Si j'entendis un bruit dans le couloir, il était trop tard. J'avais déjà levé la carte et me concentrais.

On frappa à la porte.

« Vous allez tenter quelque chose, et je crains que vous n'ayez fait le mauvais choix », cria Vinta.

Je ne répondis rien. La vision acquérait déjà de la netteté.

Le cadre de la porte se fendit sous l'impact d'un coup de pied violent, et le loquet fut arraché. Je lus de l'appréhension sur les traits de Luke lorsque je me penchai pour lui saisir le bras.

« Viens », lui dis-je.

Vinta se rua dans la pièce à l'instant où j'entraînais Luke avec moi ; ses yeux étaient brillants de rage, ses mains tendues vers nous. Son cri – « imbécile ! » – se changea en gémissement comme son image s'estompait, ondulait et disparaissait.

Nous nous trouvions dans une prairie, et Luke libéra l'air contenu dans ses poumons.

« Il était moins une, mon vieux », fit-il remarquer avant de regarder autour de lui et de reconnaître l'endroit.

Il eut un sourire tors.

« Qui l'aurait cru ? fit-il. L'ombre de la caverne de cristal.

— Je sais par expérience personnelle que le courant temporel local est conforme à tes désirs. »

Il hocha la tête, et nous nous dirigeâmes lentement vers la colline bleutée.

« À mon départ, les vivres étaient encore abondants, et mon sac de couchage devrait toujours se trouver où je l'ai laissé.

— Il sera utile. »

Luke fit une pause au pied de l'éminence, le souffle court. Je vis son regard se porter sur des ossements. Des mois s'étaient écoulés ici depuis la mort des deux individus qui avaient retiré le bloc de pierre. Un laps de temps suffisant pour permettre aux charognards de nettoyer complètement leurs dépouilles. Luke haussa les épaules, s'avança et s'adossa à la roche bleue. Puis il se laissa glisser lentement en position assise.

« Il va falloir attendre un peu avant que je puisse monter. Même avec ton aide.

— C'est certain. Nous pourrions en profiter pour terminer notre conversation. Pour autant que je m'en souviene, tu venais de me faire une proposition que je ne pourrais refuser. Tu disais que si je te conduisais en un lieu tel que celui-ci, où il te serait possible de reprendre rapidement des forces par rapport au courant temporel de l'ombre du Donjon, tu me donnerais une information vitale pour la sécurité d'Ambre.

— Exact. Mais tu n'as pas entendu la fin de mon histoire. Tout est lié. »

Je m'accroupis devant lui. « Nous en étions restés au départ de ta mère pour le Donjon, où des ennuis l'attendaient, et à l'appel à l'aide qu'elle t'avait alors lancé.

— Oui. J'ai aussitôt interrompu le laïus que je débitais à ta Roue spectrale pour tenter de lui venir en aide. J'ai contacté Dalt, qui a accepté d'aller assiéger le Donjon.

— Avoir sous la main une bande de mercenaires toujours prêts à passer à l'action est bien utile. »

Il m'adressa un regard perçant, mais je parvins à arborer une expression innocente.

« Nous les avons guidés en Ombre et avons attaqué la place forte. C'est certainement nos troupes que tu as vues à l'œuvre quand tu étais là-bas. »

Je hochai lentement la tête. « Il m'a semblé que vous aviez pris pied sur les remparts. Qu'est-ce qui a cloché ?

— Je ne le sais toujours pas. Notre offensive se déroulait à merveille. Les défenses adverses s'effondraient et nous allions remporter la victoire, quand Dalt s'est brusquement retourné contre moi. Nous avons dû nous séparer quelque temps, et à son retour il m'a attaqué. J'ai tout d'abord pensé à une méprise – nous étions noirs de crasse et rouges de sang – et je lui ai crié qui j'étais. Mais il n'a pas rengainé son épée pour autant. Voilà comment il a pu me mettre dans cet état. J'ai attendu trop longtemps avant de riposter. Je croyais qu'il s'agissait d'un malentendu et qu'il finirait par comprendre son erreur.

— Selon toi, s'est-il laissé soudoyer ou projetait-il cela depuis longtemps ? A-t-il pu juger le moment opportun pour vider une vieille querelle ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Tu penses à un envoûtement ?

— Possible. Je ne sais pas. »

Une pensée singulière me vint à l'esprit. « Savait-il que tu avais tué Caine ?

— Non, j'ai pour principe de ne jamais parler de ce genre de choses.

— Tu ne me fais pas marcher au moins ? »

Il rit, se pencha afin de me donner une tape sur l'épaule, grimaça et se ravisa.

« Pourquoi cette question ?

— Simple curiosité.

— Je vois. Et que dirais-tu de m'aider à gravir cette pente et de descendre ensuite dans la grotte ? Je suis impatient de découvrir quelles victuailles tu m'as laissées.

— Entendu. »

Je me levai et l'aidai à m'imiter. Nous obliquâmes sur la droite, en direction de la pente la moins prononcée, et je le guidai lentement jusqu'au sommet de l'éminence.

Arrivé devant l'ouverture de la caverne, il s'appuya à son bâton pour regarder dans ses profondeurs.

« La descente va me poser quelques problèmes. Je pensais que si tu faisais rouler un des barils de la réserve sous l'ouverture, je pourrais me laisser glisser jusqu'à lui avant de sauter sur le sol. Mais je croyais la hauteur moins importante. Je me briserais quelque chose, c'est certain.

— Mmm. Attends. J'ai une idée. »

Je le laissai et redescendis la pente. Puis je longuai la base de la colline et passai derrière deux roches brillantes qui me dissimulèrent aux yeux de Luke.

Je ne voulais pas me servir du Logrus en sa présence dès l'instant où il était possible de faire autrement. Je ne souhaitais pas qu'il sût par quels moyens j'accomplissais certaines choses, et lui donner une idée de ce dont j'étais, ou n'étais pas, capable. Permettre à des tiers d'en savoir trop sur mon compte me met mal à l'aise.

Le Logrus apparut à mon appel et je m'y glissai, m'y déployai. Ce que je cherchais prit forme dans mon esprit, devint

le but. Mon extension se mit en quête de la contrepartie matérielle de ma pensée. Loin, loin...

Je continuai de m'étirer pendant longtemps. Nous devons nous trouver très loin en Ombre...

Contact.

Sans faire de mouvements brusques, je tirai avec lenteur et régularité. Je sentis l'objet venir vers moi à travers les ombres.

« Hé ! Merle ! Tout va bien ? me cria Luke.

— Ouais », répondis-je, sans entrer dans les détails.

Plus proche, toujours plus proche...

Là !

Je titubai, car mon extension avait saisi l'échelle trop près d'une de ses extrémités. L'autre rebondit sur le sol. Je me dirigeai vers son centre et modifiai ma prise. Je la soulevai et la ramenai.

Je la posai contre une partie abrupte de l'éminence et la gravis rapidement. Puis je la tirai derrière moi.

« Hé ! où as-tu déniché cette échelle ? me demanda Luke.

— Près d'ici.

— On dirait de la peinture fraîche de ce côté.

— Quelqu'un a dû l'oublier il y a peu de temps. »

Je la fis glisser dans l'ouverture. Une bonne longueur dépassait du trou, lorsque son extrémité inférieure eut touché le fond. Je modifiai sa position, afin d'augmenter sa stabilité.

« Je vais descendre le premier, dis-je. Je me tiendrai juste au-dessous de toi.

— Emporte d'abord mon bâton et mon épée, d'accord ?

— Volontiers. »

Je le fis. Le temps de remonter, il était sur l'échelle et avait entamé sa descente.

« Il faudra que tu m'apprennes ce tour un de ces jours, fit-il, le souffle court.

— Je ne vois vraiment pas de quoi tu parles », mentis-je.

Il descendait lentement, s'arrêtant pour prendre du repos sur chaque échelon, et il était rouge et essoufflé lorsqu'il atteignit le sol de la caverne. Il s'effondra aussitôt, sa paume droite collée à sa cage thoracique. Un moment plus tard, il recula et s'adossa à la paroi.

« Ça va ? » m'enquis-je.

Il hocha la tête. « Ça ira mieux dans quelques minutes. Se faire embrocher prive d'une partie de ses moyens.

— Tu veux une couverture ?

— Non, merci.

— Alors, repose-toi pendant que je vais voir si le garde-manger n'a pas été pillé. Tu veux que je te rapporte quelque chose ?

— De l'eau. »

Les provisions étaient intactes, et le sac de couchage se trouvait où je l'avais laissé. Je revins de cette salle avec de l'eau pour Luke et des souvenirs ironiques du jour où c'était lui qui avait pourvu à mes besoins.

« L'établissement est toujours bien approvisionné, lui dis-je. Il reste un tas de vivres.

— Tu n'as pas bu tout le vin, j'espère ?

— Non.

— Voilà qui me rassure.

— Pour revenir aux choses sérieuses, tu m'as dit que tu détenais une information capitale pour la sécurité d'Ambre. Tu ne crois pas qu'il serait temps de m'en parler ? »

Il sourit. « Pas encore.

— Nous avons fait un pacte.

— Tu n'as pas tout entendu. Nous avons été interrompus.

— C'est exact. Dis-moi le reste.

— Je dois me rétablir rapidement pour prendre le Donjon et sauver ma mère... »

Je hochai la tête.

« Et je te fournirai ce renseignement dès que nous lui aurons rendu sa liberté.

— Hé ! Attends une minute ! Tu m'en demandes trop !

— Ce n'est pas un prix trop grand à payer en échange de ce que je t'offre.

— On dirait que j'achète chat en poche.

— Oui, probablement. Mais, crois-moi, cette information vaut son pesant d'or.

— Et si elle perd toute valeur pendant l'attente ?

— Aucun risque. J'ai fait un petit calcul. Il ne me faudra que deux jours, en temps d'Ambre, pour recouvrer mes forces. La situation ne pourrait évoluer si vite.

— Luke, je commence à flairer une entourloupe.

— C'en est une, mais elle servira les intérêts d'Ambre autant que les miens.

— J'en doute. Je te vois mal favoriser tes adversaires. »

Il soupira. « Tu oublies que cela devrait me permettre de me tirer d'affaire.

— Tu envisages d'arrêter là ta vengeance ?

— Je ne sais pas. Mais j'ai beaucoup réfléchi, et si j'optais pour cette solution cela faciliterait grandement ma réinsertion sociale.

— Cependant, si tu décidais de poursuivre ta vendetta, tu contrecarrerais tes propres projets. Je me trompe ?

— Je pourrais m'en accommoder. Je reconnais que cela me rendrait les choses plus difficiles, mais elles n'en seraient pas irréalisables pour autant.

— Je ne sais pas. Si cette histoire s'ébruite et que je n'ai rien à montrer pour justifier de t'avoir laissé en liberté, j'aurai de graves ennuis.

— Sois tranquille. Je n'en parlerai à personne si tu gardes toi aussi le silence.

— Tu oublies Vinta.

— Elle ne cesse de répéter que te protéger est son seul but. En outre, tu ne la trouveras pas au domaine, si tu le regagnes. Ou plutôt, ce sera la véritable Vinta venant de s'éveiller d'un sommeil agité.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Parce que la pseudo-Vinta est probablement déjà partie à ta recherche.

— Sais-tu qui est vraiment cette femme ?

— Non, mais je t'aiderai un jour à faire des hypothèses.

— Pas maintenant ?

— Non, j'ai besoin de repos. Le sommeil me gagne.

— Alors, revoyons une dernière fois les termes de cet accord. Que veux-tu faire ? Comment espères-tu parvenir à tes fins ? Que me promets-tu ? »

Il bâilla. « Je compte rester ici le temps de me rétablir. Ensuite, dès que je serai prêt à attaquer le Donjon, je te contacterai. Ce qui me rappelle une chose : tu as toujours mes Atouts.

— Je sais. Continue de parler. Par quel moyen vas-tu t'emparer du Donjon ?

— J'y réfléchis. Je te ferai également part de ma décision. Quoi qu'il en soit, tu seras libre de refuser de participer à l'action. À toi de juger. Mais j'avoue que je préférerais avoir un sorcier à mes côtés. Une fois à l'intérieur, dès que ma mère sera libre, je te ferai mes révélations et tu pourras aller informer ceux d'Ambre.

— Et si tu perds ? »

Il détourna les yeux. « Je ne puis nier que cette possibilité existe, reconnut-il finalement. D'accord, que dis-tu de ceci ? Je mettrai tout cela par écrit et garderai le papier sur moi. Je te le remettrai – par l'entremise d'un Atout ou en main propre – juste avant l'attaque. Que je réussisse ou que j'échoue, j'aurai réglé ma dette envers toi. »

Il me tendit sa main valide. Je la serrai.

« Entendu.

— Alors, rends-moi mes Atouts, et je te joindrai dès que je serai à nouveau en état de me déplacer. »

J'hésitai. Finalement, je sortis de ma poche le paquet de cartes, désormais très épais. Je triai mes Atouts – en gardant certains des siens – avant de lui tendre ceux qui subsistaient.

« Et les autres ?

— Je désire les étudier, Luke. D'accord ? »

Il haussa mollement les épaules. « Je pourrai toujours les refaire. Mais donne-moi celui de ma mère.

— Tiens. »

Il le prit, puis déclara : « J'ignore ce que tu as à l'esprit, mais je vais te donner un conseil. Ne te frotte pas à Dalt. Il n'est déjà pas très commode en temps normal, et tout laisse supposer qu'il a désormais l'esprit dérangé. Alors, reste loin de lui. »

Je hochai la tête et me levai.

« Tu pars ?

— Exact.

— Laisse-moi l'échelle.
— Elle est à toi.
— Que vas-tu leur dire en Ambre ?
— Rien – pour l'instant. Hé ! tu veux que je t'apporte un peu de nourriture avant mon départ ? Ça t'évitera un voyage.
— Ouais. Bonne idée. Pendant que tu y es, prends aussi une bouteille de vin. »

Je gagnai la réserve et en revins avec un chargement de victuailles et le sac de couchage.

J'avais gravi quelques échelons, quand je m'immobilisai.
« Tu n'as pas encore une opinion bien arrêtée sur la façon de procéder, n'est-ce pas ?

— N'en sois pas si certain », rétorqua-t-il avec un sourire.

Arrivé en haut de l'échelle, je portai le regard sur l'énorme rocher qui m'avait autrefois séparé de la liberté. J'avais un peu plus tôt envisagé de lui rendre la pareille. Je pourrais calculer le temps écoulé dans cette ombre et revenir lorsqu'il serait sur pied, l'empêchant ainsi de disparaître dans la nature. J'y avais cependant renoncé. Moins parce que je serais le seul à savoir où il se trouvait, le condamnant à périr d'inanition s'il m'arrivait malheur, que parce qu'il ne pourrait pas utiliser mon Atout pour me joindre une fois rétabli. Tel fut du moins l'argument qui me convainquit de ne pas l'emprisonner à son tour dans la caverne de cristal.

Je me penchai, m'appuyai au rocher, et le fis malgré tout rouler vers l'ouverture.

« Hé ! Merle ! Que fais-tu ?...

— Je cherche des vers pour la pêche.

— Hé ! allons ! Ne fais pas le... »

Je me mis à rire et poussai un peu plus le rocher.

« Merle !

— J'ai pensé que tu préférerais que je ferme la porte, au cas où il pleuvrait. Mais elle est trop lourde. Désolé. Et surtout, repose-toi bien. »

Je me retournai et franchis l'ouverture d'un bond. Je venais d'estimer qu'un surcroît d'adrénaline ne pourrait que hâter sa guérison.

8

Dès que mes pieds eurent repris contact avec le sol, j'allai me cacher derrière les roches qui m'avaient déjà dissimulé pendant que je cherchais une échelle en Ombre.

Je sortis ensuite une des cartes vierges de ma poche. Le temps filait. Puis je pris le crayon, et découvris que sa mine était cassée. Je dégainai mon épée et l'employai à un usage certainement pas prévu par l'armurier qui l'avait forgée.

Une minute plus tard, je posai la carte devant moi, sur une pierre plate, et ébauchai le dessin de la chambre que j'avais occupée au manoir des Treilles en faisant transiter les forces du Logrus par mes mains. Je devais me concentrer sur ce travail, insuffler dans cette esquisse tout ce que m'inspiraient ces lieux. Lorsque je m'estimai satisfait, je me redressai afin d'étudier la carte. Elle était fidèle, prête à être employée. J'ouvris mon esprit et regardai mon œuvre jusqu'au moment où elle devint réalité. Puis je m'avançai dans la chambre. Une question que j'aurais voulu poser à Luke me vint au même instant à l'esprit. Mais il était trop tard.

Je me tournai vers le lit, désormais refait, et vis une feuille de papier en partie glissée sous l'oreiller qui empêchait la brise de l'emporter. J'allai récupérer le petit bouton bleu posé sur la couverture et pris le message.

Il était rédigé en anglais et disait : METTEZ CE BOUTON EN LIEU SÛR JUSQU'AU JOUR OÙ VOUS EN AUREZ BESOIN, SI J'ÉTAIS VOUS, J'ÉVITERAIS DE LE GARDER SUR MA PERSONNE, J'ESPÈRE QUE VOUS NE VENEZ PAS DE COMMETTRE UNE ERREUR, MAIS JE SUPPOSE QUE JE SERAI RAPIDEMENT FIXÉE SUR CE POINT, À BIENTÔT.

Il ne portait pas de signature.

Faute de disposer d'une cachette sûre, j'enveloppai le bouton dans le message et glissai le tout dans ma poche. Puis j'allai prendre mon manteau dans le placard et le posai sur mon bras.

Je sortis de la pièce. Le loquet étant brisé, je laissai la porte ouverte. Je m'arrêtai dans le corridor et tendis l'oreille, mais n'entendis aucune voix, pas le moindre bruit.

Je gagnai l'escalier. Ce fut seulement lorsque j'atteignis le bas des marches que je la vis, si grande était l'immobilité qu'elle observait, assise à côté d'une fenêtre à ma droite. Sur la petite table placée près d'elle se trouvait un plateau avec des biscuits, du fromage, une bouteille et un verre à pied.

« Merlin ! fit-elle en se levant à demi. Les serviteurs m'ont appris que vous étiez ici, mais c'est vainement que je vous ai cherché.

— J'ai dû m'absenter, dis-je en descendant la dernière marche pour la rejoindre. Comment vous sentez-vous ?

— Que... que savez-vous, sur ce qui vient de m'arriver ?

— Je présume que vous ne gardez aucun souvenir des événements de ces deux derniers jours.

— Vous avez raison. Vous ne vous asseyez pas ? »

Elle désigna le fauteuil inoccupé, de l'autre côté de la petite table.

« Veuillez vous joindre à moi. » Elle désigna le plateau. « Et permettez-moi de vous offrir du vin.

— Volontiers », répondis-je, bien que ce fût du blanc.

Vinta se leva et gagna un placard situé de l'autre côté de la pièce. Elle l'ouvrit et y prit un verre qu'elle vint poser près de ma main, après y avoir versé une généreuse rasade de Pisse de Bayle. Une pensée rassurante me vint à l'esprit : peut-être gardaient-ils les meilleurs blancs pour leur consommation personnelle.

« Que pouvez-vous m'apprendre sur mon évanouissement ? s'enquit-elle. J'étais en Ambre lorsque je me suis brusquement retrouvée ici et ai appris que plusieurs jours venaient de s'écouler.

— Oui, dis-je en prenant un biscuit sec et un bout de fromage. Quand avez-vous repris connaissance ?

— Ce matin.

— Vous n’avez aucune inquiétude à avoir désormais. Ces choses ne laissent aucune séquelle.

— Mais... que s’est-il passé ?

— Ce n’est pas une maladie bien grave, rassurez-vous, dis-je avant de goûter au vin.

— Elle semble en tout cas moins naturelle qu’un simple rhume.

— Peut-être contient-elle effectivement un soupçon de sorcellerie. On ne sait jamais ce que peuvent apporter les vents qui soufflent d’Ombre. Mais la plupart des personnes de ma connaissance qui ont été victimes du même mal se portent désormais comme des charmes. »

Ses sourcils se froncèrent. « C’est cependant très étrange. »

Je repris des biscuits et bus une autre gorgée de vin. Les Bayle gardaient effectivement leurs meilleurs blancs pour leur consommation personnelle.

« Il n’y a vraiment pas de quoi s’inquiéter », répétais-je.

Elle sourit. « Je vous crois. Mais que faites-vous ici ?

— Une halte, sur la route d’Ambre. Je reviens de loin. Ce qui me rappelle... Puis-je vous emprunter une monture ?

— Certainement. Quand comptez-vous repartir ?

— Dès que je disposerai d’un cheval. »

Elle se leva. « Je n’avais pas conscience que vous étiez pressé. Je vais vous conduire immédiatement aux écuries.

— Merci. »

Avant de la suivre, je bus d’un trait le reste de vin et pris deux biscuits ainsi qu’un autre bout de fromage, tout en me demandant où pouvait désormais dériver la petite nappe de brume bleutée.

Après qu’elle m’eut choisi une bonne monture, en me demandant de la laisser à leur écurie d’Ambre, je la sellai et la harnachai. Il s’agissait d’un cheval gris baptisé Fumée. J’enfilai mon manteau et serrai les mains de Vinta.

« Merci pour votre hospitalité, dis-je. Même si vous ne vous souvenez pas me l’avoir accordée.

— Avant de me faire vos adieux, contournez le manoir jusqu’à la porte de la cuisine donnant sur la terrasse. Je vous remettrai de l’eau et un peu de nourriture pour la route.

J'espère que nous n'avons pas fait de folies dont je ne garderais aucun souvenir ?

— Un gentilhomme a pour principe de ne jamais parler de ces choses. »

Elle rit et me donna une tape sur l'épaule. « Je compte sur vous pour passer me voir lorsque je serai en Ambre, et pour me rafraîchir la mémoire. »

Je pris deux fontes, un sac de nourriture pour Fumée et une longueur de longe. Puis je fis sortir le cheval pendant que Vinta regagnait la demeure. Je me mis finalement en selle et m'éloignai au trot, accompagné par quelques chiens d'humeur folâtre. Je contournai le manoir par le plus long chemin, serrai la bride à ma monture et mis pied à terre près de la cuisine. J'étudiai la terrasse, en regrettant de ne pas disposer d'un lieu semblable où venir m'asseoir chaque matin pour prendre mon café. Mais peut-être était-ce la compagnie dont j'avais bénéficié qui rendait ce cadre si agréable à mes yeux.

Un peu plus tard, la porte s'ouvrit sur Vinta qui vint me remettre un paquet et un flasque. Alors que j'attachais ces vivres à l'arçon de la selle, elle me demanda : « Pourriez-vous dire à mon père que je rentrerai dans quelques jours ? Précisez-lui que je me suis rendue à la campagne parce que je ne me sentais pas très bien, mais que tout va mieux à présent.

— Avec plaisir.

— J'ignore les raisons de votre visite, mais si elles relèvent de la politique ou de l'intrigue de palais, je préfère ne pas les connaître.

— Entendu.

— Au fait, si une servante avait apporté une collation à un grand homme roux paraissant gravement blessé, serait-il préférable de l'oublier ?

— Je le pense.

— C'est chose faite, en ce cas. Mais j'aimerais apprendre un jour de quoi il retourne.

— Moi également, répondis-je. Nous verrons ce qu'il est possible de faire à ce sujet.

— Il ne me reste qu'à vous souhaiter d'effectuer un bon voyage.

— Merci, croyez que je m’y efforcerai. »

Je serrai sa main tendue, me détournai et me remis en selle.

« Au revoir.

— Nous nous reverrons en Ambre », me dit-elle.

Je fis le tour du manoir jusqu’aux écuries, puis me dirigeai vers le chemin que nous avions emprunté la veille. Derrière moi, un chien se mit à hurler et un de ses congénères ne tarda guère à se joindre à lui. La brise soufflait du sud et charriait les feuilles mortes. J’étais impatient de me trouver sur la route, loin de ce manoir. J’apprécie la solitude, car c’est dans l’isolement que mes pensées sont les plus limpides. Or, j’avais un grand nombre de sujets de réflexion.

Je me dirigeai vers le nord-ouest. Une dizaine de minutes plus tard, j’atteignis le chemin de terre que nous avions croisé au cours de notre promenade. Je l’empruntai en direction de l’ouest, jusqu’au croisement où la borne m’indiqua qu’Ambre se trouvait droit devant. Je poursuivis mon chemin.

Il s’agissait d’une route de terre jaunâtre que les roues de nombreux chariots avaient creusée d’ornières. Elle suivait les ondulations du terrain et était bordée de quelques arbres et de champs en jachère délimités par des murets de pierre. Devant moi, dans le lointain, se dressaient les silhouettes des montagnes qui surplombaient la région forestière que j’atteindrais sous peu. Fumée avançait à une allure modérée, et je laissai mon esprit analyser les événements de ces derniers jours.

Que j’aie un ennemi ne faisait aucun doute. Luke m’avait affirmé que ce n’était plus lui, et était presque parvenu à m’en convaincre. Il n’avait pas été contraint de s’adresser à moi pour se faire soigner, comme Vinta et lui me l’avaient d’ailleurs fait remarquer. Il aurait pu gagner seul la caverne de cristal ou tout autre refuge. Quant à réclamer mon aide pour secourir Jasra, cela aurait pu attendre. J’étais presque certain qu’il souhaitait simplement se mettre en bons termes avec moi, et rapidement, parce que j’étais l’unique intermédiaire envisageable entre lui et la Cour d’Ambre, et que sa chance l’avait abandonné. J’arrivai à la conclusion que, s’il acceptait de fournir une information d’une importance capitale, c’était afin de donner un gage de sa

bonne foi. Sans doute souhaitait-il que Random se prononçât officiellement sur son statut. Quant au plan qu'il avait pu échafauder pour délivrer sa mère, je doutais de pouvoir lui être utile. Pas alors qu'il connaissait le Donjon comme sa poche, était lui-même un sorcier et avait sur l'ombre Terre une armée de mercenaires qu'il pouvait lever à sa guise. Rien ne m'interdisait de supposer que ses étranges munitions devaient être aussi efficaces sur l'ombre du Donjon qu'en Ambre. Et, de toute façon, il aurait pu utiliser un Atout pour envoyer directement ses troupes à l'intérieur du château. En outre, investir cette place forte serait superflu – il lui suffirait d'entrer, de trouver sa mère et de repartir avec elle. Non, ma présence à ses côtés n'était pas nécessaire pour l'opération qu'il avait à l'esprit. Ce n'était probablement qu'une excuse pour retarder ses révélations, dans l'espoir que nous réfléchissions entre-temps à ce qu'il savait et voulait, et lui ferions une proposition.

Je ne rejetais pas la possibilité qu'il fût disposé à arrêter là sa vengeance, à présent qu'il avait tué Caine et satisfait à ses obligations filiales. Et il me semblait que Jasra était sa pierre d'achoppement. Tout en ignorant quelle emprise elle exerçait sur lui, il m'était venu à l'esprit que l'information à laquelle il se référait pouvait se rapporter à un moyen de la neutraliser. Nous fournir discrètement ce renseignement lui permettrait à la fois de sauver la face devant sa mère et de signer une trêve avec nous. Tentant. Mon problème consistait désormais à trouver un moyen de présenter la chose à la Cour, sans que le fait de ne pas avoir livré Luke me fit passer pour un traître. Pour cela, il me faudrait démontrer que ce que nous avions à gagner justifiait un tel investissement.

La route se rapprochait de la forêt et était à présent bordée d'un plus grand nombre d'arbres. Je franchis un pont de bois enjambant un torrent d'eau limpide, dont les murmures m'accompagnèrent ensuite pendant un bon moment. Je voyais des champs de terre brune et des granges lointaines sur ma gauche ; un chariot à l'essieu brisé sur ma droite...

Et si je me trompais sur le compte de Luke ? Avais-je à ma disposition un moyen de faire pression sur lui, de le contraindre à agir de façon à rendre mon interprétation malgré tout exacte ?

Une idée, encore imprécise, prit forme dans mon esprit. Elle ne m'enthousiasmait guère, mais j'explorai cependant les possibilités qu'elle m'ouvrait. Si elle requérait de prendre des risques et d'agir avec rapidité, elle avait également ses mérites. Je l'approfondis le plus possible, puis la laissai de côté pour reprendre le fil originel de mes pensées.

J'avais un ennemi quelque part. Et de qui s'agissait-il, si ce n'était pas Luke ? Jasra paraissait la mieux placée pour prétendre à ce titre. Elle ne m'avait pas caché les sentiments que je lui inspirais, lors de nos deux rencontres. Cette femme pouvait fort bien être à l'origine de l'embuscade tendue par les tueurs à gages dans la ruelle de la Mort. Auquel cas j'étais probablement en sécurité pour quelque temps – tant qu'elle resterait captive du nouveau maître du Donjon – à moins, naturellement, qu'elle n'eût lancé d'autres assassins sur mes traces avant sa capture. Je jugeai cela peu probable, cependant. Pourquoi cette femme aurait-elle mobilisé tant d'hommes contre moi ? Je ne tenais après tout qu'un rôle secondaire dans les événements dont elle réclamait réparation, et les tueurs à gages avaient été en nombre presque suffisant pour exécuter leur mission.

Et si ce n'était pas Jasra ? En ce cas, je courais toujours un danger. Le sorcier au masque bleu, que je supposais être Sharu Garrul, m'avait fait poursuivre par une tornade : un acte moins amical que la pluie de fleurs ayant suivi. Cette dernière le désignait également comme l'individu m'ayant adressé un envoi identique dans l'appartement de Flora, à San Francisco. Il avait alors été à l'origine de notre rencontre, ce qui signifiait qu'il avait des projets me concernant. Qu'avait-il dit, déjà ? Des propos se rapportant à la possibilité que nos buts soient à l'avenir opposés. Je trouvais rétrospectivement ses dires pleins d'intérêt, car je voyais désormais poindre la possibilité d'une telle situation.

Mais était-ce ce même Sharu Garrul qui avait dépêché les assassins ? Bien qu'il connût apparemment fort bien les cristaux bleus dont les tueurs s'étaient servis pour venir jusqu'à moi – le bouton se trouvant dans ma poche m'en apportait la preuve –, je ne pensais pas que cette attaque portait sa signature. Tout

d'abord, parce que nos buts n'étaient pas encore opposés, et ensuite parce qu'une agression de ce genre ne correspondait guère au style d'un maître des éléments énigmatique et amateur de fleurs. Je pouvais naturellement me tromper, mais j'estimais que tout affrontement avec ce personnage serait plus proche d'un duel de sorciers que d'un duel à l'arme blanche.

À proximité de la forêt, les champs cédèrent la place à une contrée inculte. Le crépuscule avait déjà pénétré sous les frondaisons. Ce bois ne me paraissait pas aussi touffu et ancien que ceux d'Arden, cependant. De loin, j'avais noté de nombreuses percées dans ses hauteurs. La route était toujours large et bien entretenue. Je serrai mon manteau autour de moi en pénétrant dans la fraîcheur des ombres. La route semblait sans embûches et je n'étais pas pressé. J'avais encore trop de pensées à approfondir...

Si seulement j'étais parvenu à apprendre plus de choses sur cette entité mystérieuse, sans nom, qui avait durant un temps occupé le corps de Vinta ! Je n'avais pas la moindre idée de sa véritable nature, mais la considérais malgré tout plus féminine que masculine, bien qu'elle eût également été George Hansen et Dan Martinez. Cette impression était peut-être attribuable au fait que nous avions couché ensemble, lorsqu'elle avait eu les traits de Meg Devlin. Difficile à dire. Mais j'avais également connu Gail, et la féminité de ma dame du Lac était indiscutable...

Suffit ! Je devais me pencher sur des questions d'une plus grande importance. Par exemple, la raison pour laquelle elle s'attachait à mes pas en affirmant qu'elle voulait me protéger. Si j'étais sensible à une telle sollicitude, je n'avais toujours pas la moindre idée de ses motivations.

Mais ces dernières étaient également secondaires à mes yeux. La raison pour laquelle elle voulait assurer ma protection la concernait. L'important était de savoir contre *quoi* elle estimait qu'il fallait me protéger. Elle devait avoir une idée bien précise sur ce point, mais n'avait pas laissé échapper le moindre indice en ce domaine.

Était-ce lui, l'ennemi ? Mon véritable adversaire était-il également celui de Vinta ?

Je tentai de me remémorer tout ce que je savais, ou avais déduit, sur son compte.

Il existe une étrange créature qui prend parfois l'apparence d'une petite nappe de brume bleutée. Elle est capable de venir directement vers moi à travers Ombre et peut s'emparer d'un corps humain en effaçant totalement sa personnalité. Elle est restée près de moi pendant un grand nombre d'années sans que je prenne conscience de sa présence. Sa première incarnation serait, que je sache, l'ancienne petite amie de Luke. Gail.

Pourquoi Gail ? Si c'était moi qu'elle voulait protéger, pour quelle raison avait-elle jeté son dévolu sur cette fille et non sur une de celles que je fréquentais ? Pourquoi pas Julia ? Mais non. Elle avait choisi Gail. Parce que Luke représentait alors une menace, et qu'elle souhaitait pouvoir le surveiller de plus près ? Mais elle l'avait laissé perpétrer quelques-unes des tentatives d'assassinat dont je faisais l'objet. Et Jasra ? Elle admettait avoir su que Jasra était à l'origine des derniers attentats. Pourquoi n'avait-elle pas tout simplement éliminé mes adversaires ? Elle aurait pu s'emparer de Luke et se jeter devant une voiture arrivant à vive allure, quitter son cadavre, puis aller jouer le même tour à Jasra. Elle n'avait pas peur de mourir dans le corps d'un de ses hôtes. Elle m'en avait apporté la preuve à deux reprises.

Mais peut-être savait-elle que toutes leurs tentatives étaient vouées à l'échec. Pouvait-elle avoir saboté la bombe postale ? Était-elle à l'origine de mes prémonitions, le matin où les robinets de la cuisinière à gaz étaient ouverts ? Était-elle intervenue d'une manière différente chaque fois ? Il me paraissait malgré tout plus simple d'attaquer le problème à sa source et de supprimer ceux qui en voulaient à ma vie. Je savais qu'elle n'avait aucun scrupule à tuer. N'avait-elle pas ordonné à son serviteur d'achever mon dernier attaquant, dans la ruelle de la Mort ?

Que restait-il, alors ?

Deux possibilités me vinrent aussitôt à l'esprit. Elle avait pu véritablement tomber amoureuse de Luke – et préférer chercher des moyens de l'empêcher de nuire plutôt que de l'éliminer. Mais je me remémorai alors qu'elle avait assumé

l'identité de Martinez, et cette première théorie s'effondra. Elle avait tiré sur Luke au cours de cette nuit-là, près de Santa Fé. Entendu. Restait alors la seconde hypothèse : Luke ne représentait pas la véritable menace et, le trouvant sympathique, elle lui avait permis de rester en vie après qu'il eut renoncé à ses occupations traditionnelles du 30 avril. Puis une chose qui s'était produite au Nouveau-Mexique l'avait fait revenir sur sa décision. J'ignorais quoi. M'ayant suivi dans l'État de New York, elle avait occupé les corps de George Hansen et de Meg Devlin. Luke n'était plus dans la course depuis sa disparition sur la montagne. Il ne représentait plus une menace, mais mon mystérieux ange gardien ne ménageait pas pour autant ses efforts pour me joindre. Un autre danger était-il imminent ? Le péril véritable ?

J'eus beau me creuser la cervelle, je ne pus imaginer la nature de cette menace. Ne suivais-je pas une ligne de raisonnement complètement erronée ?

Elle n'était certainement pas omnisciente. Si elle avait voulu me conduire au manoir des Treilles, c'était plus pour obtenir de moi des informations que pour m'éloigner d'éventuels agresseurs. Et ce qu'elle voulait savoir était presque aussi intéressant que ce qu'elle savait déjà.

Mon esprit effectua un retour en arrière. Quelle avait été la première de ses questions ?

Je retombai mentalement sur mes pieds, là-bas, chez Bill Roth. Sous l'identité de George Hansen, elle m'avait interrogé sur un ton désinvolte et je lui avais menti ; en tant que simple voix au téléphone, elle m'avait fait la même demande et j'avais nié ; sous l'apparence de Meg Devlin, dans un lit, elle avait finalement obtenu de moi une réponse sincère.

Je lui avais dit que ma mère s'appelait Dara, ce qui semblait lui avoir délié la langue. Elle m'avait mis en garde contre Luke, et sans doute m'eût-elle fait bien des révélations si le mari de l'authentique Meg Devlin n'était rentré à l'improviste, interrompant notre conversation.

De quoi était-ce la clé ? Cela se rapportait à mes origines, à la Cour du Chaos, à laquelle elle n'avait cependant jamais fait la moindre allusion. Je jugeai malgré tout ce détail important.

J'avais l'impression de connaître déjà la réponse. Je savais cependant que cette dernière n'accepterait de sortir de mon subconscient que lorsque j'aurais formulé correctement la question.

Suffit ! Je ne pouvais aller plus loin dans cette voie. De savoir qu'elle connaissait mes liens de parenté avec les Cours ne m'avancait guère. Elle connaissait aussi mes liens de parenté avec Ambre, et je ne parvenais pas à trouver la place qu'occupaient ces éléments.

Aussi décidai-je de ne pas approfondir plus longtemps cette énigme et de remettre son étude à plus tard. J'avais bien d'autres sujets de réflexion. Au moins aurais-je des questions bien précises à lui poser lors de notre prochaine rencontre. J'étais certain que nous nous reverrions.

Puis une autre pensée me vint à l'esprit. Si elle avait effectivement tenu son rôle d'ange gardien, cela s'était passé dans les coulisses. Elle m'avait fourni un bon nombre d'informations, que je supposais véridiques mais que je ne pouvais vérifier. Du jour où elle m'avait téléphoné, dans l'État de New York, jusqu'à la nuit où elle avait donné l'ordre à son serviteur d'éliminer l'unique source d'informations à ma disposition, dans cette venelle d'Ambre, elle m'avait apporté plus d'embêtements que d'aide. Il était donc logique de supposer qu'elle réapparaîtrait au moment le plus inopportun pour m'embarrasser de son assistance.

C'est pourquoi je consacrai l'heure suivante à réfléchir sur la nature d'une créature capable de s'emparer du corps d'une personne et de le contrôler, plutôt qu'à chercher des arguments à présenter à Random. Le nombre de méthodes permettant de parvenir à un tel résultat me paraissait limité, et je le réduisis encore en faisant entrer en ligne de compte tout ce que je savais sur elle, grâce à des méthodes d'analyse que mon oncle m'avait enseignées. Lorsque je pensai être parvenu à mes fins, je repris tout au commencement et cherchai quelles forces elle devait employer.

Les ayant trouvées, je me forçai un chemin dans leurs vibrations. L'emploi de l'énergie à l'état brut, bien que spectaculaire, représente du gaspillage et épuise celui qui la met

en œuvre, sans mentionner son barbarisme esthétique. Il est préférable de s'y préparer.

J'alignai les signatures verbales et les assemblai sous forme de sortilège. Suhuy eût probablement été plus rapide que moi, mais il existe en ce domaine un point où le choc en retour est amoindri et je devais le placer de façon que l'enchantement ait le maximum d'efficacité si ma supposition était correcte dans ses grandes lignes. C'est pourquoi j'assemblai et réassemblai les mots. Cette incantation était longue – trop longue pour qu'il fût possible de la réciter entièrement si le temps pressait, ce qui serait probablement le cas. Je l'étudiai longuement et parvins à la conclusion que trois clés suffiraient pour la maintenir assemblée, tout en ayant conscience que quatre auraient été préférables.

Je convoquai le Logrus et plongeai ma langue dans ses structures mouvantes. Puis je psalmodiai l'incantation, avec lenteur et en articulant soigneusement. Je ne prononçai pas les quatre mots clés que j'avais décidé d'omettre. La forêt devint totalement silencieuse pendant que mes paroles y résonnaient. Le charme flottait devant moi, tel un papillon mutilé captif dans le filet synesthésique de ma vision personnelle du Logrus, désormais prêt à se manifester dès que je révoquerais et à se libérer dès que je prononcerais les quatre paroles manquantes.

Finalement, je chassai la vision et sentis ma langue se détendre. À présent, cette pseudo-Vinta n'était plus la seule à réserver de mauvaises surprises.

Je m'arrêtai pour boire un peu d'eau. Le ciel s'était assombri et j'entendais à nouveau les murmures de la forêt. Je me demandai s'il avait été possible de joindre Fiona ou Bleys, et ce que pouvait faire Bill en Ambre. J'écoutais s'entrechoquer les branches des arbres, quand j'eus brusquement l'impression d'être observé. Il ne s'agissait pas de cet examen impersonnel auquel on est soumis lors d'un contact par Atout, mais de la caresse de deux yeux rivés sur moi. Je frissonnai. J'avais trop longuement pensé à mes ennemis...

Je m'assurai que mon épée jouait librement dans son fourreau et repartis. La nuit allait tomber et il me restait à couvrir plus de milles que je n'en avais déjà parcourus.

Je continuai mon voyage en restant sur mes gardes, mais je ne notai rien d'inquiétant. M'étais-je trompé sur le compte de Jasra, de Sharu ou même de Luke ? D'autres spadassins étaient-ils déjà sur mes traces ? À intervalle régulier, je serrais la bride à ma monture et restais en selle pour tendre l'oreille. Mais je n'entendis aucun son anormal au cours de ces brèves haltes, pas le moindre bruit de poursuite. Je ne pouvais cependant oublier la présence du bouton bleu dans ma poche. Agissait-il tel un phare, pour quelque émissaire redoutable du sorcier ? Je refusais de le jeter en raison du grand nombre d'utilisations que je pouvais lui trouver. En outre, si j'étais déjà accordé sur sa résonance – ce qui était probable –, m'en défaire à présent ne m'eût été d'aucune utilité. Une fois en Ambre, je le dissimulerais en lieu sûr avant d'essayer de me débarrasser de ses vibrations. En attendant, je ne voyais aucun intérêt à m'en défaire.

Le ciel continuait de s'assombrir, et quelques étoiles venaient d'y faire une timide apparition. Je permis à ma monture de modérer son allure, mais la route restait assez régulière et visible pour ne pas être dangereuse. J'entendis l'appel d'un hibou, loin sur ma droite, et un moment plus tard je vis sa silhouette passer entre les arbres. C'eût été une nuit fort agréable pour voyager, si je ne l'avais peuplée des spectres engendrés par mon imagination. J'aime les odeurs de l'automne et les forêts, et je décidai de brûler quelques feuilles mortes dans le feu de camp que j'allumerais plus tard, afin de pouvoir humer cette senteur âcre à nulle autre pareille.

L'air était vif et limpide. Les bruits des sabots, de nos respirations et du vent, furent les seuls sons de cette forêt jusqu'au moment où nous débusquâmes un cerf et entendîmes les bruissements décroissants de sa fuite. Quand nous traversâmes un petit pont de bois, un peu plus tard, nul troll n'apparut pour nous réclamer un droit de passage. La route obliquait vers les hauteurs et nous gravîmes ses lacets jusqu'à une éminence plus élevée. Désormais, les étoiles visibles entre les branches étaient innombrables et il n'y avait aucun nuage. L'altitude dénudait progressivement les arbres, et les conifères

devenaient plus nombreux. La morsure de la brise était plus vive.

Je fis des pauses de plus en plus fréquentes, afin de laisser Fumée se reposer, surveiller les alentours, grignoter mes victuailles. Je décidai de poursuivre ma route au moins jusqu'au lever de la lune – que je tentai de calculer en me fondant sur son apparition de l'autre nuit, après mon départ d'Ambre. Si je chevauchais jusqu'à cette heure avant d'établir mon campement, le reste du voyage jusqu'en Ambre serait très court le matin venu.

Je sentis Frakir palpiter à mon poignet. Mais, que diable, combien de fois cela s'était-il produit lorsque je conduisais une voiture sur l'ombre Terre. Un renard famélique avait pu passer dans les parages, me voir, et regretter de ne pas être un ours. Je prolongeai malgré tout cette pause plus longtemps que je n'en avais eu tout d'abord l'intention, me tenant prêt à repousser une attaque tout en tentant de ne pas le laisser paraître.

Mais rien ne se produisit, et Frakir ne renouvela pas sa mise en garde. Finalement, je repartis. J'envisageais à nouveau de forcer la main à Luke – ainsi qu'à Jasra, par la même occasion. Il était cependant trop tôt pour appeler cela un plan. Tout au plus était-ce une vague ébauche, sans le moindre détail. Plus j'y réfléchissais, plus ce projet me semblait relever de la pure folie. Mais il était extrêmement séduisant, étant donné qu'il permettrait de résoudre la plupart de mes problèmes en cas de réussite. Puis je me reprochai de n'avoir jamais créé un Atout de Bill Roth. J'éprouvais le brusque besoin de m'entretenir avec un bon conseiller juridique. J'aurais aimé pouvoir soumettre mes projets à un tiers avant de passer aux actes. La nuit était trop sombre pour me permettre de dessiner, cependant – et voir Bill pouvait attendre. En vérité, j'aurais simplement voulu lui parler, l'informer des derniers rebondissements de cette histoire, et connaître le point de vue d'une personne ne s'y trouvant pas directement mêlée.

Frakir n'émit nul autre avertissement pendant l'heure suivante. La route redescendait en pente douce et nous traversâmes une zone abritée du vent, où l'odeur des pins était plus accentuée. Je laissai mes pensées vagabonder et passer des

sorciers aux fleurs, de la Roue spectrale à une entité qui avait récemment occupé le corps de Vinta Bayle. Les sujets de réflexion ne manquaient pas, et certains avaient des origines fort lointaines...

Bien des haltes plus tard, alors que le clair de lune perçait le feuillage derrière moi, je décidai de chercher un endroit où dormir. Je laissai Fumée boire au torrent suivant. Un quart d'heure plus tard, je crus entrevoir une clairière correspondant à mes désirs, loin sur la droite, et quittai la route pour aller la voir de plus près.

Ce lieu convenait moins à un campement que je ne l'avais tout d'abord pensé, et je m'enfonçai plus profondément dans le bois, jusqu'à une autre clairière qui me parut plus conforme à ce que je cherchais. Je mis pied à terre, dessellai Fumée et lui mis sa longe, puis le pansai avec sa couverture et lui donnai à manger. Ensuite, j'utilisai la pointe de mon épée pour dégager un cercle sur le sol, creusai un trou en son centre et y préparai un feu. Cédant à la paresse, j'utilisai un charme pour allumer les brindilles puis jetai dans les flammes quelques poignées de feuilles mortes afin de tenir la promesse que je m'étais faite un peu plus tôt.

Je m'assis sur mon manteau, adossé à un arbre, pour manger un sandwich au fromage, boire un peu d'eau, et prendre la décision de retirer mes bottes. J'avais posé mon épée sur le sol, près de moi. Mes muscles commençaient à se détendre. L'odeur du feu m'emplissait de nostalgie. Je fis griller le sandwich suivant sur ses flammes.

Je parvins à faire le vide dans mon esprit et restai assis un long moment. Graduellement, par étapes presque imperceptibles, je sentis la douce lassitude des trêves envahir les extrémités de mes membres. J'avais eu l'intention d'aller ramasser des brindilles avant de prendre mes aises, mais jugeais désormais cela superflu. La fraîcheur était supportable et ce feu avait pour utilité principale de me tenir compagnie.

Je me levai, cependant, et pénétrai dans le bois. Si j'effectuai une longue reconnaissance des lieux, je dois avouer que ce fut avant tout pour aller satisfaire des besoins naturels. J'interrompis mon circuit en croyant entrevoir un point de

clarté papillotante, loin au nord-est. Un autre feu de camp ? Le reflet de la lune dans une mare ? Une torche ? Je n'avais fait que l'entrevoir et ne pouvais le retrouver. Je tournai la tête de tous côtés, revins sur mes pas et m'avançai de quelques mètres dans cette direction. Vainement.

Cependant, il n'était pas dans mes intentions de pourchasser un feu follet et de passer la majeure partie de la nuit à battre les fourrés. Je regagnai mon campement, tout en scrutant les bois sous des angles différents. Je fis le tour de la clairière puis m'allongeai. Le feu mourait déjà, et je décidai de le laisser s'éteindre. Je m'enveloppai dans mon manteau et écoutai les murmures du vent.

Le sommeil me gagna rapidement. J'ignore cependant combien de temps il dura. Je ne fis aucun rêve dont je puisse me souvenir.

Je fus réveillé par les pulsations frénétiques de Frakir et me tournai en entrouvrant à peine mes paupières, comme si je dormais toujours, afin de rapprocher ma main droite de la poignée de mon épée. Je continuai de respirer lentement. J'entendais et sentais que le vent s'était levé, et je notai qu'il avait attisé les braises et fait renaître quelques flammes. Cependant, je ne vis personne. Je prêtai attention aux bruits de la forêt. Seulement les plaintes du vent et les crépitements du feu.

Me lever d'un bond et me mettre en garde, alors que j'ignorais de quelle direction approchait le danger, me paraissait aussi stupide que de rester allongé pour fournir une cible immobile à mon mystérieux adversaire. D'autre part, j'avais pris soin de me coucher en tournant le dos à un gros pin aux branches basses. Il eût été extrêmement difficile pour quiconque de me prendre à revers, et encore plus de le faire sans bruit. Je supposai en conséquence que je ne risquais pas de subir une attaque imminente venant de cette direction.

Je fis pivoter imperceptiblement ma tête afin d'étudier Fumée, qui donnait des signes de nervosité. Si Frakir poursuivait ses mises en garde, ces dernières ne faisaient à présent que distraire mon attention.

Le cheval agitait ses oreilles et tournait la tête de tous côtés, naseaux dilatés. Pendant que je l'observais, je notai que quelque chose attirait son attention vers un point situé sur ma droite. Puis il s'éloigna dans la clairière, traînant sa longe derrière lui.

Un bruit différent se mêla à ceux du départ de Fumée, provenant de ma droite. Je n'entendis plus rien pendant quelques instants, puis cela se reproduisit. Des bruissements, et non des pas. Je pensai à un corps se frottant contre des branches qui protestaient faiblement.

Je dressai mentalement une carte de cette zone et relevai l'emplacement de chaque arbre et buisson, puis décidai de laisser l'inconnu qui arrivait furtivement approcher un peu plus avant de réagir. Je rejetai la possibilité de convoquer le Logrus et d'utiliser la magie pour lancer une attaque. Cela m'eût pris plus de temps que je ne pensais en avoir devant moi. En outre, d'après les réactions de Fumée et ce que j'avais pu entendre, je n'étais apparemment en présence que d'un seul individu. Je pris malgré tout la décision de préparer à la première occasion une réserve conséquente de sortilèges, tant défensifs qu'offensifs. Des charmes comparables à celui que j'avais mis en place pour me protéger du zèle de mon ange gardien. Le problème, en ce domaine, c'est que plusieurs jours de solitude sont parfois nécessaires pour préparer une panoplie de sortilèges acceptables, les mettre en œuvre, et répéter longuement leurs formules de façon à pouvoir les employer sans la moindre hésitation en cas de besoin – sans parler de leur fâcheuse tendance à s'affaiblir et perdre toute efficacité en seulement une semaine. C'est une moyenne, certains durent plus longtemps, d'autres moins, en fonction de l'énergie qu'on investit en eux et du climat magique de l'ombre où l'on se trouve. Tout cela est bien fastidieux, surtout lorsqu'on n'est pas certain d'en avoir l'utilité avant longtemps. Il est par ailleurs indiscutable que tout sorcier digne de ce nom devrait avoir constamment au moins trois sortilèges à sa disposition : un d'attaque, un de défense et un de fuite. Mais je suis d'une nature plutôt nonchalante, pour ne pas dire paresseuse, et je n'avais pas été convaincu de l'utilité de tels préparatifs jusqu'à une période récente. En outre, je n'avais guère eu de temps à leur consacrer.

Et à présent, s'il me fallait convoquer le Logrus pour me protéger, je devrais me borner à utiliser son énergie à l'état brut – une opération épuisante.

Il me suffisait de laisser encore approcher l'inconnu, pour qu'il se retrouve face à un comité d'accueil composé d'une lame d'acier et d'un lacet d'étrangleur.

Je percevais désormais une présence et entendais les légers bruissements des aiguilles de pin. Encore quelques pas, ennemi... Avance. C'est tout ce dont j'ai besoin. Que tu arrives à portée...

Il s'arrêta. J'entendais une respiration régulière, légère.

Puis il y eut un murmure : « Tu dois avoir perçu mon approche, mage. Nous avons tous des pouvoirs, et je sais quelle est la source des tiens.

— Qui êtes-vous ? » m'enquis-je tout en refermant mes doigts sur la poignée de mon épée et en roulant sur moi-même, afin de m'accroupir face aux ténèbres alors que la pointe de mon arme décrivait de petits cercles.

« Je suis ton ennemi, entendis-je. Celui dont tu pensais qu'il ne viendrait jamais à toi. »

9

Pouvoir.

Je me remémorai le jour où je m'étais tenu sur les hauteurs d'une éminence rocheuse. Fiona – qui portait des atours lavande et une ceinture d'argent – se trouvait devant moi, en un point encore plus élevé. Elle tenait un miroir et étudiait le grand arbre à travers la brume. Tout était silencieux autour de nous. Une particularité de ce lieu étouffait le moindre son. Un épais brouillard dissimulait les hauteurs de la ramure et la clarté filtrant entre les feuilles soulignait le tronc contre une autre nappe de grisaille qui flottait au-delà et s'élevait à la rencontre de la première. Une ligne lumineuse, tracée sur le sol au pied de cet arbre, s'incurvait pour aller disparaître au sein du brouillard. Loin sur ma gauche, je discernais une petite courbe également lumineuse qui émergeait de la muraille blanche pour y replonger aussitôt.

« Qu'est-ce, ma tante ? m'enquis-je. Pourquoi m'avez-vous conduit en ce lieu ?

— Tu en as entendu parler. Je voulais te le montrer. »

Je secouai la tête. « Je ne connais pas cet endroit. J'ignore complètement de quoi il s'agit.

— Viens », fit-elle, avant de descendre la pente.

Elle s'éloigna sans faire cas de la main que je lui tendais, se déplaçant avec rapidité et grâce, et nous quittâmes le terrain rocailleux pour nous rapprocher de cet arbre. Je trouvais à cet endroit un aspect vaguement familier, sans pouvoir pour autant le situer avec précision.

« Ton père, précisa-t-elle finalement. Il t'a raconté en détail son histoire. Il n'a pu passer cela sous silence. »

Un début de compréhension me vint, et je m'immobilisai.

« Cet arbre...

— Corwin a planté son bâton dans le sol avant d'entreprendre la création de la nouvelle Marelle, me dit-elle. Le bois était vert. Il a pris racine. »

Il me semblait percevoir de légères vibrations sous mes pieds.

Fiona tourna le dos à la scène, leva la glace à main et l'inclina de façon à étudier les lieux par-dessus son épaule.

« Oui, dit-elle, un long moment plus tard. Regarde à ton tour, comme je viens de le faire. » Elle me tendit le miroir.

Je le pris, le levai, réglai son angle et regardai.

L'image qu'il me renvoyait était différente de celle que voyaient mes yeux. Mon regard percevait désormais le brouillard et portait au-delà de l'arbre, me révélant la majeure partie d'une étrange Marelle dont les méandres lumineux serpentaient sur le sol, en direction de l'intérieur puis d'une sortie excentrée que dissimulait une tour de blancheur dans laquelle de petits points semblables à des étoiles paraissaient se consumer.

« Cette Marelle ne ressemble aucunement à celle d'Ambre, fis-je remarquer.

— Non. Serait-elle plus proche du Logrus ?

— Pas vraiment. Le Logrus se modifie sans cesse, mais ses passages sont anguleux, alors que ceux-ci sont principalement constitués de courbes. »

J'étudiai le labyrinthe pendant encore quelques instants, puis rendis le miroir.

« Les propriétés de cet objet sont intéressantes », commentai-je. J'en avais profité pour l'étudier également.

« Un tel charme est bien plus difficile à réaliser que tu ne le supposes sans doute, car on ne trouve pas que du brouillard en ce lieu. Regarde. »

Elle s'avança jusqu'à la bordure de la Marelle, près du grand arbre, et feignit de vouloir pénétrer dans le labyrinthe.

Son pied ne s'y était pas posé, cependant, qu'une petite décharge électrique s'élevait en crépitant à la rencontre de la chaussure. Fiona retira rapidement sa jambe.

« Cette Marelle me rejette, dit-elle. Je ne puis y pénétrer. Essaie. »

Ce que je lus dans son regard ne me plut guère, mais je m'avançai malgré tout.

« Pourquoi votre miroir ne peut-il percer la brume jusqu'au cœur de cette chose ? demandai-je brusquement.

— Plus on y pénètre, plus la résistance s'accroît. C'est là-bas qu'elle est la plus forte. Mais j'avoue ignorer les raisons de ce phénomène. »

J'hésitais encore. « Êtes-vous la seule à avoir essayé ?

— Je suis venue ici avec Bleyss une fois. Cette Marelle l'a également repoussé.

— Êtes-vous les seuls à l'avoir vue ?

— Non, Random m'a accompagnée une autre fois. Il a cependant refusé de tenter l'expérience, en arguant qu'il n'était pas dans ses intentions de faire un tel essai pour l'instant.

— Peut-être a-t-il fait preuve de sagesse. Avait-il alors la Pierre sur lui ?

— Non. Pourquoi ?

— Simple curiosité.

— Voyons comment réagit cette Marelle dans ton cas.

— Entendu. »

Je levai mon pied droit et le fis redescendre lentement vers la ligne. Je l'immobilisai à une trentaine de centimètres du sol.

« Je perçois une résistance, déclarai-je.

— Étrange. Il ne se produit aucune décharge électrique.

— Et j'avoue en être heureux », répondis-je tout en abaissant mon pied de quelques centimètres supplémentaires. « Rien à faire, Fi. C'est impossible. »

Son expression trahit sa profonde déception.

« J'avais espéré que Corwin n'était pas le seul à pouvoir y pénétrer. Et qui serait mieux placé que son fils pour réussir cela ?

— Pourquoi désirez-vous que quelqu'un la traverse ? Simplement parce qu'elle existe ?

— Je suis persuadée que cette Marelle représente une menace. Il convient de l'explorer et, au besoin, de la rendre inoffensive.

— Une menace ? Pour quelle raison ?

— Pour autant que nous le sachions, Ambre et le Chaos sont les deux pôles de l'existence, parce qu'on y trouve la Marelle et le Logrus. Leurs forces se sont contrebalancées pendant des millénaires, mais je crains qu'à présent la Marelle bâtarde de ton père ne fausse cet équilibre.

— De quelle manière ?

— Il s'est toujours produit des échanges d'ondes entre Ambre et le Chaos. La chose que nous avons devant nous semble être à l'origine de certaines interférences.

— Je comparerais plutôt cette troisième Marelle à un glaçon supplémentaire lâché dans un verre d'apéritif. Les remous finiront tôt ou tard par s'apaiser.

— La situation ne se stabilise pas. Les tempêtes d'Ombre n'ont jamais été aussi nombreuses. Elles déchirent la trame de la réalité, affectent sa nature.

— Vous oubliez qu'un événement encore plus important s'est produit à la même époque. La Marelle originelle d'Ambre a été endommagée, et Oberon l'a réparée. L'onde du Chaos provoquée par son intervention s'est répandue dans la totalité d'Ombre, affectant toute chose. Mais la Marelle a résisté et tout est finalement rentré dans l'ordre. J'aurais plutôt tendance à croire que les tempêtes d'Ombre dont vous parlez en sont les contrecoups.

— Ton argument est valable. Mais si tu te trompais ?

— Je ne crois pas que ce soit le cas.

— Merle, on trouve ici une source de puissance... un pouvoir incommensurable.

— Je n'en doute pas.

— Nous nous sommes toujours efforcés de surveiller étroitement ces forces, d'essayer d'en comprendre la nature. Car elles risquent un jour de représenter une menace. Corwin ne t'a-t-il rien dit, absolument rien, sur sa Marelle et les moyens de la contrôler ?

— Non. Si ce n'est qu'il l'a créée pour remplacer l'ancienne, étant persuadé qu'Oberon ne parviendrait pas à la remettre en état...

— Si seulement nous pouvions le joindre...

— Toujours aucune nouvelle de lui ?

— Droppa affirme l'avoir vu au *Sands*, là-bas sur l'ombre Terre. Votre monde de prédilection à tous deux. Selon lui, ton père était en compagnie d'une femme très belle, et ils prenaient une consommation en écoutant un orchestre. Droppa leur a adressé un signe de la main et s'est dirigé vers eux au milieu de la foule, certain que Corwin l'avait vu. Mais lorsqu'il a atteint leur table, ils n'étaient plus là.

— Est-ce tout ?

— Oui.

— Autrement dit, pas grand-chose.

— Je sais. Si Corwin est le seul à pouvoir traverser cette maudite Marelle, et si cette dernière représente effectivement une menace, nous risquons d'avoir un jour de sérieux ennuis.

— Je vous trouve un peu alarmiste, ma tante.

— J'espère que tu as raison, Merle. Viens, nous rentrons. »

J'étudiai une dernière fois les lieux, y cherchant des impressions autant que des détails, car je voulais pouvoir dessiner un Atout afin d'y revenir. J'avais feint de sentir une résistance en baissant mon pied, car celui qui pénètre dans le labyrinthe d'une Marelle ou du Logrus ne peut pas revenir sur ses pas. Il est condamné à réussir cette épreuve ou à être détruit. Et si le mystère de cette seconde Marelle me fascinait, mes congés tiraient à leur fin et je devais retourner reprendre mes études.

Pouvoir.

Nous nous trouvions tous deux dans les profondeurs d'un bois, à l'intérieur de la Zone Noire, cette partie d'Ombre avec laquelle le Chaos fait du commerce. Nous chassions le *zhind*, un carnivore cruel aux cornes redoutables. Ma répugnance à tuer sans nécessité absolue ne me fait guère apprécier la chasse. Cependant, l'idée était de Jurt et j'avais accepté. Je considérais cela comme une occasion de me réconcilier avec mon frère, avant mon départ des Cours. En outre, nous n'étions pas des archers émérites et, compte tenu de la rapidité des *zhinds*, j'espérais qu'avec un peu de chance nous reviendrions bredouilles en nous connaissant mieux, et que nous nous

séparerions en meilleurs termes qu'au début de cette partie de chasse.

Nous fîmes une halte, après avoir perdu les traces que nous suivions, et parlâmes un moment du tir à l'arc, de la politique des Cours, d'Ombre, de la pluie et du beau temps. Depuis quelques mois déjà, Jurt se montrait plus courtois à mon égard. Il avait en outre laissé pousser ses cheveux afin de dissimuler l'emplacement autrefois occupé par son oreille gauche. Ces dernières se régénèrent difficilement. Nous passâmes sous silence notre duel et le différend qui en avait été la cause. Sachant que je sortirais bientôt de son existence, il voulait sans doute tirer un trait sur le passé afin que nous nous séparions satisfaits. Une supposition qui n'était que partiellement inexacte.

Plus tard, lorsque nous fîmes une autre halte pour prendre un repas froid, il me demanda : « Alors, qu'éprouve-t-on quand on la possède ?

— De quoi parles-tu ?

— De la puissance. La force du Logrus... le pouvoir de marcher en Ombre, d'utiliser une magie d'un niveau supérieur à celle des autres sorciers ? »

Je ne souhaitais pas entrer dans les détails, car je savais qu'il s'était apprêté à traverser le Logrus en trois occasions et avait chaque fois renoncé au tout dernier instant. La vision des squelettes de ceux ayant échoué à cette épreuve, et que Suhuy avait disposés sur le pourtour du labyrinthe, avait pu ébranler sa résolution. Jurt devait ignorer que j'étais au courant de ses deux dernières tentatives avortées, et c'est pourquoi je décidai de minimiser les conséquences de mon exploit.

« Oh ! on ne se sent pas vraiment différent, lui dis-je. Sauf lorsqu'on utilise ses pouvoirs. Et il s'agit alors d'une expérience extrêmement difficile à décrire.

— J'envisage de me soumettre sous peu à cette épreuve. J'aimerais visiter Ombre, et peut-être me trouver un royaume quelque part. Pourrais-tu me donner des conseils ? »

Je hochai la tête. « Ne regarde pas derrière toi. Ne t'arrête pas pour réfléchir. Contente-toi de marcher. »

Il rit. « Cela me fait penser aux instructions que l'on donne à un fantassin.

— C'est un peu ça, effectivement. »

Il rit à nouveau. « Allons tuer un *zhind*. »

Dans l'après-midi, nous perdîmes une piste dans un bosquet au sous-bois encombré de branches mortes. Nous entendîmes le *zhind* s'y ruer, sans pouvoir décider de la direction qu'il avait prise. Je tournai le dos à Jurt, afin de chercher des traces, quand Frakir se serra autour de mon poignet avant d'en glisser et de tomber sur le sol.

Je me penchais pour la ramasser, intrigué par son étrange conduite, lorsque j'entendis un bruit sourd au-dessus de ma tête. Je relevai, les yeux sur une flèche plantée dans l'écorce de l'arbre sous lequel je me trouvais. La distance la séparant du sol m'indiquait qu'elle m'aurait transpercé le dos si j'étais resté debout.

Je pivotai aussitôt vers Jurt, toujours accroupi. Il encochait une autre flèche à son arc.

« Ne regarde pas derrière toi, fit-il. Ne t'arrête pas pour réfléchir. Contente-toi de marcher. » Puis il rit.

Je plongeai vers lui alors qu'il levait son arme. Un meilleur archer que lui m'eût certainement tué. Je crois qu'il fut pris de panique en me voyant bondir, car il décocha sa flèche une fraction de seconde trop tôt et le trait se ficha dans le pan de ma veste de cuir sans me blesser.

Je refermai mes bras autour de ses jambes, au-dessus des genoux, et il lâcha son arc en tombant à la renverse. Il dégaina son couteau de chasse, roula de côté, et abattit la lame vers ma gorge. Je saisis son poignet de la main gauche et fus repoussé sur le dos par son mouvement pivotant. Je lançai un direct du droit vers son visage, tout en tenant le couteau éloigné de mon cou. Il bloqua mon poing et me donna un coup de genou dans les testicules.

La pointe de la lame passa à quelques centimètres de ma gorge et la souffrance qui s'éleva de mon bas-ventre draina la majeure partie de mes forces. Bien qu'ayant le souffle coupé par la douleur, je parvins à basculer sur ma hanche afin d'esquiver un autre coup de genou dirigé vers la même cible que la fois

précédente. Je bloquai alors son poignet et m'entaillai la main par la même occasion. J'exerçai ensuite une poussée du bras droit, tirai de la main gauche et roulai sur moi-même. Sa manche glissa de mes doigts. Il bascula de côté, voulut se rétablir... et hurla.

Je m'agenouillai, et le vis couché dans un enchevêtrement de branchages, immobile, à plusieurs pas de son couteau. Ses mains couvraient son visage et ses cris inarticulés évoquaient les bêlements d'un mouton qu'on égorge.

Je m'approchai afin de découvrir ce qui s'était passé, tenant Frakir prête à s'enrouler autour du cou de mon demi-frère s'il s'avérait qu'il me jouait la comédie.

Mais il ne s'agissait pas d'une ruse. Arrivé près de lui, je vis une branche morte plantée dans son œil droit. La moitié gauche de son visage était ensanglantée.

« Cesse de bouger ! lui ordonnai-je. Tu ne fais qu'aggraver ta blessure. Je dois retirer ce bout de bois.

— Ne me touche pas ! » hurla-t-il.

Puis il serra les dents et, les traits déformés par une épouvantable grimace, il saisit la branche de sa main droite et rejeta brusquement sa tête en arrière. Je détournai les yeux. Un instant plus tard, il poussa un gémissement puis s'effondra, inconscient. J'arrachai la manche gauche de ma chemise et en déchirai un morceau. Je le pliai ensuite pour confectionner une compresse que j'appliquai sur son œil crevé. Une autre bande de tissu me permit de la maintenir en place. Frakir revint se lover autour de mon poignet.

Puis je choisis l'Atout qui nous permettrait de regagner les Cours du Chaos et pris Jurt dans mes bras. Mère n'allait pas être contente.

Pouvoir.

C'était un samedi. Toute la matinée, j'avais fait du deltaplane avec Luke. Puis nous fûmes rejoints par Julia et Gail et, après avoir déjeuné, nous allâmes naviguer tout l'après-midi à bord du *Starbust*. En fin de journée, nous gagnâmes le bar-grill de la marina et j'allai chercher des bières au comptoir pendant que nous attendions nos steaks, le règlement des consommations

ayant représenté l'enjeu d'une partie de bras de fer que Luke venait de remporter.

En entendant quelqu'un déclarer à la table voisine : « Si j'avais un million de dollars, non imposables, je... » Julia avait éclaté de rire.

« Que trouves-tu de si drôle ? lui demandai-je.

— Sa liste de souhaits. Je voudrais une penderie pleine de robes portant la griffe des plus grands couturiers et les bijoux qui les complètent. Une belle demeure où installer cette penderie, dans un endroit où je serais une personnalité importante... »

Luke sourit. « Il me semble noter que tu t'écartes du sujet et passes de l'argent au pouvoir.

— Possible. Mais quelle est la différence ?

— L'argent permet d'acheter des choses. Le pouvoir les provoque. Si tu as un jour le choix, opte pour ce dernier. »

La perpétuelle esquisse de sourire de Gail s'estompa, et elle arbora une expression empreinte de gravité.

« Je ne crois pas que le pouvoir soit une fin en soi, dit-elle. On ne doit l'utiliser que pour parvenir à certains buts. »

Rire de Julia. « Qu'as-tu à reprocher au fait d'imposer sa puissance ? C'est certainement très agréable.

— Tant qu'il n'y a pas conflit avec une puissance plus grande que la sienne, intervint Luke.

— Alors il faut voir grand.

— C'est faux, déclara Gail. Nous avons des devoirs, et ces derniers passent avant tout. »

Luke l'étudia, puis hocha la tête.

« La moralité n'entre pas en ligne de compte, fit Julia.

— Oh ! si, rétorqua Luke.

— Je ne partage pas cette opinion. »

Il haussa les épaules.

« Julia a raison », déclara brusquement Gail. « Devoir et moralité sont deux choses différentes.

— Lorsqu'on a un devoir, que l'on doit absolument accomplir quelque chose – pour une question d'honneur, par exemple –, le devoir acquiert un statut moral », dit Luke.

Julia le regarda, avant de se tourner vers Gail. « Dois-je en conclure que nous sommes tombés d'accord, pour une fois ?

— Non, je ne crois pas, répondit Luke.

— Tu parles d'un code personnel sans le moindre rapport avec la moralité prise dans son sens conventionnel, déclara Gail.

— Exact, approuva Luke.

— En ce cas, il ne peut s'agir de moralité véritable. Seulement de devoir.

— Tu as raison en ce qui concerne ce dernier. Mais il possède sa propre moralité.

— La moralité est fonction des valeurs d'une civilisation.

— Ce qu'on appelle la civilisation est un leurre. Ce mot désigne simplement l'art de vivre en société.

— Entendu. D'une culture, alors.

— Les valeurs culturelles sont toutes relatives, fit Luke en souriant. Et les miennes me donnent raison.

— Quelles sont leurs origines ? s'enquit Gail en l'étudiant attentivement.

— Il serait préférable de ne pas quitter le domaine de l'absolu et de la philosophie, d'accord ?

— En ce cas, il vaudrait mieux laisser la moralité de côté et s'en tenir au devoir.

— Il me semble que tout le monde a oublié le pouvoir, intervint Julia.

— Il est inclus dans le reste, quelque part », déclarai-je.

Brusquement, Gail parut perplexe, comme si notre discussion n'avait pas déjà eu lieu un millier de fois, sous autant de formes différentes, et avait véritablement servi de ferment à une pensée originale.

« Ce sont deux choses totalement différentes, fit-elle lentement. Mais laquelle est la plus importante ?

— Aucune. Ça revient au même, fit Luke.

— Je ne le pense pas, rétorqua Julia. Cependant, il me semble qu'on peut nettement définir le devoir, alors que la moralité relève d'un choix personnel. C'est pourquoi je dirais que cette dernière est plus importante, si je devais faire un choix.

— Je préfère les choses bien nettes », déclara Gail.

Luke but sa bière puis émit un rot discret. « Merde ! Nous n'avons pas de cours de philo avant mardi. Profitons du week-end, bon sang. Qui remportera la prochaine manche, Merle ? »

Je fis reposer mon coude gauche sur la table et lui présentai ma paume.

Pendant que nos muscles se bandaient et que la tension montait entre nous, il me demanda sans desserrer les dents : « J'étais dans le vrai, n'est-ce pas ?

— Absolument », lui répondis-je une fraction de seconde avant que son poignet n'entrât en contact avec le plateau de la table.

Pouvoir.

Je pris mon courrier dans la petite boîte aux lettres de l'entrée de l'immeuble et le triai tout en montant vers mon appartement. Il y avait deux factures, quelques prospectus, et une grosse enveloppe sur laquelle l'expéditeur avait omis d'écrire son nom et son adresse.

Après avoir refermé la porte derrière moi, je fis glisser mes clés dans ma poche et lâchai mon attaché-case sur un fauteuil.

Je me dirigeais vers le canapé, quand le téléphone sonna dans la cuisine.

Je jetai le courrier sur la table basse et gagnai l'autre pièce. Le souffle de la déflagration m'aurait peut-être fait tomber si je n'avais effectué un plongeon à l'instant même où elle se produisait. Mon crâne entra en collision avec un des pieds de la table de la cuisine. Si je fus quelque peu étourdi par l'impact, je n'eus aucune blessure à déplorer par ailleurs. Tous les dégâts s'étaient produits derrière la cloison. Le temps de me relever, le téléphone avait cessé de sonner.

Je savais déjà qu'il existait un grand nombre de méthodes plus simples pour se débarrasser des prospectus trouvés dans une boîte aux lettres, mais je m'interrogerais longtemps sur l'identité de la personne qui m'avait téléphoné au moment opportun.

Je me remémorais parfois le premier attentat de cette longue série : le camion qui s'était rué sur moi. Je n'avais fait qu'entrevoir le visage du conducteur avant de m'écarter du

passage du véhicule – amorphe, privé d'expression, comme si cet homme était déjà mort, hypnotisé, drogué ou possédé. J'avais l'impression que n'importe lequel des termes précités devait convenir, et peut-être plusieurs.

Puis il y avait eu la nuit des voleurs. Ces hommes m'avaient attaqué sans dire un mot. Une fois l'incident clos, alors que je m'éloignais des lieux de l'agression, j'avais lancé un regard par-dessus mon épaule et cru entrevoir une silhouette dans l'ombre d'une porte, plus loin dans la rue – une sage précaution, compte tenu de ce qui venait de se passer. J'hésitai en pensant qu'il pouvait s'agir de la personne ayant commandité cette attaque. Cependant, l'inconnu se trouvait trop loin de moi pour qu'il pût me décrire fidèlement. Si je revenais sur mes pas et qu'il s'agissait d'un passant innocent, ce dernier deviendrait un témoin capable de m'identifier. C'était naturellement un cas de légitime défense ne prêtant pas à controverses, mais je m'abstins malgré tout d'aller vers lui en pensant aux nombreux tracas que me vaudrait peut-être sa déposition. Un autre 30 avril plein d'intérêt.

Le jour du fusil. Deux coups de feu avaient été tirés alors que je suivais une rue d'un pas rapide. Les balles me ratèrent et allèrent se loger dans la façade d'un immeuble se trouvant sur ma gauche, faisant voler des éclats de brique. Je n'entendis pas de troisième coup de feu, mais un petit bruit sec et un grondement provenant d'un bâtiment situé de l'autre côté de la rue. Au troisième étage, une fenêtre était ouverte.

Je traversai la chaussée. La porte d'entrée du vieil immeuble d'habitation était verrouillée, mais je l'ouvris sans perdre de temps en raffinements. Je trouvai l'escalier et gravis ses marches quatre à quatre. Arrivé devant une porte qui devait donner dans l'appartement que j'avais remarqué, je décidai d'essayer une méthode classique pour l'ouvrir. Elle s'avéra efficace. La porte n'était pas fermée à clé.

Je me collai à la paroi et poussai le battant sur une pièce sans meubles ni occupants. M'étais-je trompé ? Puis je notai que la fenêtre correspondante de l'immeuble d'en face était elle aussi ouverte et je vis quelque chose sur le sol. J'entrai et refermai la porte derrière moi.

Les marques visibles sur la crosse du fusil brisé abandonné dans l'angle de la pièce m'indiquaient que cette arme avait été abattue avec force sur un des radiateurs avant d'être jetée. Puis je notai autre chose sur le parquet : des taches humides et rouges. Pas grand-chose, seulement quelques gouttes.

Je fouillai rapidement cet appartement. Il était exigü. La fenêtre de l'unique chambre était également ouverte, et je la gagnai. L'escalier de secours se trouvant juste au-delà me parut représenter une issue idéale. Mais si je voyais quelques autres gouttes de sang sur ses marches de métal noir, c'était tout. Il n'y avait personne nulle part.

Pouvoir. De tuer. De protéger. Luke, Jasra, Gail, Qui était responsable de quoi ?

Plus j'y réfléchissais plus je pensais que mon ange gardien m'avait probablement également téléphoné le matin où les brûleurs de la gazinière étaient ouverts. Était-ce cette sonnerie qui m'avait réveillé et fait prendre conscience d'un danger ? Chaque fois que je me remémorais ces attentats, l'emphase s'atténuait et je les considérais sous un jour différent. Selon Luke et la pseudo-Vinta, je n'avais pas couru de dangers véritables lors des derniers épisodes de la série, mais j'estimais toujours que n'importe laquelle de ces attaques aurait pu me coûter la vie. À qui devais-je adresser des reproches ? À l'assassin, ou à mon sauveur qui ne me sauvait que de justesse ? Qui était l'un, et qui était l'autre ? Je n'avais pas oublié à quel point l'histoire de mon père avait été embrouillée par ce maudit accident d'automobile qui lui avait valu de se retrouver dans l'équivalent du château de *L'Année dernière à Marienbad*. Cependant, ce qu'il avait vécu était relativement simple, comparé à tout ce qui s'abattait sur moi. Au moins avait-il su ce qu'il convenait de faire dans la plupart des cas. S'agissait-il d'une malédiction héréditaire nous condamnant à être, jusqu'à la fin des temps, les cibles d'obscur machinations ?

Pouvoir.

Je me remémorai la dernière leçon de mon oncle Suhuy. Après que j'eus traversé le Logrus, il avait consacré un certain temps à m'enseigner des choses que je n'aurais pu apprendre

plus tôt. Vint le jour où je crus mon apprentissage terminé. J'avais été confirmé dans les Arts et connaissais toutes leurs bases. Je venais d'achever mes préparatifs pour mon voyage jusqu'à l'ombre Terre, quand Suhuy m'envoya chercher un beau matin. Il me vint aussitôt à l'esprit qu'il devait vouloir me faire ses adieux et me donner quelques derniers conseils.

C'était un homme aux cheveux blancs et au dos légèrement voûté, qui utilisait certains jours une canne. Celui-là, par exemple. Il avait enfilé son cafetan jaune, qui était à mes yeux plus une tenue de travail que de sortie.

« Es-tu prêt pour un court voyage ? s'enquit-il.

— Il risque en fait d'être assez long, répondis-je. Mais j'ai pratiquement terminé mes préparatifs.

— Non. Ce n'est pas de ce voyage que je voulais parler.

— Oh ! Vous avez l'intention de m'emmener quelque part ?

— Viens », dit-il.

Je le suivis, et les ombres s'ouvrirent devant nous. Nous traversâmes des contrées désolées, pour atteindre finalement des lieux où n'existait pas la moindre trace de vie. De la roche noire stérile nous cernait, nue sous la clarté cuivrée d'un vieux soleil moribond. Ce dernier monde était sec et glacial. Je ne pus m'empêcher de frissonner lorsque nous nous arrê tâmes et que je regardai autour de nous.

J'attendis, curieux de découvrir ce qu'il avait à l'esprit. Mais un long moment s'écoula avant qu'il ne prit la parole. Il paraissait avoir oublié ma présence et se contentait d'observer pensivement le morne paysage.

« Je t'ai enseigné comment prendre les routes d'Ombre, me dit-il finalement, ainsi que la composition des formules magiques et leurs principes. »

Je ne dis rien. Sa déclaration ne semblait pas justifier un commentaire.

« Tu sais désormais certaines choses sur le pouvoir. Tu peux le puiser dans le Signe du Chaos, le Logrus, et l'utiliser de diverses façons. »

Il porta finalement le regard sur moi, et je lui adressai un hochement de tête.

« Je crois savoir que ceux qui portent en eux la Marelle, le signe de l'Ordre, parviennent aux mêmes résultats par des méthodes qui sont peut-être comparables. C'est une chose que j'ignore, étant donné que je ne suis pas un initié de la Marelle. Je doute d'ailleurs que l'esprit humain soit suffisamment vaste pour pouvoir englober la connaissance des deux. Mais tu dois savoir qu'il existe une autre source de pouvoir, à l'opposé de la nôtre.

— Je le sais, dis-je en estimant qu'il devait attendre une réponse.

— Cependant, tu peux utiliser une force que ceux d'Ambre n'ont pas à leur disposition. Regarde ! »

Sa dernière parole ne signifiait pas que je devais simplement porter les yeux sur sa personne, alors qu'il posait sa canne contre un rocher et tendait ses bras devant lui. Il venait de me demander de dresser le Logrus devant moi, afin de pouvoir observer ce qu'il faisait dans l'invisible. Aussi le suscitai-je et m'en servis-je pour l'observer.

Ce qui était en suspension devant Suhuy devint une extension de ma vision, étirée et déformée. Je vis et je sentis ses mains se joindre au Logrus et étendre deux de ses membres déchiquetés dans le lointain, jusqu'à un rocher se trouvant au pied de la colline.

« Entre toi-même dans le Logrus et demeure passif. Reste à mes côtés et observe ce que je vais faire, mais n'interviens sous aucun prétexte.

— Je comprends », lui dis-je.

Je déplaçai mes mains au sein de la vision, cherchant à tâtons la conformité, jusqu'au moment où mes membres se fondirent dans les siens.

« Parfait, dit-il. À présent, observe ce qui se passe, à tous les niveaux. »

Quelque chose suivit en palpitant les membres qu'il contrôlait et descendit jusqu'au rocher. Ce qui se produisit ensuite me prit au dépourvu.

L'image du Logrus s'obscurcit et devint une tache d'encre en ébullition. Une épouvantable sensation de puissance disruptive s'enfla à l'intérieur de mon être, une force destructrice illimitée

qui menaçait de me terrasser et de m'emporter dans le néant serein du désordre absolu. Alors qu'une partie de mon esprit aspirait à cette sérénité, une autre réclamait en hurlant la fin de cette épreuve. Mais Suhuy contrôlait le phénomène, et je découvrais progressivement par quelles méthodes.

La roche ne fit plus qu'un avec le tourbillon, s'y fonda, et disparut. Il n'y eut ni explosion ni implosion. Je perçus seulement un grand vent glacial et fus assourdi par une épouvantable cacophonie. Puis mon oncle écarta lentement les bras et les traits de ténèbres bouillonnantes firent de même avant de s'écouler vers la zone de chaos occupant l'emplacement où s'était trouvé le rocher, creusant une longue tranchée noire à l'intérieur de laquelle je découvrais la cohabitation simultanée, paradoxale, du néant et d'une activité frénétique.

Puis Suhuy s'immobilisa, figeant la scène. Quelques instants plus tard, il s'adressa à moi.

« Je pourrais le libérer et le laisser se répandre à sa guise. Ou encore lui imposer une direction. »

Comme il n'ajoutait rien, je lui demandai : « Que se passerait-il ? Le Chaos détruirait-il tout ce qui se trouve sur son passage, jusqu'à la dévastation complète de cette ombre ? »

— Non. Il existe des facteurs limitatifs. La résistance que l'Ordre oppose au Chaos s'amplifie au fur et à mesure que ce dernier prend de l'extension. Elle atteint finalement le point d'endigement.

— Et en admettant que vous continuiez à alimenter le Chaos ?

— Il en résulterait de grands dommages.

— Et si nous conjugions nos efforts ?

— Les dégâts seraient encore plus grands. Mais ce n'est pas ce que je voulais t'apprendre. Je vais rester passif, pendant que tu contrôles à ton tour le Chaos. »

J'imposai ma volonté au signe du Logrus et repliai la ligne disruptive sur elle-même. Elle dessinait désormais un grand cercle autour de nous, telle une douve ceignant un château.

« Fais-la disparaître, à présent », m'ordonna-t-il. Je m'exécutai.

Les assauts du vent et des sons se poursuivaient, et je ne pouvais rien voir au-delà de la muraille sombre qui paraissait venir lentement vers nous, se rapprochant de toutes parts.

« Il me paraît évident que mon essai n'a pas été concluant », fis-je observer.

Suhuy eut un petit rire. « Tu as raison. Le temps que tu parviennes à stopper le phénomène, le point de non-retour a été dépassé. Le Chaos s'est libéré.

— Oh ! Il faudra combien de temps aux limitations naturelles dont vous avez parlé pour rétablir l'équilibre ?

— Tout prendra fin après que le Chaos aura totalement détruit la zone où nous sommes.

— Il se répand dans toutes les directions tout en se dirigeant vers nous ?

— C'est exact.

— Intéressant. Quelle est la masse critique ?

— Je dois te l'enseigner. Mais il serait préférable de nous rendre préalablement en lieu sûr. Cette zone disparaît. Prends ma main. »

J'obéis, et il me conduisit sur une autre ombre. Cette fois, je suscitai le Chaos et effectuai les opérations alors qu'il se bornait à tenir un rôle de simple observateur. Je ne laissai pas cette force échapper à mon contrôle.

Tout était terminé et je me redressais en tremblant, sans détacher le regard du petit cratère que je venais de créer, quand mon oncle posa sa main sur mon épaule pour me dire : « Comme tu le savais en théorie, ceci est le pouvoir qui alimente tes sortilèges. Le Chaos lui-même. Le fait de l'employer directement est dangereux mais, comme tu viens de le voir, réalisable. À présent que tu connais cela, ta formation est achevée. »

C'était impressionnant, terrifiant. Et, lorsque je tentai d'imaginer des situations pouvant justifier l'emploi d'une telle force destructrice, je comparai cela à lancer des missiles à tête thermonucléaire sur des pigeons d'argile. D'ailleurs, je ne devais trouver aucune circonstance où employer cette technique, jusqu'au jour où Victor Melman me poussa vraiment à bout.

Le pouvoir, sous toutes ses formes, variétés, importances et styles, continue de me fasciner. Il a toujours fait à tel point partie de mon existence qu'il m'est très familier, même si je doute de parvenir un jour à le comprendre pleinement.

10

« Il serait presque temps », dis-je à ce qui se tapissait dans les ombres.

Le son qui me répondit n'avait rien d'humain. Il s'agissait d'un grondement, et je me demandai à quelle espèce appartenait le fauve que j'avais en face de moi. J'étais certain que son attaque serait imminente, mais elle ne se produisait pas. Le son mourut, et mon adversaire parla à nouveau.

« Sens ta peur, murmura-t-il.

— Sens la tienne, tant que tu le peux encore », rétorquai-je.

Les sifflements de sa respiration s'étaient amplifiés. Les flammes du feu de camp dansaient dans mon dos. Fumée s'était éloigné de toute sa longueur de longe.

« J'aurais pu te tuer pendant ton sommeil.

— T'en abstenir fut une erreur. Elle te coûtera cher.

— Je veux te regarder, Merlin. Je veux être témoin de ton effarement, de ta terreur. Je veux voir ton angoisse avant de voir ton sang.

— Je puis donc en déduire que tu nourris envers moi des griefs d'une nature personnelle ? »

J'entendis alors un son étrange, et un long moment me fut nécessaire pour reconnaître des semblants de petits rires issus d'une gorge inhumaine.

Puis la créature déclara : « On peut formuler les choses ainsi, magicien. Fais appel à ton signe et ta concentration vacillera. Je m'en rendrai compte aussitôt et te déchiquetterai avant que tu n'aies eu le temps de l'utiliser contre moi.

— M'en avertir est bien aimable.

— Je voulais simplement biffer cette possibilité de ton esprit. Je précise également que l'arme lovée à ton poignet gauche ne possède pas une rapidité suffisante pour pouvoir t'être utile.

— Ta vision semble perçante.

— En ces domaines, oui.

— Mais peut-être souhaites-tu avoir avec moi une discussion philosophique sur le thème de la vengeance ?

— J'attends simplement que tu perdes ton sang-froid et agisses stupidement, afin d'accroître encore mon plaisir. J'ai limité tes possibilités d'action à celles purement physiques, et tu es perdu.

— En ce cas, poursuivons cette attente. »

J'entendis des bruissements dans les fourrés. Mon adversaire approchait, mais je ne pouvais toujours pas le voir. Je me déplaçai alors d'un pas sur ma gauche, afin de permettre à la clarté du feu de pénétrer les ténèbres. Et je vis la lumière se refléter sur un œil qui me fixait, presque au ras du sol.

Je baissai la pointe de mon épée. Que diantre ! Toutes les créatures que je connais ont tendance à vouloir protéger leurs yeux.

« Banzaï ! » criai-je en me fendant. La conversation stagnait et j'étais impatient de passer à la suite.

La chose se redressa aussitôt et, avec une puissance et une rapidité inimaginables, elle se rua vers moi en esquivant ma lame. Il s'agissait d'un gros loup noir aux oreilles pendantes, qui bondit vers ma gorge tout en évitant le coup de taille frénétique que je dirigeai vers lui.

Instinctivement, je levai mon avant-bras gauche et le glissai dans sa gueule béante. Au même instant, j'abattis le pommeau de mon épée sur sa tempe. Si l'étau de ses mâchoires se desserra un peu, alors que j'étais projeté en arrière, l'animal ne lâcha pas prise pour autant et ses crocs traversèrent ma chemise et ma chair. Je pivotai et ramenai mon bras avant de toucher le sol, dans l'espoir d'immobiliser mon adversaire sous moi tout en sachant que cette tentative était vouée à l'échec.

Je tombai sur le flanc gauche, tentai de poursuivre mon mouvement pivotant, et assenai un autre coup de pommeau sur le crâne de la bête. Ce fut alors que la chance me sourit, pour

une fois. Nous nous trouvions à la bordure du lit de braises de mon feu et roulions encore vers lui. Je lâchai mon épée et tendis ma main droite vers le cou de la créature. Les muscles sur lesquels mes doigts se refermèrent étaient trop durs pour que je puisse broyer sa trachée avant d'être égorgé. Mais mes intentions étaient différentes.

Je glissai ma main sous sa mâchoire inférieure et la serrai de toutes mes forces. Puis mes pieds cherchèrent un point d'appui et je poussai la bête en m'aidant de mes jambes autant que de mes bras. Je rampai sur la courte distance nous séparant du feu afin d'y plonger sa tête grondante.

Tout d'abord, je ne vis rien à l'exception d'un ruisselet de mon sang qui coulait dans la gueule du loup pour en ressortir peu après. La prise de ses mâchoires était toujours puissante et douloureuse.

Quelques secondes plus tard, cependant, la fourrure de son cou et de son crâne s'embrasa, et il libéra mon bras puis tenta de s'éloigner des flammes. Il se releva et me repoussa de côté en poussant un hurlement à percer les tympans. Je m'agenouillai et levai les mains ; mais, au lieu de bondir sur moi, le loup s'enfuit rapidement vers le bois, dans la direction opposée à celle qu'il avait prise pour arriver jusqu'à moi.

Je saisis mon épée et partis sur ses traces. Faute d'avoir eu le temps d'enfiler mes bottes, je refaçonnai hâtivement la plante de mes pieds, afin de la durcir et ne pas être blessé par les branchages et les pierres du sous-bois. Je voyais toujours mon adversaire, dont la tête continuait de se consumer. J'aurais d'ailleurs pu le suivre en me guidant uniquement sur ses hurlements presque ininterrompus. Et, chose étrange, le timbre de ces derniers se modifiait. Ils devenaient plus proches de ceux d'un être humain que des plaintes d'un loup. Autre détail déconcertant, l'animal fuyait avec moins de rapidité et d'astuce que je ne m'y serais attendu de la part d'une créature de son espèce. Je l'entendais se ruer dans le sous-bois et heurter des arbres en produisant des sons qui me faisaient penser à des chapelets de jurons. Cela me permit de le suivre de plus près que je ne l'avais espéré, et je parvins même à gagner du terrain au bout de quelques minutes.

Puis je compris brusquement quel était son but. Je revoyais la pâle clarté que j'avais entrevue avant de me coucher – de plus en plus vive et importante au fur et à mesure que nous nous en rapprochions. Il s'agissait d'un rectangle lumineux d'un peu moins de trois mètres de haut sur peut-être un mètre cinquante de largeur. Je cessai d'accorder mon attention au loup pour me diriger vers cette clarté. C'était certainement son but, et je voulais l'atteindre le premier.

Je me mis à courir. L'animal me précédait, sur ma gauche. Si ses poils avaient cessé de se consumer, il grondait et grognait toujours en fuyant. Devant nous, le rectangle acquérait de la brillance, et il me fut bientôt possible de voir ce qu'il y avait à l'intérieur – ou plutôt au-delà – et de discerner certains détails. Je découvrais le versant d'une colline sur laquelle se dressait un bâtiment de pierre d'un seul étage, auquel on accédait par une allée dallée s'achevant sur quelques marches – une vision délimitée par le pourtour du rectangle, comme s'il s'agissait d'un tableau. Le paysage, tout d'abord brumeux, acquérait de la netteté à chaque pas. Le ciel d'après-midi était couvert à l'intérieur de l'image, et la chose n'en était plus qu'à une vingtaine de mètres, au centre d'une clairière.

En voyant l'animal atteindre la zone dégagée, je compris que je ne parviendrais pas à m'emparer avant lui d'un objet devant se trouver au pied de ce rectangle. Mais j'espérais encore pouvoir le rattraper et lui barrer le passage.

Cependant, la course de l'animal devint bien plus rapide dès qu'il fut hors du sous-bois. La scène vers laquelle il se ruait était désormais plus nette que tout ce qui l'entourait. Je criai dans l'espoir de distraire son attention. Vainement. En outre, mon sprint final ne fut pas assez rapide. Je vis alors ce que je cherchais, sur le sol, à côté du seuil. Mais il était trop tard. La bête baissa la tête et happa dans sa gueule un petit rectangle de carton sans seulement ralentir sa course.

En la voyant bondir vers l'ouverture, je m'arrêtai et me détournai, lâchai mon épée et me jetai à terre, roulai et continuai de rouler.

Je sentis le souffle de l'explosion silencieuse, à laquelle succéda une implosion et une série d'ondes de choc. Je restai

allongé, à fulminer mentalement, jusqu'au moment où le calme fut revenu. Puis je me relevai et allai ramasser mon arme.

La nuit était redevenue normale autour de moi. La clarté des étoiles. Le vent dans les pins. Regarder par-dessus mon épaule était superflu, mais je le fis quand même et obtins la confirmation que la chose vers laquelle j'avais couru quelques instants plus tôt venait de disparaître sans laisser la moindre trace de sa présence : un seuil lumineux donnant sur une autre ombre.

Je regagnai mon campement et consacrai quelques instants à murmurer des paroles apaisantes à Fumée. Puis j'enfilai mes bottes et mon manteau, poussai du pied un peu de terre sur les braises de mon feu, et guidai le cheval jusqu'à la route.

Une fois là, je me mis en selle et nous nous dirigeâmes vers Ambre pendant près d'une heure. Je trouvai alors un emplacement convenant à un nouveau campement, sous un fragment de lune aussi blanc que de vieux ossements.

La fin de la nuit s'écoula paisiblement. Je fus éveillé par la clarté de l'aube et les piailllements matinaux des oiseaux qui s'appelaient d'un arbre à l'autre. Je pris soin de Fumée, mangeai rapidement le reste de mes provisions, me rendis présentable, et me remis en selle moins d'une demi-heure plus tard.

La matinée était fraîche et des cumulus occupaient la partie gauche d'un ciel par ailleurs dégagé. Je n'éprouvais pas le besoin de me hâter. Si j'avais décidé de regagner le palais à cheval, plutôt que d'utiliser un Atout, c'était en premier lieu pour découvrir les environs d'Ambre et ensuite pour jouir d'un peu de solitude propice à la réflexion. À présent que Jasra était prisonnière, Luke convalescent et la Roue spectrale apparemment revenue à de meilleurs sentiments, toute menace directe contre Ambre ou ma personne semblait momentanément écartée et j'estimais avoir gagné le droit de m'accorder une brève pause. Dès que j'aurais réglé quelques points de détail, il me serait probablement possible de résoudre personnellement tous les problèmes posés par Luke et Jasra. Et j'étais en outre certain de pouvoir ramener ma Roue spectrale à

la raison, compte tenu de la tournure encourageante prise par notre dernier entretien.

C'était le plus important. Je pourrais m'occuper du reste ensuite. Un petit sorcier de pacotille tel que ce Sharu Garrul passait au second plan ; derrière tous mes autres sujets de préoccupation. L'affronter en duel serait un jeu d'enfant, dès que j'aurais le loisir de lui consacrer quelques instants – même si je devais admettre que les raisons de son intérêt pour ma personne m'intriguaient.

Restait l'énigme posée par l'entité qui avait pendant un temps assumé l'identité de Vinta. Si je ne la considérais pas comme une véritable menace, le mystère qui l'entourait troublait ma tranquillité d'esprit et me paraissait en fin de compte posséder un rapport avec ma sécurité. C'était également un problème qu'il me faudrait régler dès que j'en aurais le temps.

Et j'étais également intrigué par l'offre de Luke. Il avait promis de me révéler une information capitale pour la sécurité d'Ambre, une fois Jasra libérée, et je ne mettais pas sa parole en doute. Je le soupçonnais cependant de vouloir attendre que le renseignement en question fût devenu inutile pour me le communiquer. Faire des suppositions était naturellement sans objet. Il était impossible de deviner quels préparatifs il convenait d'effectuer pour contrer une menace inconnue. Mais, même s'il était disposé à tenir parole, sa proposition n'entraînait-elle pas dans le cadre d'une guerre psychologique ? Luke avait toujours fait preuve de plus de subtilité que son comportement ne le laissait supposer. J'avais mis très longtemps à le comprendre, et ce n'était pas maintenant que j'allais l'oublier.

J'estimai pouvoir laisser de côté le mystère des pierres bleues, pour l'instant tout au moins, et décidai de me débarrasser au plus tôt de leur résonance. Il me suffirait entre-temps de nouer mon mouchoir mental afin de ne pas oublier de redoubler de prudence – un état d'esprit qui était déjà le mien.

Il me restait à trouver quelle était la place occupée par l'attaque du loup dans l'ensemble de ce puzzle.

Il ne s'agissait pas d'un animal ordinaire et ses intentions avaient été évidentes. Cependant, d'autres choses le concernant

étaient plus nébuleuses. Qui ou qu'était-il ? S'agissait-il du principal intéressé ou d'un simple émissaire ? Et, en ce cas, qui l'avait envoyé ? Et surtout, surtout, pourquoi ?

Je savais ce que signifiait son manque d'agilité, pour avoir moi-même tenté de telles expériences. Il s'agissait d'un être humain métamorphosé et non d'un loup ayant reçu par magie le don de la parole. La plupart des gens qui rêvent de se transformer en bête féroce et d'aller égorger, démembrer, défigurer et peut-être même dévorer leurs congénères, ont tendance à ne voir que le côté amusant de la chose et à négliger les problèmes d'ordre pratique. Celui qui se retrouve dans le corps d'un quadrupède, avec un centre de gravité différent de celui auquel il est accoutumé et une nouvelle palette de perceptions sensorielles, a des difficultés à se déplacer avec grâce. Il est bien plus vulnérable que son aspect ne pourrait le laisser croire. Et indubitablement moins dangereux et efficace que son modèle. Non. J'ai toujours considéré que de telles métamorphoses relevaient avant tout du domaine de l'intimidation.

Cela dit, la méthode qui avait permis à cette bête d'effectuer ses allées et venues était ma principale source d'inquiétude. Elle avait utilisé une Porte d'Atout, ce qui ne se fait pas à la légère – pour ne pas dire jamais – lorsqu'il est possible de l'éviter. Établir un contact de ce genre avec un site lointain n'est pas aisé et l'objectivation d'une telle porte, qu'il convient de doter d'une durée d'existence indépendante, est épuisante. Créer un passage de ce genre et le faire subsister seulement un quart d'heure réclame une impensable dépense d'énergie et d'efforts. Un tel acte risque de vider celui qui l'exécute de toute force pour longtemps. Cependant, telle avait été la méthode employée et les raisons l'ayant justifiée me troublaient moins que le fait lui-même. Car seuls de véritables initiés des Atouts peuvent accomplir un tel exploit. Une personne se trouvant simplement en possession d'une de ces cartes en est incapable.

Ce qui réduisait considérablement le champ de mes recherches.

Je tentai de reconstituer les faits et gestes de la bête-garou. Tout d'abord, il lui avait fallu me localiser et...

Évidemment. Je venais de me remémorer les cadavres de chiens trouvés dans le bosquet, près du manoir des Treilles, et les empreintes découvertes à proximité. La créature m'avait donc repéré un peu plus tôt puis était restée pour me surveiller, m'attendre. Elle m'avait suivi quand j'étais parti, le matin précédent, et était passée à l'action après que j'eus établi mon campement. Le loup avait placé – ou avait été placé avec – l'Atout de la Porte, afin de disposer d'une voie de repli où nul ne pourrait le suivre. Puis il était venu me tuer. Et je ne pouvais savoir s'il existait un rapport avec Sharu Garrul, le secret de Luke, les pierres bleues ou encore la mission de l'entité aux nombreux avatars. Il était pour l'instant préférable de laisser cette question en suspens et de concentrer toute mon attention sur les faits.

Je rattrapai et doublai une colonne de chariots à destination d'Ambre. Quelques cavaliers me croisèrent, allant dans la direction opposée. Je ne reconnus personne, même si tous me saluèrent. Les nuages continuaient de s'élever sur ma gauche, mais ils ne semblaient pas annonceurs d'orage. La journée était fraîche et ensoleillée. Je suivais sans cesse des montées et des descentes, mais gagnais régulièrement de l'altitude. Arrivé devant une grande auberge, où régnait une vive animation, je décidai de m'y arrêter pour déjeuner. Je pris rapidement un repas consistant sans m'attarder davantage. La route devint meilleure et je ne tardai guère à entrevoir le Kolvir, et Ambre qui miroitait sous la clarté de cette mi-journée.

La route devint de plus en plus fréquentée alors que le soleil poursuivait son parcours dans les deux. Je continuais pour ma part d'échafauder des projets et d'étudier les pensées qui traversaient mon esprit. Mon chemin effectua de nombreux lacets quand j'atteignis les hauteurs, mais Ambre resta presque toujours dans mon champ de vision.

Je ne reconnus personne en chemin, et atteignis la Porte Est – un vestige d'anciennes fortifications – en fin d'après-midi. Je me dirigeai ensuite vers les hauteurs de Sarment Est et m'arrêtai à la résidence citadine des Bayle, où je m'étais autrefois rendu pour assister à une soirée. Je gagnai les écuries, derrière la demeure, et laissai Fumée à un palefrenier. Après

avoir constaté que l'homme et le cheval paraissaient heureux de se retrouver, je me rendis à la porte principale et frappai. Le serviteur qui vint ouvrir m'informa que le baron était sorti. Je m'identifiai et lui fis part du message de Vinta, qu'il promit de transmettre dès le retour de son employeur.

Ayant accompli mon devoir, je repris à pied l'ascension de Sarment Est. J'arrivais près du sommet de l'artère, quand je humai une odeur de nourriture et renonçai à attendre d'être de retour au palais pour dîner. Je m'arrêtai et cherchai le point d'origine de ces arômes. Je le trouvai dans une rue latérale qui s'élargissait pour former une place circulaire au centre de laquelle trônait une fontaine – un bassin de pierre rose où urinait un dragon de cuivre cabré à la patine verdâtre magnifique. En face de ce dragon se trouvait le *Puits* : un restaurant en sous-sol avec dix tables en terrasse qu'isolaient une clôture de piquets de cuivre et des bacs contenant des arbustes. Je traversai la place et notai au passage un grand nombre de pièces étrangères au fond du bassin de la fontaine, dont une de vingt-cinq cents américaine. J'avais atteint la terrasse et allais descendre l'escalier menant au sous-sol, quand j'entendis appeler mon nom.

« Merle ! Je suis ici ! »

Je regardai autour de moi, mais ne vis aucun visage connu aux quatre tables occupées. Mes yeux revenaient vers leur point de départ lorsque je pris conscience qu'un homme mûr assis à une table d'angle me souriait.

« Bill ! » m'exclamai-je.

Bill Roth se leva – plus pour me permettre de l'admirer que par respect des convenances, compris-je aussitôt. Si je ne l'avais pas immédiatement reconnu, c'était dû à son début de barbe grisonnante et sa moustache. Il portait en outre un pantalon brun avec un galon argenté sur la couture, enfilé dans de hautes bottes assorties, une chemise également couleur argent avec des passepoils marron. Sur un manteau noir, plié sur la chaise voisine, se trouvait un large ceinturon dans le fourreau duquel était glissée une épée de taille respectable.

« Vous voici devenu un véritable Ambrien, Bill. Et je constate que vous avez perdu du poids.

— Exact, fit-il avec fierté. J'envisage de venir finir mes jours ici. Cet endroit me plaît. »

Nous nous assîmes.

« Avez-vous passé commande ? m'enquis-je.

— Oui, mais j'aperçois un serveur dans l'escalier. Ne bougez pas, je me charge de tout. »

Ce qu'il fit.

« Votre thari s'améliore, lui déclarai-je lorsqu'il fut de retour.

— Simple question de pratique.

— Qu'avez-vous fait depuis votre arrivée ?

— De la voile, avec Gérard. Je me suis en outre rendu à Deiga, et jusqu'à un des camps de Julian, en Arden. J'ai visité Rebma. Un endroit fascinant. J'ai pris des leçons d'escrime. Et Droppa m'a fait connaître la ville.

— Tous les cafés, probablement.

— Eh bien, pas seulement. C'est en fait la raison de ma présence dans cet établissement. Droppa est copropriétaire du *Puits*, et j'ai dû lui promettre de venir y manger le plus fréquemment possible. Notez bien que la cuisine est bonne. Quand êtes-vous revenu ?

— À l'instant. Et j'ai une autre longue histoire à vous conter.

— Parfait. Vos récits sont presque toujours captivants et fertiles en rebondissements. Voilà une excellente façon de passer une fraîche soirée d'automne. Je suis tout ouïe. »

Je parlai tout au long du dîner, et longtemps ensuite. La fraîcheur du soir devenant désagréable, nous décidâmes de gagner le palais. Et ce fut finalement en buvant du cidre chaud devant la cheminée d'une des petites salles de l'aile est que j'achevai mon récit.

Bill secoua la tête. « Vous parvenez toujours à vaincre l'oisiveté. Je n'ai en fait qu'une seule question à vous poser.

— Laquelle ?

— Pourquoi n'avez-vous pas ramené Luke en Ambre ?

— Je vous l'ai précisé.

— La raison avancée n'en est pas une. À cause d'une vague information qui serait, selon lui, de la plus haute importance pour Ambre ? Et qu'il n'accepte de communiquer que si vous cédez à ses exigences ?

- Absolument pas.
- Luke est un baratineur, Merle, et il vous a fait gober un truc bidon. C'est en tout cas ce que je pense.
- Vous vous trompez, Bill. Je le connais.
- Depuis longtemps, c'est un fait. Mais dans quelle mesure ? Il s'agit d'un sujet que nous avons déjà eu l'occasion d'aborder. Vous ignorez plus de choses sur lui que vous n'en connaissez.
- Il aurait pu se réfugier sur maintes ombres, mais il s'est adressé à moi.
- Parce que vous êtes un élément de son plan. Il a l'intention de nuire à Ambre par votre entremise.
- Je ne crois pas. Cela ne lui ressemblerait guère.
- Il ne me paraît pas du genre à renoncer à ce qui peut servir ses intérêts... »
- J'eus un haussement d'épaules. « Je le crois sincère. Vous pas. Voilà tout.
- Effectivement. Qu'allez-vous faire, à présent ? Attendre la suite des événements ?
- J'ai quelques projets. Avoir confiance en une personne n'interdit pas de prendre des précautions. J'aurais moi aussi une question à poser.
- Faites.
- Supposons que je ramène Luke en Ambre et que Random le fasse traduire en justice. Accepteriez-vous d'assurer sa défense ? »
- Ses yeux s'écarquillèrent, puis il sourit. « Quel genre de procès ? J'ignore tout des mécanismes de la justice ambrienne.
- En tant que petit-fils d'Oberon, expliquai-je, Luke tombe sous le coup des Lois de notre Maison. Random en est actuellement le chef et il a le choix entre accorder le pardon, rendre un jugement ou demander un procès. Pour autant que je sache, la comparution de Luke pourrait être officielle ou officieuse, au gré de Random. Il existe des ouvrages traitant de la question à la bibliothèque. Mais tout accusé a, dans tous les cas, le droit de se faire représenter s'il le souhaite.
- J'accepterais cette affaire, naturellement. L'occasion de faire une telle expérience ne se représentera probablement jamais », dit-il avant d'ajouter, après une brève pause : « Mais je

risquerais d'être récusé, étant donné que j'ai représenté par le passé les intérêts de la Couronne. »

Je terminai mon cidre et allai poser mon verre sur le manteau de la cheminée. Je bâillai.

« Il est temps que j'aille me coucher, Bill. »

Il hocha la tête, puis : « C'était une simple hypothèse, n'est-ce pas ? »

— Naturellement. Le procès en question pourrait être le *mien*. Bonne nuit. »

Il m'étudia. « Heu... les précautions dont vous parliez... Les prendre inclut probablement de courir quelques risques, non ? »

Je souris.

« Rien en quoi je pourrais vous aider, je suppose ? »

— Non.

— Alors, bonne chance.

— Merci.

— À demain ?

— Assez tard dans la journée, peut-être... »

Je gagnai ma chambre et me couchai. Il me fallait prendre du repos avant de mettre à exécution ce que j'avais à l'esprit. Je ne me souviens pas avoir fait le moindre rêve se rapportant à mes projets.

Le jour n'était pas levé quand je m'éveillai, et je fus rassuré de constater que mon réveille-matin mental fonctionnait toujours.

Me tourner de l'autre côté et m'accorder un peu de sommeil supplémentaire eût été agréable, mais je ne pouvais me le permettre. La journée qui m'attendait promettait d'être chargée. C'est pourquoi je me levai sans plus attendre, fis ma toilette, et me vêtis de nouveaux habits.

Puis je gagnai la cuisine, où je me préparai du thé et brouillai quelques œufs avec des piments rouges, des oignons, et une pincée de poivre. Je pris ensuite quelques melkas dans les Snelters – des fruits auxquels il ne m'avait pas été donné de goûter depuis longtemps.

Ensuite, j'empruntai une porte dérobée pour sortir du palais et traversai le jardin. C'était une nuit sans lune et saturée d'humidité. De petites nappes de brume exploraient des chemins invisibles. Je suivis une allée orientée vers le nord-ouest. Le monde était silencieux et paisible, comme mes pensées. Cette journée serait de celles où il convenait de régler un problème à la fois, et je voulais la débiter avec un tel état d'esprit.

Je quittai le jardin par une trouée dans la haie et m'engageai sur un sentier accidenté. Mon chemin grimpa en pente douce pendant quelques minutes, changea brusquement de cap, et devint aussitôt plus abrupt. Arrivé sur une corniche, je m'arrêtai pour étudier les sombres contours du palais dont seules quelques fenêtres étaient éclairées. Dans le ciel, des cirrus solitaires remplaçaient les rais obliques de la lune absente au-dessus du jardin céleste sur lequel Ambre était accouée. Je repartis bientôt. J'avais encore un long chemin à parcourir.

Quand j'atteignis la crête, je discernai le trait zigzagant d'un éclair au-delà de la forêt que j'avais traversée la nuit précédente, et je pressai le pas. Puis j'entamai la descente du versant nord. Je dus tout d'abord progresser lentement, car le chemin obliquait vers le nord-est en devenant plus abrupt. Finalement, la pente s'atténua et lorsque le sentier revint vers le nord-ouest je rencontrai un passage accidenté, suivi d'une zone plus aisée à traverser. Le Kolvir se dressait derrière moi, formant une barrière au faux jour annonciateur de l'aube que j'avais pu noter plus tôt, et la nuit étoilée s'étendait devant et au-dessus de moi, estompant les contours de toutes choses et les rendant ambiguës, les rochers les plus proches exceptés. Cependant, je savais où je me trouvais. J'avais déjà suivi ce sentier autrefois.

J'avais dépassé la crête de trois kilomètres et atteint une large pente en forme de fer à cheval. Je ralentis le pas et cherchai mon but du regard. Lorsque je l'eus trouvé, je m'y rendis lentement, en proie à des sentiments singuliers. J'ignorais quelles seraient mes réactions, mais devais le savoir au niveau de mon subconscient.

Je m'avançai entre des murailles de pierre, trouvai le chemin et le suivis. Il descendait sur le versant de la colline et passait

entre deux arbres pour rejoindre un petit édifice de pierre cerné d'herbes folles et de buissons. On avait autrefois apporté de la terre sur ce sol rocailleux afin de permettre des plantations, mais ces dernières avaient ensuite été oubliées et laissées à l'abandon.

Je m'assis sur un des bancs de pierre disposés face à l'édifice et attendis le lever, du jour. Il s'agissait du tombeau de mon père – ou plutôt de son cénotaphe – érigé longtemps auparavant, lorsque tous l'avaient cru mort. Se rendre sur sa tombe avait fort amusé Corwin, à son retour. Depuis, le statut de ce lieu avait pu changer à nouveau. Peut-être commémorait-il véritablement le décès de mon père, désormais. Cela augmentait-il ou diminuait-il l'ironie de la chose ? Je ne pouvais me prononcer. J'en étais troublé bien plus que je ne l'avais supposé, cependant. Je n'étais pas venu ici en pèlerinage, mais afin de trouver le calme et le silence dont un sorcier a besoin pour préparer ses charmes. J'étais venu ici...

Il me vint à l'esprit que je cherchais peut-être des raisons inexistantes à ma conduite. J'avais jeté mon dévolu sur cet endroit pour la simple raison que le nom de Corwin, gravé dans la pierre, me donnait l'impression de bénéficier de sa présence. Je regrettais de n'avoir pu mieux connaître mon père, et je me trouvais peut-être plus près de lui que je ne le serais jamais. Puis je compris brusquement pourquoi j'avais accordé ma confiance à Luke. Il avait dit la vérité, là-bas, au manoir des Treilles. Si j'avais appris que mon père avait été tué, j'aurais tout abandonné pour aller présenter la facture, apurer ce compte, et écrire un reçu avec du sang. Même si je n'avais pas connu Luke comme je le connaissais, je n'aurais eu aucune difficulté à m'imaginer agissant ainsi qu'il l'avait fait. Et cela me mettait trop mal à l'aise pour que je puisse encore porter un jugement sur sa conduite.

Malédiction. Pourquoi étions-nous condamnés à nous caricaturer, au-delà des domaines du rire ou de l'intuition, jusqu'à ceux de la souffrance, de la frustration et des loyautés conflictuelles ?

Je me levai. La clarté était désormais suffisante pour me permettre de voir ce que je faisais.

J'entrai et m'approchai de la niche où se trouvait le sarcophage. Ce dernier me paraissait représenter une cachette sûre, mais mes mains se mirent à trembler quand j'arrivai devant lui, et j'hésitai. Ma réaction était ridicule. Je savais qu'il ne contenait pas le corps de mon père, qu'il s'agissait d'une simple pierre creuse sur laquelle quelques mots avaient été gravés. Cependant, plusieurs minutes s'écoulèrent avant que je puisse saisir le couvercle et le soulever...

Vide, naturellement, comme tant de rêves et de peurs. J'y jetai le bouton bleu et laissai redescendre le couvercle. Que diable ! Si Sharu découvrait où il se trouvait et voulait le récupérer, il comprendrait la teneur du message que je lui adressais, à savoir qu'il se rapprochait dangereusement de sa propre tombe en continuant de s'amuser à ces jeux dangereux.

Je ressortis, abandonnant mes sentiments dans la crypte. Il était grand temps de me mettre à l'ouvrage. J'avais de nombreux sortilèges à élaborer et préparer, car il n'était pas dans mes intentions de gagner désarmé des lieux constamment balayés par des vents déchaînés.

11

Je me tenais sur l'éminence et admirais les couleurs de l'automne dans les jardins en contrebas. Le vent jouait avec mon manteau et une douce clarté nimbait le palais. Bien que ce fût l'après-midi, le fond de l'air était frais. Des feuilles mortes passèrent près de moi en bruissant et allèrent se jeter du haut de la falaise, tels des lemmings.

Je ne m'étais cependant pas arrêté dans le but d'admirer le paysage. J'avais fait cette halte afin de bloquer une tentative de contact par Atout – la seconde de la journée. La première s'était produite un peu plus tôt, pendant que je suspendais un sortilège à l'image du Chaos, comme une guirlande à un sapin de Noël. Sans doute s'agissait-il de Random – irrité que je n'aie pas jugé utile de l'informer de mon retour en Ambre, de mes derniers faits et gestes, et de mes projets – ou encore de Luke, désormais rétabli et voulant réclamer mon aide pour tenter d'investir le Donjon. Si leurs noms me vinrent à l'esprit, c'est probablement parce qu'il s'agissait de deux personnages que je ne souhaitais voir sous aucun prétexte. Ni Random ni Luke n'auraient apprécié ce que je comptais tenter, bien que pour des raisons différentes.

L'appel s'estompa, disparut, et je repris la descente du sentier, traversai la haie et pénétrai dans les jardins. Ne voulant pas gaspiller un charme d'invisibilité pour me dissimuler aux regards, je pris une allée qui s'éloignait sur la gauche et traversait une suite de tonnelles. Ces dernières me cacheraient à quiconque se mettrait à une des fenêtres du palais. Il eût naturellement été plus simple d'utiliser un Atout, mais la carte correspondante donnait accès à la grande salle et j'ignorais qui pouvait s'y trouver.

Bien que ce fût évidemment ma destination finale...

Je repris l'allée que j'avais suivie pour quitter le palais, traversai les cuisines, me confectionnai un sandwich et bus un verre de lait au passage. Puis je gravis l'escalier de service et gagnai discrètement mes appartements sans être vu. Une fois dans ma chambre, je pris le ceinturon que j'avais suspendu à la tête du lit, le bouclai autour de ma taille et m'assurai que mon épée glissait librement dans son fourreau, puis allai prendre une petite dague que j'avais apportée du Chaos – présent du Borquiste Plongeur-en-fosse auquel j'avais autrefois donné une lettre de recommandation lui ayant permis de trouver un mécène (c'était un poète acceptable) – et accrochai son étui de l'autre côté du ceinturon. Ensuite, je glissai un Atout à l'intérieur de ma manche gauche, me lavai les mains ainsi que le visage, et mis l'occasion à profit pour me brosser les dents. Faute de trouver une autre excuse pour gagner du temps, je dus alors m'apprêter à effectuer une chose à la fois redoutée et indispensable à l'exécution de mon plan. Je fus envahi par un brusque désir d'aller faire de la voile. Quoique rester simplement allongé sur une plage m'eût également convenu...

Je quittai mes appartements et redescendis au rez-de-chaussée. Puis j'empruntai le corridor longeant la partie arrière du palais, toujours sur mes gardes. Je tendais l'oreille, cherchant des bruits de pas ou de voix, et je dus à un moment me réfugier dans un placard pour laisser passer des inconnus. Mon retour devait rester secret encore quelques instants. Finalement, je pris sur la gauche, fis quelques pas, et attendis près d'une minute avant de m'engager dans le couloir principal qui conduisait à la grande salle à manger de marbre. Personne en vue. Parfait. Je courus jusqu'à la porte la plus proche et l'entrebâillai afin de jeter un coup d'œil dans la salle. Formidable. Nul ne s'y trouvait. On ne l'utilisait pas constamment, mais j'ignorais s'il ne s'agissait pas d'une journée de réception officielle – bien que ce ne fût pas non plus l'heure d'un repas.

J'entrai et traversai la salle. De l'autre côté se trouve un couloir obscur et étroit où un soldat est habituellement de faction. Si tous les membres de la famille y ont librement accès,

le garde en question note leurs allées et venues. Cependant, ses supérieurs n'apprendraient mon passage que lorsque cet homme ferait son rapport, lors de sa relève. Et cela n'aurait alors plus la moindre importance.

Tod était petit, trapu, barbu. Lorsqu'il me vit approcher, il se hâta de saisir une hache ayant jusqu'alors reposé contre une paroi pour présenter les armes.

« Repos. Une journée chargée ? m'enquis-je.

— À dire vrai... non, Seigneur.

— Je compte descendre. J'espère qu'on trouve des lanternes ici. Cet escalier ne m'est pas tellement familier.

— Je m'en suis assuré en prenant ma faction, Seigneur. Je vais vous en allumer une. »

J'acceptai. J'estimais préférable d'économiser l'énergie nécessaire à l'élaboration d'un charme de feu. Il ne fallait rien négliger...

« Merci. »

Il ouvrit la porte d'une petite pièce, soupesa successivement trois-lanternes posées sur la droite, et choisit la deuxième. Il la ramena dans le couloir et alla l'allumer à la flamme d'une grande bougie glissée dans un candélabre.

« Je ne remonterai qu'assez tard », lui dis-je en prenant la lampe qu'il me tendait. « Tu auras probablement été relevé à mon retour.

— Oui, Seigneur. Regardez où vous mettez les pieds.

— J'en ai la ferme intention, crois-moi. »

L'escalier en colimaçon ne cessait de tourner, réduisant mon champ de vision hormis vers le bas du puits central qu'éclairaient quelques bougies dans des manchons de verre, des torches glissées dans des supports muraux, et des lanternes suspendues : de faibles lumières qui engendraient probablement plus d'acrophobie que les ténèbres absolues. Seuls ces petits points de clarté apparaissaient au-dessous de moi. Je ne pouvais voir ni le sol encore lointain ni les murs. Je gardais une main sur la rampe et levais l'autre pour tenir la lampe devant moi. Les lieux étaient humides et je sentais une odeur de moisi. Pour ne pas parler du froid.

Je tentai de compter les marches. Comme toujours, je m'embrouillai dans les chiffres en chemin. La prochaine fois...

Mes pensées remontèrent à ce jour lointain où j'avais descendu ces marches en étant persuadé que je me dirigeais vers la mort. Que j'aie alors survécu m'était d'un piètre réconfort à présent. Cela ne changeait en rien l'épreuve à laquelle j'allais me soumettre. Et il était encore possible que je commette une erreur et me retrouve grillé, ou dissipé en une bouffée de fumée.

Tourner, tourner. Descendre, descendre. Pensées nocturnes en plein après-midi...

D'un autre côté, j'avais entendu Flora affirmer que c'était plus facile la deuxième fois. La discussion ayant porté sur la Marelle quelques instants plus tôt, il ne me restait qu'à espérer que ma tante n'ait pas changé de sujet de conversation entre-temps.

La Grande Marelle d'Ambre, symbole de l'Ordre. Égale en puissance au Grand Logrus des Cours, signe du Chaos. Tout ce qui possédait de l'importance semblait résulter de leur affrontement. Se retrouver pris dans l'un ou l'autre, en perdre le contrôle... et c'était la fin. Être pris dans les deux était bien ma chance. Je n'avais personne avec qui faire le point sur nos expériences respectives, ce qui m'eût permis de savoir si cela facilitait l'épreuve, mais présumer que le stigmatisme de l'un rendait la traversée de l'autre plus difficile était une sorte de baume pour ma vanité... et nul n'aurait pu nier que tant le Logrus que la Marelle marquaient profondément ceux qui s'y aventuraient. Le corps est dissocié puis réassemblé en fonction de principes cosmiques insondables, à un certain stade de cette expérience – qui peut paraître pleine de noblesse, importante, métaphysique, spirituelle et agréable, mais qui représente avant tout une épouvantable corvée. C'est le prix qu'il convient de payer en échange de certains pouvoirs, mais aucun principe cosmique ne me contraint à dire que c'est un plaisir.

La Marelle, comme le Logrus, donne à ses initiés la faculté de traverser Ombre sans assistance – Ombre étant le terme générique de l'ensemble infini de variations de la réalité dans

lesquelles nous nous ébattons. Et ils offrent tous deux bien d'autres pouvoirs...

Tourner et descendre. Je ralentis le pas. Je me sentais un peu étourdi, comme la fois précédente. Mais au moins n'avais-je pas l'intention de revenir par le même chemin...

Lorsque le fond de ce puits m'apparut finalement, je me hâtai à nouveau. Je découvris un banc, une table, quelques étagères et caisses, une lanterne qui me révélait le tout. J'aurais dû également voir un garde de faction au bas des marches, mais les lieux étaient déserts. Cet homme était sans doute allé faire une ronde. Je savais qu'on trouvait à ce niveau des cellules dans lesquelles les prisonniers politiques les plus défavorisés par le destin venaient finir leurs jours, tournant comme des ours en cage et perdant progressivement la raison. J'ignorais si des geôles étaient actuellement occupées, mais espérais que ce ne fût pas le cas. Mon père avait autrefois été enfermé dans ces oubliettes et, à en juger par le récit de son séjour en ces lieux, une telle expérience n'avait rien d'agréable.

Arrivé au niveau du sol, je m'arrêtai et appelai à deux reprises. J'entendis l'écho surnaturel de mes paroles, mais aucune réponse.

Je gagnai les étagères et y pris une lanterne au réservoir plein. Disposer d'une source de lumière supplémentaire me serait utile s'il m'arrivait de m'égarer. Puis je me dirigeai vers la droite, en direction de la galerie que je désirais emprunter. Un moment plus tard, je m'arrêtai et levai la lanterne allumée. J'avais l'impression d'être allé trop loin et ne voyais toujours pas l'entrée du tunnel. Je regardai derrière moi. Le poste de garde était toujours visible. Je repris ma progression et effectuai un tri dans les souvenirs de mon précédent passage.

Finalement, les bruits de mes pas se modifièrent – ils devinrent plus secs. Je devais me rapprocher d'un mur, d'un obstacle. Je levai à nouveau la lanterne.

Oui. J'avais des ténèbres absolues devant moi. Encadrées de pierre grise. Je me dirigeai vers elles.

L'obscurité. À perte de vue. Les ombres se modifiaient sans cesse, alors que la clarté de ma lampe glissait sur les irrégularités des parois et était reflétée par certaines roches.

J'arrivai à la hauteur d'un couloir latéral qui s'ouvrait sur ma gauche. Je continuai d'avancer. J'en trouverais bientôt un second. Oui. Deux...

Le troisième n'était guère éloigné. Puis il y en eut un quatrième. Je me demandai où ils pouvaient conduire. C'était un sujet que nul n'avait jamais abordé en ma présence. Mes parents l'ignoraient peut-être. D'étranges grottes à la beauté indescriptible ? D'autres mondes ? Des culs-de-sac ? Des entrepôts ? Un jour, qui sait ? Lorsque temps libre et désir d'explorer ces passages se conjuguaient...

Cinq...

Puis un autre.

Celui que je voulais prendre était le septième. Arrivé devant son entrée, je m'arrêtai. La longueur de ce couloir était peu importante. J'eus une pensée pour ceux qui m'y avaient précédé, puis me dirigeai vers la grande porte ferrée. Une grosse clé était suspendue à un crochet de fer planté dans la paroi, sur ma droite. Je la pris, déverrouillai la serrure, et allai la remettre en place. Je savais que le garde de faction dans les souterrains passerait et refermerait cette porte au cours d'une de ses rondes. Puis je me demandai – une fois de plus – pourquoi on prenait la peine de la fermer ainsi, alors que la clé se trouvait à côté. Pour interdire le passage à un danger risquant de surgir de l'intérieur ? J'avais interrogé mes proches à ce sujet, mais aucun d'eux ne semblait connaître la réponse. La tradition, disait-on. Gérard et Flora m'avaient respectivement suggéré de me renseigner auprès de Random ou de Fiona. Et ils avaient unanimement estimé que Benedict devait le savoir. Je n'avais cependant jamais pensé à lui poser la question.

Je poussai le battant ; il refusa de s'ouvrir. Je posai les lanternes et essayai à nouveau, plus fort. La porte craqua et pivota lentement vers l'intérieur. Je récupérai mes lampes et entrai.

Le battant se referma de lui-même derrière moi et Frakir – fille du Chaos – se mit à palpiter frénétiquement à mon poignet. Je me remémorai ma dernière visite en ce lieu et me rappelai pourquoi personne n'y apportait une lanterne supplémentaire. Le halo bleuté irradié par le sol lisse et noir de la Marelle

illuminait suffisamment la caverne pour permettre de voir son chemin.

J'allumai malgré tout la seconde lampe, posai la première à proximité de l'extrémité de la Marelle la plus proche de moi, puis allai porter la seconde de l'autre côté en contournant le labyrinthe. Que la clarté de la Marelle fût suffisante pour autoriser une personne à suivre ses méandres ne changeait rien au fait que je la trouvais intimidante, glaciale et effrayante. Disposer d'une source supplémentaire de lumière naturelle me rassurait quelque peu.

J'étudiai l'ensemble compliqué de lignes incurvées, tout en gagnant l'angle où se trouvait l'entrée de ces passages. J'étais parvenu à apaiser Frakir, mais pas mes appréhensions. Si la Marelle réagissait à la présence du Logrus que j'avais en moi, je me demandais si ma réaction au Logrus lui-même ne serait pas encore plus violente s'il m'arrivait d'y retourner et de tenter une nouvelle traversée, à présent que je portais en moi également la Marelle. Des spéculations stériles...

Dans l'espoir de me détendre, j'inspirai profondément, fermai les paupières, pliai les genoux et laissai mes épaules s'affaisser. Il était sans objet d'attendre davantage...

Je rouvris les yeux et mis le pied dans la Marelle. Aussitôt, des étincelles s'élevèrent autour de lui. Je fis un second pas. D'autres flammèches. De légers crépitements. Un troisième.

Une vague résistance me ralentit, quand j'avançai à nouveau...

Tout me revint à l'esprit – tout ce que j'avais éprouvé la première fois : le froid, les petites décharges électriques, les passages aisés à traverser et ceux qui l'étaient moins. J'avais, gravée quelque part au fond de mon être, une carte de la Marelle, et j'eus presque l'impression de l'avoir sous les yeux alors que je suivais cette première courbe, que la résistance augmentait, que les étincelles volaient, que mes cheveux se dressaient sur mon crâne, que j'entendais des crépitements et percevais d'étranges vibrations...

J'atteignis le Premier Voile, et eus l'impression de m'être aventuré dans une soufflerie. Ici, le moindre mouvement exigeait de moi un effort surhumain. Une volonté inébranlable

était cependant la seule chose véritablement nécessaire pour progresser. Il suffisait de ne pas réduire ses efforts pour avancer, si lentement que ce fût. L'important était de ne jamais s'arrêter. Repartir pouvait s'avérer une épreuve épouvantable et, en certains endroits, vouée à l'échec. Je n'avais, pour l'instant tout au moins, qu'à exercer une pression régulière contre la force qui me repoussait. J'aurais bientôt franchi le premier obstacle. C'était le Deuxième Voile qui représentait un danger mortel...

Tourner, tourner...

Je me retrouvai de l'autre côté. Je savais que ma progression serait plus aisée pendant quelque temps. J'allongeai le pas, ayant recouvré une certaine confiance en moi. Flora avait peut-être dit vrai. La traversée du Premier Voile m'avait semblé moins difficile que la fois précédente. Je suivis une longue courbe, puis une épingle à cheveux. Les flammèches venaient désormais lécher le haut de mes bottes. Mes pensées dérivèrent vers la succession de 30 avril, la politique familiale des Cours où les gens se défiaient constamment en duel et s'ôtaient la vie alors que la succession à la succession d'une succession suivait des méandres sinueux au sein des rites sanglants des statuts et de l'ascension sociale. C'était le passé. J'en avais fini avec tout cela. Sans doute étaient-ils plus courtois qu'en Ambre, dans les Cours, mais là-bas nul n'hésitait à verser le sang pour obtenir le moindre avantage...

Je serrai les dents. J'avais des difficultés à concentrer mon esprit sur l'épreuve que je subissais. Un de ses effets secondaires, naturellement. Je m'en souvenais également. Un autre pas... Des picotements remontaient le long de mes jambes... Des craquements aussi assourdissants que ceux de la foudre au cours d'un orage... Un pied devant l'autre... Tourner... Pousser... Ramener le *Starbust* au port avant que n'éclate un grain automnal, Luke manœuvrant les voiles, le vent comparable à l'haleine d'un dragon soufflant dans notre dos... Trois autres pas et une forte augmentation de la résistance rencontrée...

Je viens d'atteindre le Second Voile, et j'ai brusquement l'impression d'essayer de pousser une voiture embourbée... Je

dirige toutes mes forces vers l'avant, et les résultats obtenus sont imperceptibles. Je me déplace avec une lenteur glaciale et les étincelles s'élèvent désormais jusqu'à ma taille. Je suis une flamme bleutée...

Puis mon esprit se trouve brusquement dépouillé de tout ce qui le distrait. Même le Temps m'abandonne et me laisse solitaire. Seule subsiste la chose sans passé et sans nom que je suis devenu, et qui lutte de tout son être contre l'inertie des jours – une équation si finement équilibrée que je reste peut-être figé entre deux pas pour l'éternité. Mais l'annulation des masses et des forces en présence laisse la volonté intacte, la purifie, et le processus en cours transcende l'effort physique...

Un pas... un second. Et je me retrouve de l'autre côté, plus âgé de quelques siècles. Je marche à nouveau, et je sais que je vais réussir même s'il me reste à franchir la Grande Courbe, qui est à la fois difficile, traîtresse et interminable. La Marelle est très différente du Logrus. Ici, la puissance est synthétique et non analytique...

L'univers semblait tourner autour de moi. À chacun de mes pas, j'avais l'impression de m'estomper puis de redevenir visible, d'être dissocié et rassemblé, dispersé et réuni, mort et ressuscité...

Plus loin. Toujours plus loin. Trois autres courbes, puis une ligne droite. Je poursuivais ma progression. Étourdi. Pris de nausées. Ruisselant de sueur. Fin de la ligne droite. Une succession de lacets. Tourner. Tourner. Toujours tourner...

Je sus que j'atteignais le Dernier Voile quand les flammèches s'élevèrent pour tisser une cage de feu autour de moi et que mes pieds collèrent à nouveau au sol. Le silence et une résistance épouvantable...

Mais cette fois je me sentais plus fort, et je poursuivis ma progression en sachant que je réussirais à traverser...

Je le fis, en tremblant, et je n'avais plus devant moi qu'un petit tournant. Plus que trois pas, mais peut-être les plus difficiles. Il semblerait que la Marelle, après avoir appris à mieux connaître celui qui s'y est aventuré, refuse de s'en séparer. Je luttai, et mes chevilles me faisaient souffrir comme à la fin d'un sprint. Deux pas... Trois...

Dehors. Debout et immobile. Haletant et frissonnant. Le calme. Disparue, l'électricité statique. Disparues, les étincelles. Si cela n'avait pas effacé la résonance engendrée par les pierres bleues, j'ignorais ce qui permettrait de parvenir à ce résultat.

À présent – enfin, dans une minute – je pourrais me rendre n'importe où. D'ici, en cet instant d'accumulation maximale de puissance, il me serait possible d'ordonner à la Marelle de me transporter en n'importe quel lieu : je m'y retrouverais aussitôt. Ce n'était pas un souhait à gaspiller pour, disons, m'épargner la remontée de l'escalier en colimaçon jusqu'à mes appartements. Non, j'avais d'autres projets. Dans une minute...

Je remis de l'ordre dans ma tenue, passai une main dans mes cheveux, m'assurai d'avoir toujours mes armes et mon Atout, puis attendis que mon pouls fût redevenu normal.

Alors qu'il assiégeait le donjon des Quatre-Mondes, Luke avait été blessé par son ami et allié Dalt, le mercenaire, le fils de la Désacratrice. Dalt n'avait plus pour moi qu'une importance secondaire, depuis qu'il paraissait être à la solde du maître du Donjon. Mais, même en tenant compte du décalage temporel – qui n'était probablement pas très important – je l'avais vu peu après son combat avec Luke. Ce qui semblait m'indiquer qu'il se trouvait à l'intérieur de cette place forte lorsque je l'avais joint par l'entremise de son Atout.

Entendu.

Je tentai de me remémorer la pièce dans laquelle il s'était tenu. Mes souvenirs étaient cependant imprécis. Quel était le minimum de données nécessaires à la Marelle pour lui permettre d'exaucer ma demande ? Je me représentai le mur de pierre, la forme de la petite fenêtre, un fragment de tapisserie mitée sur le mur, un plancher jonché de joncs ; un petit banc et un tabouret qui m'étaient apparus derrière Dalt lorsque ce dernier s'était avancé, une fissure dans la paroi juste au-dessus – ainsi qu'un bout de toile d'araignée...

Et je m'y retrouvai.

Je pivotai rapidement, la main sur la poignée de mon épée, pour découvrir que j'étais seul dans la pièce. J'aperçus un lit et une armoire, une écritoire, un coffre, autant de choses que mon

angle de vision ne m'avait pas permis de repérer lors du bref contact par Atout. Un soleil luisait derrière la petite fenêtre.

Je traversai la pièce et collai l'oreille à la porte. Je n'entendis que le silence de l'autre côté. Je l'entrouvris légèrement – elle pivotait vers la gauche – et découvris un long couloir désert. Je tirai un peu plus le battant. Un escalier, qui s'ouvrait juste en face de moi, conduisait vers les étages inférieurs. Un mur nu se dressait sur ma gauche. Je sortis et refermai la porte derrière moi. Devais-je descendre, ou me diriger vers la droite ? Il y avait plusieurs fenêtres dans ce couloir. Je gagnai la plus proche et regardai l'extérieur.

Je me trouvais à proximité d'un des recoins d'une cour rectangulaire ceinte de bâtiments joints par leurs angles, hormis sur la droite où un passage donnait accès à une autre cour. Une énorme tour se dressait au-delà des constructions situées en face de moi. En contrebas, une douzaine de soldats étaient occupés à fourbir et remettre en état leur équipement, certains couverts de pansements. S'ils ne semblaient pas monter officiellement la garde devant les diverses portes, j'estimai malgré tout que la plupart de ces hommes pourraient intervenir très rapidement en cas de besoin.

À l'extrémité de cette cour apparaissait une bien étrange épave : une sorte de grand cerf-volant brisé aux lignes familières. Je décidai de suivre le couloir. Il était parallèle à cette cour et me conduirait jusqu'au bâtiment opposé d'où je pourrais voir la suivante.

Je marchais en restant sur le qui-vive. Arrivé à l'angle, je m'arrêtai et tendis l'oreille. Rien... seulement le silence.

Je m'avançai d'un pas, et me figeai. L'homme qui était assis sur le rebord d'une fenêtre, à ma droite, fit de même. Il portait une chemise de mailles, un chapeau, des jambières et des bottes de cuir. Une lourde épée pendait à sa hanche, mais c'était une dague qu'il tenait dans sa main. Sans doute avait-il été occupé à nettoyer ses ongles. Il parut aussi surpris que je l'étais quand sa tête pivota vers moi.

« Qui êtes-vous ? » s'enquit-il.

Ses épaules se redressèrent et il baissa les mains, apparemment dans l'intention de quitter son siège improvisé et de se lever.

Une situation embarrassante, pour lui comme pour moi. Il s'agissait certainement d'un garde. De la vigilance, ou encore une tentative d'approche furtive, eût révélé sa présence à Frakir ou à moi-même, mais l'oisiveté avait rendu ce soldat indécélable. J'étais confronté à un cruel dilemme. Je savais que je ne pourrais me faire passer pour un allié du maître des lieux, ni me sentir rassuré s'il paraissait me croire. L'attaquer à l'épée était hors de question, en raison du fracas accompagnant inévitablement de tels affrontements. Cela limitait mes choix. J'aurais pu le tuer sans bruit en utilisant un sortilège mineur que j'avais en réserve : un charme d'arrêt cardiaque instantané. Cependant, j'accorde trop de prix à la vie pour la détruire sans nécessité absolue. C'est pourquoi, tout en regrettant de me priver d'un autre sortilège que j'avais préparé, je prononçai un mot et effectuai de la main le geste correspondant. Je sentis le Logrus traverser mon être en palpitant et vis l'homme clore les paupières et s'affaïsser contre le montant de la fenêtre. J'allai modifier sa position, afin qu'il ne risquât pas de tomber dans la cour, puis le laissai ronfler en paix, la dague toujours serrée dans sa main. Je me consolai en me disant que le charme de l'arrêt cardiaque me serait peut-être utile plus tard.

Le couloir donnait dans une galerie qui s'élargissait sur les côtés, ce qui m'empêchait de voir ce qui s'y trouvait. Je me résignai à utiliser un autre sortilège plus tôt que je ne l'aurais souhaité. Je prononçai le mot m'accordant l'invisibilité, et le monde s'assombrit. J'avais espéré parvenir à me rapprocher un peu plus de mon but avant de devoir l'employer, étant donné que l'efficacité d'un tel charme n'excède pas une vingtaine de minutes et que j'ignorais où se trouvait ce que je cherchais. Je ne pouvais cependant courir de risques. Je m'engageai dans la galerie, qui se révéla déserte.

De là, il me fut possible de me familiariser avec la disposition des lieux. Les fenêtres donnaient sur la cour suivante, qui était immense. La tour massive, entrevue plus tôt, se dressait en son centre. Il s'agissait d'un énorme donjon aux murs épais, qui ne

possédait apparemment qu'une seule entrée bien gardée. De l'autre côté de la galerie, je découvris une cour extérieure qui s'étendait jusqu'à de hauts remparts fortifiés.

Je quittai la galerie et cherchai un escalier. J'étais désormais convaincu de pouvoir trouver ce que je cherchais à l'intérieur de cette tour de pierre grise. Elle irradiait une aura de magie que je percevais jusqu'aux extrémités de mes orteils.

Je suivis le couloir, atteignis un angle, et vis un garde de faction au sommet d'un escalier. S'il perçut mon passage, ce fut seulement le déplacement d'air de mon manteau. Je dévalai les marches. En bas s'ouvrait un autre couloir – obscur – s'enfonçant loin sur la gauche, et une lourde porte ferrée m'interdisait l'accès à la cour intérieure.

Je poussai le battant, franchis le seuil, et m'écartai rapidement. Un soldat avait pivoté pour regarder dans ma direction. Il vint vers la porte ouverte, et je l'esquivai avant de me diriger vers le cœur de la citadelle. Luke avait employé le terme d'accumulateur de puissance. Oui. Plus je m'en approchais, plus je percevais cette dernière. Je n'avais pas le temps d'étudier des méthodes qui m'auraient permis de l'affronter, de la canaliser. Qu'importe. J'avais apporté ma réserve personnelle.

Arrivé près du mur, je coupai sur la gauche. Un tour des lieux s'imposait. J'avais parcouru la moitié du circuit que je m'étais tracé quand j'obtins la confirmation qu'il n'existait effectivement qu'une unique porte à ce donjon. En outre, aucune fenêtre ne s'ouvrait dans ses murailles à moins de dix mètres de hauteur. Une grille de barres métalliques surmontées de pointes ceignait une douve qui entourait la tour. Mais ce qui éveillait le plus ma curiosité était sans rapport avec la bâtisse. Je voyais de l'autre côté de la cour deux nouvelles épaves de gros cerfs-volants, ainsi que trois autres appareils apparemment intacts. Ce n'était pas les raisons de leur présence en ces lieux qui m'intriguaient – ceux qui étaient à moitié détruits m'apportaient une réponse. Il s'agissait de deltaplanes. J'aurais aimé aller les voir de plus près, mais mon temps d'invisibilité tirait à sa fin et je ne pouvais me permettre ce détour. Je pressai le pas et étudiai la grille.

Derrière l'unique porte de cet obstacle, close et surveillée par deux gardes, un pont de bois amovible que renforçaient des feuillards métalliques enjambait la douve. Je notai de gros pitons de levage à chaque angle de la plate-forme et, encastré dans la muraille au-dessus de la porte du donjon, un treuil d'où pendaient quatre chaînes terminées par des crochets. Je m'interrogeai sur le poids de ce pont. Par ailleurs, la porte de la tour qui se trouvait dans un renforcement de la muraille était haute, large et blindée. Elle avait été conçue pour résister longtemps aux coups de boutoir d'un bélier.

Je m'approchai de la porte de la grille et l'étudiai. Aucune serrure – seulement un loquet. Il me serait possible de l'ouvrir, de la franchir, de traverser le pont en courant, pour me retrouver devant l'entrée du donjon avant que les gardes n'aient compris de quoi il retournait. Cependant, compte tenu de l'aura de magie nimbant ce lieu, la garnison avait pu recevoir un entraînement particulier en prévision d'une attaque surnaturelle. Si c'était le cas, ces soldats n'auraient nul besoin de me voir pour m'acculer dans le renforcement. Et la lourde porte de la tour était probablement verrouillée.

Je consacrai quelques instants à effectuer un tri dans mes sortilèges et m'assurai à nouveau de la position occupée par les six ou huit autres hommes visibles dans la cour. Aucun n'était très proche, aucun ne venait vers moi...

Je m'avançai sans bruit vers les gardes et posai Frakir sur l'épaule de celui se trouvant sur ma gauche, en ordonnant à mon lacet d'étrangleur de l'étouffer rapidement. Puis je fis trois enjambées rapides vers la droite et abattis une manchette sur le cou du second soldat. Je le saisis sous les aisselles, afin de rendre sa chute silencieuse, et l'adossais à la clôture. Je me redressais, quand j'entendis le fourreau de l'épée de son compagnon heurter la grille. Je pivotai pour le voir s'effondrer, mains serrées autour de sa gorge. Je courus vers lui, le soutins jusqu'au sol, et récupérai Frakir. Un coup d'œil lancé derrière moi m'apprit que deux hommes se trouvant de l'autre côté de la cour regardaient désormais dans ma direction. Malédiction !

Je déverrouillai la porte, me glissai entre ses battants, la refermai et remis le loquet en place. Puis je franchis rapidement

le pont et regardai derrière moi. Les deux gardes que j'avais remarqués se dirigeaient vers le donjon. Je fis immédiatement un autre choix.

Je m'accroupis et refermai mes mains sur un angle du pont. La douve qu'il enjambait avait peut-être quatre mètres de profondeur sur le double de largeur.

Je forçai sur mes jambes. La plate-forme semblait en plomb, mais j'entendis des craquements et la sentis se soulever de quelques centimètres. Je la tins ainsi un instant, contrôlai ma respiration, et fis un nouvel essai. D'autres craquements et d'autres centimètres. Mes mains, entamées par les arêtes du bois, me faisaient souffrir et j'avais l'impression que mes bras étaient lentement arrachés de leurs articulations. Alors que je poussais de nouveau sur mes jambes, redoublant d'efforts, je me demandai combien de personnes essuyaient des échecs à cause d'une hernie discale. Je suppose que ce sont celles dont on n'entend jamais parler. Les battements de mon cœur s'étaient emballés et emplissaient toute ma cage thoracique. L'angle que je soulevais se trouvait à présent à trente centimètres du sol, mais l'autre côté y reposait toujours. Je bandai mes muscles, sentant la sueur apparaître comme par magie sur mes sourcils et sous mes bras. Inspirer... Lever !

Il arriva à la hauteur de mes genoux, puis les dépassa. L'autre angle, sur ma gauche, s'était enfin décollé du sol. J'entendais les voix des deux hommes qui approchaient – fortes, excitées. Ils couraient, à présent. Je fis un pas de côté, déplaçant le pont avec moi. En face de moi, l'autre angle avança. Parfait. Je poursuivis mon mouvement. L'extrémité du pont se trouvant sur ma gauche était désormais au-dessus de la douve, à une cinquantaine de centimètres du bord. Je sentais des élancements douloureux remonter le long de mes bras, mes épaules, mon cou. Plus loin...

Les gardes avaient atteint la grille mais s'étaient arrêtés pour étudier leurs camarades inconscients. Je sentais que le pont allait glisser de mes doigts d'un instant à l'autre. À gauche, encore, à gauche... j'y étais presque... Les deux hommes avaient oublié leurs collègues pour s'affairer sur le loquet. D'autres soldats venaient les rejoindre en courant, et j'entendais des cris.

Un autre pas. Le pont échappait à ma prise. Je ne pourrais le tenir plus longtemps... Un dernier pas...

Lâcher et reculer !

Mon angle heurta le bord du fossé, mais le bois se fendit et céda. Je reculai encore. En tombant, la plate-forme bascula sur elle-même, heurta à deux reprises la paroi opposée du fossé, et s'écrasa au fond dans un fracas assourdissant. Je laissai mes bras pendre sur mes flancs, pour l'instant inutiles.

Je fis demi-tour et me dirigeai vers la porte. Mon sortilège d'invisibilité était toujours efficace et m'évitait de servir de cible à tout projectile que pourraient lancer les gardes se trouvant de l'autre côté de la douve.

Lorsque j'eus atteint la porte, je dus faire appel à tout ce qui me restait de forces pour lever les bras vers le gros anneau se trouvant sur la droite et le saisir. Rien ne se produisit quand je le tirai. La porte était verrouillée. Ce n'était pas une surprise, cependant, et je m'étais préparé à cette éventualité. Il m'avait malgré tout fallu m'en assurer. Il eût été stupide d'utiliser pour rien un sortilège.

Je prononçai les mots – trois, cette fois. Il s'agissait d'un charme que j'avais quelque peu bâclé, mais s'il manquait d'élégance il n'en fut pas moins efficace.

Tout mon corps trembla quand la porte implosa vers l'intérieur, comme sous l'impact d'un coup de pied donné par un géant chaussé de bottes à bouts d'acier. J'entrai aussitôt et fus déconcerté dès que mes yeux commencèrent à s'accoutumer à la pénombre. Je me trouvais dans un vaste vestibule haut de deux étages. Devant moi, deux escaliers incurvés montaient se rejoindre sur un palier central où s'ouvrait une salle. J'en voyais une autre au-dessous, juste en face de moi. Deux autres escaliers conduisaient vers le bas. Décisions, décisions...

Au centre de ce grand vestibule, une fontaine de pierre noire projetait des jets de feu – et non d'eau – dans les airs. Les flammes retombaient dans une vasque où elles tourbillonnaient et dansaient. Les langues de feu, rouges et orangées dans les airs, devenaient blanches et jaunes dans le bassin, où elles créaient des vagues. Une aura de puissance emplissait la salle. Quiconque pouvait contrôler les forces libérées en ce lieu était

un redoutable adversaire. Avec un peu de chance, je n'aurais peut-être pas à découvrir jusqu'à quel point.

Je faillis gaspiller un sortilège en notant la présence de deux personnages, dans un angle de la pièce, loin sur ma droite. Mais ils n'avaient pas bronché. Leur immobilité était surnaturelle. Des statues, évidemment...

J'hésitais entre descendre, monter ou avancer, et allais opter pour la première possibilité en pensant à la tradition voulant que les prisonniers soient enfermés de préférence dans des geôles humides et souterraines, quand mon attention se reporta sur les deux statues. Ma vision, désormais accoutumée à la pénombre, me révélait un homme aux cheveux blancs et une femme aux cheveux noirs. Je me frottai les yeux, et ne pris conscience qu'au bout de quelques instants que je discernais les contours de ma main. Mon charme d'invisibilité se dissipait...

J'allai vers les statues. Le fait que le vieil homme tînt des manteaux et des chapeaux aurait dû me mettre tout de suite sur la voie. Mais je soulevai malgré tout l'ourlet de sa robe bleu nuit. La clarté crue de la fontaine me révéla un nom, RINALDO, gravé sur sa jambe droite. Le vilain garnement.

La femme se trouvant à son côté était Jasra, ce qui m'éviterait d'aller la chercher parmi les rats ayant établi domicile aux niveaux inférieurs. Ses bras étaient également tendus et quelqu'un avait suspendu un parapluie bleu pâle au gauche et un imperméable gris clair au droit. Le chapeau de pluie assorti était posé sur sa tête, de guingois. On avait en outre peint son visage comme celui d'un clown et épinglé deux houppes jaunes sur le devant de son chemisier vert.

La clarté de la fontaine acquit brusquement plus de brillance et je pivotai pour voir ce qui se passait. Les jets de feu s'élevaient désormais à six bons mètres de hauteur. Les flammes qui retombaient faisaient déborder le bassin et se répandaient sur le sol dallé, y créant un ruisselet de feu qui venait dans ma direction. Puis un petit rire me fit relever la tête.

Portant une robe sombre, un capuchon et des gantelets, le sorcier au masque bleu de cobalt se dressait sur le palier du premier étage, la main gauche posée sur la rambarde, l'autre tendue vers la fontaine. Ayant prévu qu'un affrontement avec ce

personnage pourrait avoir lieu au cours de mon expédition, j'avais préparé trois charmes défensifs. Alors que les flammes bondissaient encore plus haut, pour créer une grande tour de lumière qui s'incurvait et s'effondrait vers moi, je levai les bras et prononçai le mot clé du sortilège le plus approprié aux circonstances.

Le courant d'air qui s'éleva aussitôt, alimenté par le Logrus, atteignit immédiatement une force d'ouragan et repoussa la colonne de flammes loin de moi. Puis je modifiai ma position de façon que la tour de feu fût dirigée vers le sorcier. Ce dernier fit aussitôt un geste et les flammes retombèrent dans la fontaine, dont les jets se réduisirent à de minces filets luminescents.

D'accord. Match nul. Je n'étais pas venu ici pour régler mes comptes avec cet individu, mais pour contrer Luke en sauvant Jasra à moi seul. Une fois qu'elle serait ma prisonnière, Ambre n'aurait plus à redouter ce que Luke pouvait avoir à l'esprit. Je me surpris cependant à m'interroger sur ce sorcier, alors que mon vent s'apaisait et que mon adversaire laissait échapper un autre petit rire. Utilisait-il des sortilèges, comme moi, ou le simple fait de vivre au cœur d'une pareille source de puissance lui conférait-il le pouvoir de commander directement cette force et de la façonner à sa guise ? Si la seconde hypothèse était la bonne, ce que je redoutais, il avait alors une réserve d'Atouts presque inépuisable dans sa manche, et tout affrontement sérieux se déroulant sur son propre terrain se solderait par ma fuite ou me contraindrait à avoir recours à une solution extrême – autrement dit à évoquer le Chaos afin qu'il détruisît tout ce qui se trouvait dans cette zone – ce que je ne ferais pas. Je ne pourrais me résoudre à faire disparaître tous les mystères, y compris celui de l'identité de ce mage, alors qu'ils contenaient des réponses essentielles à la sécurité d'Ambre.

Un épieu en métal brillant se matérialisa dans les airs devant mon adversaire, demeura un instant en suspension dans les airs, puis se rua vers moi. J'utilisai mon second charme défensif et matérialisai un bouclier qui fit dévier l'arme.

La seule solution, pour ne pas avoir à me livrer à un duel de sortilèges ou raser ce lieu par la puissance destructrice du Chaos, consistait à apprendre à contrôler les forces libérées

dans ce donjon et essayer de battre cet homme sur son propre terrain. Mais je n'avais pas le temps de me lancer dans un tel apprentissage. Il me faudrait accomplir préalablement une autre tâche, dès que j'aurais le loisir de m'y atteler. Il me vint cependant à l'esprit qu'un affrontement sans merci serait inévitable tôt ou tard – compte tenu de la rancœur qu'il semblait nourrir envers moi et du fait qu'il était probablement l'instigateur de l'attaque dont j'avais fait l'objet de la part de ce loup-garou maladroit.

En outre, courir le risque d'explorer la puissance présente en ce lieu ne m'enthousiasmait guère – étant donné que Jasra avait été suffisamment habile pour vaincre le maître originel du Donjon, Sharu Garrul, mais avait ensuite trouvé son maître en la personne de ce mystérieux sorcier. J'aurais cependant payé cher pour connaître les raisons de son animosité envers moi...

Aussi lui criai-je : « Que veux-tu, quoi qu'il en soit ? »

Sa voix métallique répondit immédiatement : « Ton sang, ton âme, ton esprit et ton corps.

— Et pourquoi pas ma collection de timbres, pendant que tu y es ? Est-ce que je pourrai garder les enveloppes premier jour ? »

Je me rendis près de Jasra et la pris par les épaules.

« Pourquoi t'intéresses-tu à elle, étrange individu ? s'enquit le sorcier. C'est certainement l'objet qui possède le moins de valeur, ici.

— En ce cas, pourquoi refuses-tu que je t'en débarrasse ?

— Tu collectionnes les timbres. Je collectionne pour ma part les sorciers présomptueux. Elle est à moi, et tu es le suivant sur ma liste. »

Je sentis son pouvoir se dresser à nouveau contre moi, alors même que je criais : « Qu'as-tu à reprocher à tes confrères ? »

Il n'y eut pas de réponse, mais l'air s'emplit autour de moi d'objets tranchants qui tournoyaient follement – couteaux, fers de hache, étoiles de jet, bouteilles brisées. Je prononçai le mot clé de ma dernière protection, le Rideau du Chaos, et un écran fumeux et pépissant se dressa autour de ma personne. Les armes qui se précipitaient dans ma direction furent instantanément réduites en poussière cosmique à son contact.

Je dus crier pour me faire entendre au milieu du vacarme :
« Sous quel nom dois-je t'appeler ?

— Masque ! » répondit aussitôt le sorcier — et je ne pus m'empêcher de trouver que cela manquait d'originalité. Je m'étais sans doute attendu à un nom de héros de bande dessinée : Cauchemar Mauve ou Casque Cobalt. Enfin...

Je venais d'employer mon ultime charme défensif. Je venais également de lever mon bras gauche afin que la partie de ma manche contenant l'Atout d'Ambre se retrouvât dans mon champ de vision. J'avais peut-être calculé un peu juste, mais il me restait une dernière carte à abattre. La démonstration de mes pouvoirs s'était jusqu'alors déroulée sur un plan strictement défensif, et j'étais assez fier du sortilège que j'avais gardé en réserve.

« Cette femme ne te serait d'aucune utilité, quoi qu'il en soit », dit Masque alors que nos deux sortilèges s'apaisaient et qu'il s'apprêtait à lancer une nouvelle attaque.

« Je te souhaite malgré tout de passer une bonne journée », lui dis-je. Sur ces mots, je fis pivoter mes poignets, tendis mes doigts pour diriger la force, et prononçai le mot clé du sortilège qui constituait le bouquet final.

« Œil pour œil ! » criai-je, comme tout le stock de la boutique d'un fleuriste tombait sur Masque, l'enfouissant sous le plus gros bouquet qu'il m'avait été donné de voir. Je trouvai le mélange de fragrances agréable.

Il y eut un silence et un apaisement des forces, alors que je regardais l'Atout et me tendais vers lui. À l'instant précis où le contact s'établit, il se produisit une modification de la composition florale et Masque s'y dressa, telle l'Allégorie du Printemps.

Sans doute m'estompais-je déjà à sa vue, lorsqu'il cria : « Je t'aurai quand même.

— Et dent pour dent », répliquai-je ayant de prononcer le mot qui complétait l'enchantement, et qui fit tomber le contenu d'un tombereau de fumier sur lui.

Je fis un pas en avant et entrai dans la grande salle d'Ambre, emportant Jasra avec moi. Près du buffet, Bers le fauconnier discutait avec Martin qui avait un verre de vin à la main. Martin

se tut en notant les yeux exorbités que Bors portait dans ma direction, puis pivota et se figea à son tour.

Je posai Jasra sur ses pieds, à côté du seuil. Je n'étais pour l'instant pas disposé à chercher le moyen de lever son sortilège – et me demandais d'ailleurs ce que je ferais d'elle si je lui rendais sa liberté de mouvements. Aussi suspendis-je mon manteau à son bras, gagnai-je le buffet, et me servis-je un verre de vin après avoir salué les deux hommes d'un signe de tête au passage.

Je vidai le verre d'un trait, le posai, et Leur dis : « Quoi que vous fassiez, abstenez-vous de graver vos initiales sur ses jambes. » Puis je sortis et gagnai une pièce de l'aile est où se trouvait un canapé. Je m'y allongeai et fermai les yeux. Comme un pont enjambant des flots troublés. Certains jours sont des diamants. Où sont passées les fleurs d'antan ?

Quelque chose de ce genre.

12

Je voyais de la fumée, un ver géant, et des lumières multicolores. Chaque son prenait une forme, s'embrasait en atteignant sa puissance maximale, puis s'estompait en décroissant. Des éclairs d'existence comparables à la foudre – issus d'Ombre pour y retourner aussitôt. Le ver rampait toujours, pour l'éternité. Des fleurs à gueule de chien tentaient de me happer au passage mais me disaient ensuite adieu en agitant leurs feuilles. Le torrent de fumée stoppa en atteignant un feu rouge suspendu à la voûte céleste. Le ver – non, c'était une chenille – m'adressa un sourire. Une pluie aveuglante se mit à tomber, et ses gouttes à facettes partaient lentement à la dérive...

En quoi cette scène est-elle bizarre ? me demanda une chose enfouie au fond de mon être.

Je ne répondis rien, faute d'avoir des certitudes. J'avais cependant la vague impression que le paysage n'aurait pas dû défiler devant mes yeux de cette manière...

« Oh ! mon vieux ! Merle... »

Que voulait Luke à présent ? Pourquoi ne me laissait-il pas tranquille ? Impossible d'avoir la paix, bon sang !

« Regarde ça, tu veux ? »

Je portai les yeux sur un essaim de balles colorées qui rebondissaient en tous sens – à moins que ce ne fût des comètes – et tissaient une tapisserie de lumière. Cette dernière tomba sur une forêt de parapluies.

« Luke... » commençai-je. Mais une des fleurs à gueule de chien parvint à mordre une main que j'avais laissée traîner derrière moi, et tout ce qui se trouvait à proximité se craquela

comme un décor peint sur une vitre traversée par une balle. Un arc-en-ciel m'apparut au-delà...

« Merle ! Merle ! »

Mes yeux s'ouvrirent brusquement sur Droppa qui secouait mon épaule. À l'emplacement que ma tête avait occupé, le tissu du canapé était moite.

Je me redressai sur un coude et me frottai les yeux.

« Droppa... Que... ? »

— Je l'ignore.

— Qu'ignores-tu ? Je veux dire... Bon sang ! Que se passe-t-il ?

— Je m'étais installé dans ce fauteuil pour attendre votre réveil, répondit le bouffon en désignant un siège. Martin m'avait appris où vous étiez. Je voulais vous dire que Random désirait vous voir dès votre retour. »

Je hochai la tête, puis notai que du sang suintait de ma main – là où la fleur m'avait mordu.

« Pendant combien de temps suis-je resté endormi ? »

— Une vingtaine de minutes. »

Je m'assis. « Alors, pourquoi as-tu décidé de me réveiller ? »

— Vous alliez partir suite à un contact par Atout.

— Un contact par Atout ? En dormant ? C'est impossible. Es-tu certain ?...

— Je suis pour l'instant à jeun, et croyez que je le regrette. Un halo arc-en-ciel vous a nimbé et vos contours se sont adoucis et estompés. J'ai alors estimé préférable d'intervenir et de vous demander si ce départ était bien conforme à vos intentions. Qu'avez-vous bu... du détachant ?

— Non.

— J'ai essayé une fois sur mon chien...

— Des rêves, fis-je en massant mes tempes martelées par mon pouls. C'est tout. Des rêves.

— Du genre que les autres peuvent également voir ? Une sorte de délirium tremens à deux² ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

² En français dans le texte. (N.d.T.)

— Il serait préférable de se rendre auprès de Random. » Il se prépara à faire demi-tour vers la porte.

Je secouai la tête. « Pas encore. Je voudrais rester ici le temps de me reprendre. Tout ceci est anormal. »

Quand je levai mes yeux vers lui, je découvris que les siens étaient écarquillés et fixaient un point situé derrière moi. Je pivotai.

Dans mon dos, le mur semblait fondre, comme s'il était coulé dans de la cire et avait été posé près d'un feu.

« J'estime qu'il est grand temps de sonner l'alarme et de changer d'air, déclara Droppa. Au secours ! »

Sur ces mots, il prit les jambes à son cou et quitta la pièce en hurlant.

Trois battements de paupières plus tard, l'aspect de la paroi était redevenu normal. Cependant, elle tremblait. Que diable pouvait-il se passer ? Masque était-il parvenu à m'envoûter juste avant mon départ de son ombre ? Et, si c'était le cas, quel était le but de ce sortilège ?

Je me levai et fis le tour de la pièce. Tout paraissait normal à présent. Mais je savais qu'il ne s'était pas agi d'une simple hallucination, attribuable à la tension nerveuse accumulée au cours de mes récentes aventures, étant donné que Droppa avait également été témoin de ces phénomènes – et, quelle qu'en fût la nature, je percevais toujours la présence de cette force, tapie à proximité. La limpidité de l'air me paraissait surnaturelle, et tous les objets possédaient une netteté inhabituelle.

Je regagnai mon point de départ, ignorant toujours ce que j'avais pu espérer découvrir. Ce qui explique sans doute mon échec à le trouver. Puis je sortis de la pièce. Quel que fût le problème, avait-il pour origine une chose que j'avais rapportée avec moi ? Jasra, rigide et tape-à-l'œil, était-elle un nouveau cheval de Troie ?

Je me dirigeai vers la grande salle. Je n'avais fait qu'une douzaine de pas quand une grille lumineuse se matérialisa devant moi, suspendue de guingois dans les airs. Je puisai dans ma volonté pour ne pas m'arrêter, et la chose recula, changeant de forme.

« Merle, viens ! » La voix de Luke, qui était toujours invisible.

« Où ? » criai-je, sans ralentir le pas.

Aucune réponse, mais la grille se scinda en son centre et ses deux moitiés s'ouvrirent comme des volets devant une fenêtre. Au-delà régnait une clarté presque aveuglante, et je crus entrevoir un lapin blanc. Puis cette vision disparut brusquement, et seuls les rires de Luke m'empêchèrent d'espérer que tout était fini.

Je courus. Luke était-il véritablement notre ennemi, ainsi qu'on n'avait cessé de me le répéter ? M'avait-il manipulé dans l'unique but de m'inciter à aller libérer Jasra captive dans le donjon des Quatre-Mondes ? Et à présent qu'elle se trouvait en sécurité, avait-il l'audace de faire irruption en Ambre et de me lancer un défi pour un duel de sorcier dont je ne connaissais même pas les règles ?

Non, je ne pouvais le croire. J'étais certain qu'il ne possédait pas de tels pouvoirs. Et, même dans le cas contraire, il n'aurait jamais osé tenter une chose pareille – pas alors que je détenais sa mère en otage.

Tandis que je courais, je l'entendis à nouveau – sa voix s'élevait de partout et de nulle part à la fois. À présent, il chantait d'une puissante voix de baryton une chanson intitulée *Le Bon Vieux Temps*. Quelle signification ironique pouvait-il lui donner ?

Je me précipitai dans la grande salle. Martin et Bors ne s'y trouvaient plus. Je notai leurs verres vides sur le buffet près duquel ils s'étaient tenus. Et à côté de l'autre porte... ? Oui, Jasra était toujours là-bas, pétrifiée, inchangée, avec mon manteau sur un bras.

« D'accord, Luke ! Finissons-en ! » criai-je. Arrête ces conneries et réglons cette affaire !

— Hein ? »

Son chant s'était brusquement interrompu.

Je me rendis lentement près de sa mère, que j'étudiai en chemin. Rien n'avait changé depuis mon départ de la salle, exception faite d'un chapeau que quelqu'un avait suspendu à

son autre main. J'entendais crier, ailleurs dans le palais. Peut-être était-ce Droppa, toujours affairé à donner l'alerte.

« Où que tu sois, Luke, dis-je. Si tu peux me voir, si tu peux m'entendre, ouvre bien tes yeux et tes oreilles. Je l'ai ramenée en Ambre. Tu vois ? Quels que soient tes projets, garde cela à l'esprit. »

La salle ondula violemment, comme si je me tenais au cœur d'un tableau, d'une toile privée de cadre que quelqu'un venait de secouer, de plisser, puis de retendre.

« Alors ? »

Rien.

Puis, un petit rire.

« Ma mère en portemanteau... Tiens, tiens. Hé ! merci, mon vieux ! Joli travail. Je n'ai pu te joindre plus tôt. J'ignorais que tu étais entré dans le Donjon. Ils nous ont massacrés. Moi et quelques mercenaires, nous avons pris des deltaplanes et utilisé les courants ascendants. Mais la garnison de la forteresse était prête à nous accueillir, et elle nous a décimés. Je ne me souviens plus très bien...

— Tu n'as pas été blessé ? »

J'entendis un son évoquant un sanglot, juste à l'instant où Random et Droppa entraient dans la salle suivis de Benedict, silencieux comme la mort.

« Merle ! me cria Random. Que se passe-t-il ? »

Je secouai la tête. « Je l'ignore.

— Évidemment. Je t'offre un verre », dit Luke à voix basse.

Un vent glacé balaya le centre de la salle. Il fut bref, et un grand rectangle le remplaça.

« Le sorcier, c'est toi, déclara Random. Fais quelque chose !

— J'ignore de quoi il s'agit, bon sang. Je n'ai jamais rien vu de semblable. C'est comme de la magie ayant échappé à tout contrôle. »

Une silhouette humaine commença à se matérialiser à l'intérieur du rectangle. Sa forme se stabilisa et prit des traits, des vêtements... Il s'agissait d'un Atout – un Atout géant – qui flottait dans les airs et se solidifiait. C'était...

Moi. Je regardai mon visage, qui me retournait mon regard. Je notai que je me souriais.

« Allez, Merle. Viens participer à la fête », me dit Luke. Et l'Atout pivota lentement sur son axe vertical.

Des sons cristallins, qui me firent penser à des tintements de clochettes de verre, emplirent la salle.

L'énorme carte tourna jusqu'au moment où sa tranche m'apparut : une entaille noire. Puis cette ligne s'élargit en ondulant, tels des rideaux écartés, et je vis des taches de lumière colorées dériver au-delà. Je voyais également la Chenille qui fumait un narguilé, les gros parapluies, et une rambarde de métal brillant...

Une main sortit de la fente. « Par ici. »

J'entendis Random prendre une inspiration profonde.

Benedict brandit son épée en direction du tableau, mais Random posa la main sur son épaule et lui dit : « Non ! »

Une sorte de musique étrange, sans cohésion, flottait à présent dans les airs. Je la trouvai de circonstance.

« Viens, Merle.

— Tu arrives ou tu pars ? m'enquis-je.

— Les deux à la fois.

— Tu m'as fait une promesse, Luke : une information en échange de la délivrance de ta mère. Et tu peux constater que je l'ai arrachée aux griffes de ce sorcier. Alors, quel est ton secret ?

— Une chose vitale pour toi.

— Tu disais : capitale pour la sécurité d'Ambre.

— Oh ! tu parles de *cela* ?

— Je serais heureux d'apprendre également ton second secret.

— Désolé. Nous ne sommes convenus que d'un seul. Que choisis-tu ?

— La sécurité d'Ambre.

— Dalt.

— Qu'as-tu à nous dire à son sujet ?

— Deela la Désacratrice était sa mère...

— Nous le savons déjà.

— ... au cours de sa captivité, neuf mois avant la naissance de Dalt, cette femme fut violée par Oberon. C'est pour cette raison que Dalt a une dent contre vous.

— Tu déconnes !

— C'est exactement ce que je lui ai dit, un jour où il venait de me raconter cette histoire une fois de trop. Je l'ai alors défié de traverser la Marelle dans le ciel.

— Et ?

— Il l'a fait.

— Oh !

— J'ai récemment appris le secret de sa naissance, confirma Random. Par un émissaire que j'avais envoyé à Kashfa. J'ignorais cependant qu'il avait traversé la Marelle.

— Si vous le saviez déjà, je reste votre débiteur, déclara Luke, presque avec indifférence. Entendu. Ce n'est pas tout. Un peu plus tard, Dalt est venu me rendre visite sur l'ombre Terre et a effectué un raid contre mon arsenal. C'est pour dissimuler le vol d'un stock d'armes et de munitions spéciales qu'il a ensuite incendié l'entrepôt. Il viendra... un jour ou l'autre. Qui pourrait dire quand ?

— Un autre parent qui envisage de nous rendre une visite, fit Random. Ah ! qu'il serait doux d'être fils unique !

— Faites bon usage de ces renseignements, ajouta Luke. Nous sommes quittes désormais. Donne-moi la main !

— Tu viens nous rejoindre ? »

Il rit, et toute la salle sembla faire une embardée. La porte ouverte dans les airs se trouvait devant moi et sa main se referma sur la mienne. Quelque chose clochait.

Je tentai de le tirer vers moi, mais me sentis tiré vers lui. J'étais en présence d'une impensable puissance à laquelle il m'était impossible de résister, et l'univers paraissait se gauchir afin de me saisir. Des constellations se scindèrent devant mes yeux et je revis la rambarde de métal brillant. Le pied botté de Luke y était posé.

D'un point situé loin derrière moi, j'entendis Random crier quelque chose...

... puis j'oubliai de quoi il retournait. Cet endroit était merveilleux. Je me reprochai cependant d'avoir pris les champignons pour des parapluies...

Je posai à mon tour le pied sur la rambarde, pendant que le Chapelier me versait à boire et rétablissait le niveau dans la chope de Luke. Ce dernier tendit la main pour désigner le Lièvre

de Mars, qui fut lui aussi resservi. Humpty était également présent. Tweedledun et Tweedledee, le Dodo et le valet de pied Grenouille poursuivaient leur concert. Quant à la Chenille, elle se contentait de faire des anneaux de fumée.

Luke me donna une tape sur l'épaule. Il y avait un détail dont j'essayais de me souvenir, mais qui m'échappait.

« Je vais bien, à présent, me dit Luke. Tout est parfait.

— Non, il y a une chose... je n'arrive pas à m'en souvenir... »

Il leva sa chope et trinqua avec moi. « Amuse-toi ! dit-il. La vie est belle, mon vieux ! »

Le Chat, assis sur un tabouret proche, se contenta de garder le sourire.

FIN TOME VII